

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# L'ÉCHO DE LA FRANCE.

---

## EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1867.

---

### ROME ET LES CATACOMBES.

C'est vraiment une heureuse pensée qu'a eu le gouvernement pontifical d'envoyer à l'Exposition universelle cette réduction des Catacombes, qui nous donne en petit l'image du magnifique et touchant berceau de l'Église aux jours de sa sanglante et glorieuse enfance. Aussi est-ce de toutes les annexes du Palais de l'Industrie celle qui reçoit le plus de visites et de laquelle on remporte l'impression la plus émue et la plus profonde.

Il faut dire que l'exécution a été comprise et achevée avec un sentiment supérieur de respect pour la foi et pour la science, et que M. le commandeur de Rossi a réussi à en faire une œuvre d'art, d'érudition et de piété qui s'impose d'elle-même à l'admiration publique.

Sans doute, on peut regretter, quand on l'a parcourue en détail, que la crypte ait été construite dans ces dimensions trop restreintes et n'offre pas une idée suffisante de ces immenses galeries qui s'étendent à des distances si étonnantes autour de la Ville éternelle et y forment réellement la *Rome souterraine*, presque rivale de la Rome des Césars et des Papes. Mais l'espace était mesuré, trop mesuré à la commission pontificale, et les dépenses d'ailleurs devaient demeurer dans une limite que la générosité de Pie IX avait plus qu'atteinte.

Quoi qu'il en soit, et sauf cette surprise de grandiose qu'il faut aller chercher dans la campagne de Rome elle-même, tout a été ménagé avec un talent, une conscience et une habileté merveilleuses, pour que le visiteur pût se rendre un compte exact de ce trésor d'antiquité, de poésie et de foi qu'ont enrichi trois siècles de persécution et des millions de martyrs.

Ce n'est pas une catacombe, c'est un spécimen de toutes les catacombes que l'éminent archéologue a voulu offrir à l'instruction et à la vénération

du public. Il présente successivement l'état originel des catacombes primitives, puis les transformations que les cimetières chrétiens ont subies à leurs divers âges, antérieurement aux travaux d'embellissement et d'ornementation que la piété des siècles suivants y a exécutés.

Ainsi, par exemple, une caverne irrégulière représente un *arenarium*, c'est-à-dire, une carrière creusée pour l'extraction de la pouzzolande. Ces *arenaria* ne contiennent pas de tombeaux ; ils servent quelquefois de vestibule ou d'entrée secrète aux cimetières. Il faut pénétrer dans la galerie droite, régulière, étroite, aux parois verticales formant des angles droits avec la voûte : on est dans une des allées réservées aux tombeaux ; ce sont des excavations pratiquées exprès par les *fossores* ou fossoyeurs, dont les fonctions sacrées étaient d'une si grande importance dans ces temps de douleur et de mort.

C'est avec un vif intérêt que, près de la porte, se remarquent les images de ces "architectes" qui commencent à entailler la terre ou à fendre le roc pour y creuser les "dortoirs" supérieurs des chrétiens.

Après la galerie s'ouvrent des corridors dont deux sont inaccessibles : les tombes sont remplies et les fossoyeurs y ont rejeté la terre extraite des galeries destinées à de nouvelles sépultures. Mais deux autres de ces corridors sont libres, et, du *quadrivium* où ils se rencontrent, ils donnent accès dans une galerie qui contient les principales variétés des niches sépulcrales. Ces niches sont oblongues, placées les unes au-dessus des autres dans l'épaisseur de la muraille, variant de dimension selon la grandeur des corps et destinées à recevoir les cadavres tout entiers, et non pas seulement leurs cendres, comme dans les *columbaria* de l'antiquité païenne.

Les larmes viennent aux yeux à la vue de ces petits tombeaux d'enfants sur lesquels se lisent des inscriptions confiantes et simples comme celle-ci : *FAVSTINA. DVLCIS. BIBAS (pour vivas) IN DEO.* "Douce Faustine, vis en Dieu !" Plusieurs de ces *loculi* sont ornés de peintures, et chacune de ces peintures est un symbole ou une espérance. M. de Rossi a fait reproduire notamment, près d'une niche empruntée au cimetière de Priscille, une image de la Sainte Vierge assise tenant l'Enfant Jésus dans ses bras. Une étoile brille près de la tête de l'auguste Mère du Sauveur ; un prophète, tenant un rouleau de la main gauche, lève la droite vers l'étoile. Tout indique que cette peinture remonte au moins à la moitié du second siècle, si ce n'est plus haut.

C'est à propos de cette peinture qu'un jour un amateur, plein de science et de talent, mais malheureusement peu convaincu des vérités chrétiennes, laissa échapper devant moi une exclamation singulièrement digne de remarque. Je lui montrai des dessins des catacombes, et je lui avais annoncé que quelques-uns devaient être reportés aux premiers âges : "Une

image de Marie datant de cette époque, s'était-il écrié, c'est impossible!" Je ne répondis rien et déroulai le portefeuille: arrivé à la représentation de la Sainte Vierge et de l'Enfant Jésus, il ne put s'empêcher de dire: "C'est un petit Tibère!" "Oui, repris-je, l'an quinzisième de l'empire de Tibère César, Ponce Pilate était gouverneur de la Judée, etc. Vous êtes d'accord avec l'Evangile, et vous avez donné l'âge de la peinture!" La preuve était faite.

Sur cette même paroi, voici une autre inscription digne de la tendresse conjugale: AMERIMNVS. RVFINAE. CONIVGI. CARISSIMAE. BENE. MERENTI. SPIRITUM. TVVM. DEVS. REFRIGERET; "Amerimnus à Rufine son épouse très chérie, qui a bien mérité que Dieu rafraîchisse son âme!"

En face, à droite, lisez cette invocation sur les restes d'un enfant de sept ans: ANATOLIVS. FILIO. BENE. MERENTI. FECIT. QVI. VIXIT. ANNIS. VII. MENSES. VII. DIEBVS. XXI. SPIRITVS. TVVS. BENE. REQUIESCAT. IN. DEO. PETAS. PRO. SORORE. TVA.: "Anatolius à son fils, qui a bien mérité: il a vécu sept ans sept mois et vingt-et-un jours: que ton âme repose en Dieu: prie pour ta sœur!"

Ailleurs ce sont des symboles, l'ancre debout figurant la croix, deux brebis, emblème des fidèles, s'approchant d'une coupe symbole de l'eau spirituelle; ou encore dans une chambre voisine, un poisson nageant à la surface de l'eau, portant une corbeille de pains où se remarque le trait rouge du vin eucharistique. Plus loin, le divin pêcheur prend un poisson; ou bien Moïse frappe le rocher; le bon Pasteur est entouré de ses brebis; Lazare sort du tombeau; les colombes portent la branche d'olivier; des oiseaux dans un jardin voltigent autour d'un arbre, image du paradis, où resplendit la croix.

Des galeries on arrive à une chapelle, *cubiculum*, éclairée par une de ces sortes de cheminée qui montaient jusqu'au sol et qu'on nomme *lucernaire*. Sur les murailles sont représentées des peintures de divers âges, montrant le développement de l'art et du symbolisme chrétiens: nous venons d'en indiquer quelques unes. Ajoutons la figure d'un *orante* ou femme en prière, les mains étendues selon la tradition qui se conserve encore dans nos rites sacrés; Daniel dans la fosse aux lions, image de la constance des martyrs et de la délivrance des âmes. Tous les ornements sont d'une rare délicatesse et du goût classique le meilleur.

La muraille du fond présente un enfoncement en cul-de-four qui se nomme *arcosolium*, et qui a reçu un sarcophage de marbre dont la table, *mensa*, servait d'autel quand elle recouvrait les ossements d'un martyr. Le fond de l'*arcosolium* est occupé par une peinture d'une exécution qui tourne au byzantin, mais dont les détails sont d'un symbolisme beaucoup

plus riche. Le bon pasteur est au milieu de ses brebis : l'une s'approche docilement, l'autre semble résister ; il y en a une qui prête une oreille attentive tandis que sa compagne paraît toute absorbée par le pâturage terrestre.

Viennent ensuite Moïse qui frappe le rocher, et Moïse détachant ses sandales pour monter au Sinai et en face la multiplication des pains et des poissons. Quelques-unes de ces peintures sont du plus grand style et on comprend, à les considérer, l'inspiration qu'en a pu recevoir le génie de Raphaël lorsque, au témoignage de Vasari, il se plaisait à errer dans la campagne romaine, à y visiter les catacombes, et qu'il en revenait soucieux, ému et enthousiaste.

Il faut parcourir maintenant les autres galeries, où des *arcosolia* et des *loculi* sont disposés de manière à compléter la série des formes et des décorations qu'affectent les diverses sépultures. Les inscriptions sont très précieuses pour l'histoire et l'archéologie ; elles ont toutes été relevées et moulées avec le plus grand soin sur les originaux conservés, soit aux Catacombes, soit au musée chrétien du Latran. Certaines donnent des indications très importantes, comme le titre d'*alumna*, appellation adoucie et tendre qui permettrait aux chrétiens d'éviter le nom d'*affranchie* pour les esclaves qu'ils avaient rendus à la liberté.

Une de ces inscriptions, tracée sur deux plaques de marbre et composée en " latin rustique ", idiome qui a donné naissance à l'Italien, mérite d'être citée : D. P. (*deposition*) LVCIFERE. COIVGI. DVLCISSIMAE. OMNEM. DVLCITVDINEM. CVM. LVCTVM. MAXIME. MARITO. RELIQVISSET. MERVIT. TITVLVM. INSCRIBI. VT. QVISQVE. DEFRATRIBVS. LEGERIT. ROGET. DEVM. VT. SANCTO. ET. INNOCENTE. SPIRITO. AD. DEVM. SVSCIPIATUR.

" Sépulture de Lucifera, épouse très douce, de toute douceur : elle a laissé à son mari un deuil inexprimable : elle a mérité l'inscription gravée sur ce monument. Que chacun des frères qui la lira, demande à Dieu que cette âme sainte et innocente soit reçue auprès de Dieu."

Un des *loculi* est resté ouvert ; on y voit la position qu'occupaient les corps, et la momie qu'on y découvre est l'imitation exacte de celle qui existe, en état de conservation parfaite, dans le cimetière de Calixte.

Indépendamment des inscriptions, des symboles et des peintures, divers objets, des médailles sont incrustés dans les parois. Ce qu'il y a de plus intéressant en ce genre est le fond d'une coupe de verre orné d'images dessinées sur une feuille d'or, laquelle a été ensuite renfermée entre deux verres soudés au feu. Ces images sont deux bustes dont le type consacré reproduit les portraits de saint Pierre et de saint Paul, ainsi qu'on le lit très nettement sur l'inscription circulaire qui entoure leurs têtes : PETRVS. PAVLVS.

Le soin a été poussé si loin dans l'exactitude que toutes les briques employées au monument sont de provenance antique et viennent des catacombes elles-mêmes.

On le voit— et nous n'avons pas tout dit encore, bien que, grâce à l'extrême obligeance de M. le baron du Havelt, commissaire pontifical, nous ayons pu recevoir les renseignements les plus complets;—on le voit, la visite aux catacombes est à la fois une étude pour l'artiste, l'archéologue et l'historien, et une consolation pour le chrétien.

D'une part, ce sont les annales de la persécution qui se déroulent aux yeux et ne laissent place ni à l'hésitation, ni au doute. L'histoire des martyrs est là, sortant vivante des sépulcres de nos premiers pères. L'existence des chrétiens, leurs souffrances, leur courage, apparaissent avec d'irrécusables témoignages.

D'une autre part, l'inspiration, les difficultés, les procédés, les triomphes, de l'art chrétien, saisissent et captivent la pensée. Impossible, en se reportant aux productions profanes des mêmes époques, telles que la science et les musées nous les ont gardées, impossible de ne pas remarquer la supériorité prodigieuse du sentiment spiritualiste qui anime les artistes dont le pinceau traçait, à la lueur des torches et au péril de leur vie, ces images empreintes d'un si profond enthousiasme ou d'une si invincible espérance.

L'ornement, la décoration, le style rappellent Pompeï et Herculaneum et rivalisent parfois de délicatesse et de fini. Mais tandis que dans la vieille société tout est frivolité, passion, abaissement, obscénité, dans la société nouvelle tout est gravité, fraternité, élévation, pureté. La transformation est éclatante, et la transition se manifeste par des traits de flamme. Peu de comparaison, peu d'études pourraient être d'un effet plus utile et plus heureux sur notre génération pour relever l'art et le rendre à sa dignité première.

Enfin, quelles satisfactions pour la conscience, quelles fortes et douces leçons pour l'âme ! Voilà comment vivaient et mouraient nos ancêtres. Voilà leurs croyances, voilà leurs dogmes, voilà leur héroïsme, voilà leurs vertus, voilà leur foi ! Cette croyance, cette foi, ces dogmes sont notre héritage ; rien n'a changé et rien ne changera jusqu'à la fin des siècles ; soyons dignes de ce legs de nos pères ; cherchons à imiter les vertus qu'ils pratiquaient et à renouveler, au besoin, la tradition de leur héroïsme !

L'Église et la Papauté peuvent être réduites à retourner aux catacombes ; elles en ressortiraient encore pour dominer et pour sauver l'humanité. “ Ayez confiance, dit Celui dont la parole ne passe pas ; ayez confiance ! j'ai vaincu le monde ! ”

De tous les spectacles qu'offre le Champ-de-Mars, il n'y en a pas qui soit plus excellent et plus instructif. On en sort plein de fierté pour la

qualité de chrétien, acquise au prix de tant de sacrifices ; plein de gratitude pour Rome qui garde avec une sollicitude maternelle la splendeur de nos origines ; plein de vénération pour l'auguste Pontife qui reproduit par ses souffrances et par sa constance le type des héros et des saints !

H. DE RIANCEY.

## LES BANCS ET CHAISES DE PARIS AUX TUILERIES.

(Voir page 95 du 4e Vol.)

Il y avait autrefois de bonnes gens,—c'était avant l'invention des chemins de fer, des bateaux à vapeur et même des omnibus,—des bonnes gens pour qui la promenade par excellence, la promenade unique était celle du jardin des Tuileries. Généralement cette espèce particulière de Parisiens naissaient sur le territoire de la paroisse de Saint-Roch, avaient été baptisés dans cette église, y avaient fait leur première communion, et comptaient bien y être portés après leur mort. Pour eux, comme il n'y avait qu'une ville, Paris, il n'y avait qu'un Jardin dans Paris, les Tuileries. Le Luxembourg, le Jardin des Plantes, étaient pour eux des pays lointains. Une fois l'an, pendant l'été, ils allaient prendre des glaces au café Turc, sur le boulevard du Temple. A peine se souvenaient-ils d'avoir entrepris, dans une de ces journées aventureuses où les Christophe Colomb s'écriaient : "Je découvrirai un monde !" la découverte de Saint-Cloud ou de Versailles. Par une belle matinée d'été, un nomade parvint à décider un de ces sédentaires à visiter avec lui Ermenonville ; quand la patache qui les conduisait avec une vitesse de deux lieues à l'heure fut entrée dans les plaines de la Brie, notre homme s'écria avec une émotion profonde : "Je n'aurais jamais cru que le monde fût aussi grand !" En revanche, ces habitués des Tuileries connaissaient parfaitement leur jardin. Ils donnaient même des sobriquets aux autres habitués, leurs congénères, qui probablement les leur rendaient avec usure. Ces deux vieilles filles à marier conduites par leur mère, comparable à un panier à deux anses quand elle apparaissait entre ses deux acolytes, et qui venaient invariablement, avant dîner, promener les souvenirs de leur jeunesse et de leur beauté, avec l'aimable perspective de revenir le soir s'asseoir contre une caisse d'oranger, on les nommait à cause de leur long nez légèrement busqué : *les Béliers*. Cette autre dont l'échine se contournait en arabesque plus ou moins pittoresque, ce qui ne l'empêchait pas de se promener toujours

sans châle, avait reçu le sobriquet de *Dromadaire*. C'étaient des dénominations admises et qui avaient cours dans la conversation. Ainsi on disait couramment entre gens de connaissance : " *Les Béliers* n'ont pas paru aujourd'hui au jardin ; il faut qu'ils soient enrhumés ; " car les Tuileries étaient *le jardin*, comme le bois de Boulogne était *le bois* ; ou bien encore : " J'ai en vain cherché de l'œil le dos du *Dromadaire*, sans doute il a une atteinte de son rhumatisme. " Il y avait à cette époque des promeneurs qui faisaient partie du mobilier du jardin des Tuileries comme ses bancs et ses chaises, sans parler de ses caisses d'oranger et de ses statues. Dans les belles soirées d'été surtout, la grande allée des orangers et celle qui la côtoie étaient littéralement encombrées de chaises sur lesquelles toutes les femmes du beau quartier venaient s'asseoir. La mode tenait là ses assises. Les hommes qui passaient entre ces deux haies de femmes élégantes et parées devaient, pour peu qu'ils fussent un peu répandus dans la société, avoir sans cesse le chapeau à la main : les *beaux* de l'époque appelaient cela " être passé par les armes. "

J'entends d'ici les jeunes lecteurs demander à quel siècle il faut remonter pour placer ces souvenirs dans leur cadre.

Pas si loin qu'ils peuvent le croire, car j'ai écrit les lignes précédentes avec les souvenirs d'une Parisienne pur sang, qui vit encore et se désole de voir ses vieilles Tuileries abandonnées pour les Champs-Élysées, leurs orgueilleux voisins. Les jeunes gens sont disposés à croire que les choses ont toujours été telles qu'ils les voient. Mais que de choses qu'ils supposent anciennes sont nouvelles ! Quoi de plus naturel, n'est-ce pas, que de se promener dans des villes et des jardins éclairés au gaz ? Eh bien ! savez-vous à quelle époque il commença à être question du gaz à Paris ? Ce fut en 1817. Au commencement de cette année, l'illustre Biot, que la science a perdu de nos jours, fit un rapport sur l'application du gaz à l'éclairage extérieur des lieux publics, conclut à la nécessité de perfectionner les appareils, et indiqua le jardin du Palais-Royal comme l'endroit le plus propre à faire la première expérience ; or cette expérience fut retardée de plusieurs années, et ce ne fut guère que quatre ans avant la fin de la Restauration que le jardin du Palais-Royal fut éclairé au gaz. Le premier bateau à vapeur qui ait navigué sur la Seine à Paris parut en 1814, et les journaux du temps constatent l'étonnement des Parisiens quand ils virent ce bâtiment d'un petit modèle remonter le cours du fleuve en tirant, de quart d'heure en quart d'heure, des coups de canon au moyen de deux petits pierriers placés à l'avant. Le premier omnibus circula dans Paris en 1828, et, pour donner la vogue à ce nouveau genre de voiture, on répandit le bruit que Mme la duchesse de Berry avait eu la fantaisie d'y monter.



Les Tuileries elles-mêmes sont, relativement à l'ancienneté de la ville, un jardin nouveau. Remontez au commencement du règne de Louis XIV, le jardin est tout autrement disposé. D'abord il est séparé du château par une rue, portant le nom de rue des Tuileries. Ensuite, quoiqu'il soit beaucoup moins étendu qu'il ne l'est actuellement, il renferme une orangerie, une volière, un étang, une garenne, une ménagerie, un théâtre, des parterres, des allées, un bois, et, à l'extrémité occidentale de la grande allée actuelle, un écho artificiel formé par un mur circulaire de douze pieds de hauteur sur vingt-quatre de développement. Près de cet écho et du côté de la porte Saint-Honoré, étaient situés l'orangerie et la ménagerie; les bâtiments de la volière occupaient une partie de l'emplacement actuel de la terrasse du bord de l'eau. Il y avait en outre des maisons dans quelques parties du jardin des Tuileries. Les mémoires du temps racontent que Louis XIII donna, en 1630, à un nommé Renard, qui avait été valet de chambre du commandeur de Souvré, un terrain sur lequel était un grand chenil, à condition de le planter de fleurs et d'arbustes rares, et nous voyons par une lettre de Nicolas Poussin qu'à son arrivée en France, ce grand peintre fut logé, par les ordres du roi, dans une maison située au milieu du jardin des Tuileries: "Je fus conduit par les ordres du roi dans l'appartement qui m'avait été destiné, écrit-il. C'est un petit palais, car il faut l'appeler ainsi. Il est situé au milieu du jardin des Tuileries. Il est composé de neuf pièces en trois étages, sans les appartements du bas, qui sont séparés; ils consistent en une cuisine, la loge du portier, une écurie, une serre pour l'hiver. . . . Il y a en outre un beau grand jardin rempli d'arbres à fruits, avec une grande quantité de fleurs, d'herbes et de légumes; trois petites fontaines, un puits, une belle cour, dans laquelle il y a d'autres arbres fruitiers. J'ai des points de vue de tout côté, et je crois que ce doit être un paradis pendant l'été."

Ce fut vers 1660 que Louis XIV chargea le Nôtre, le grand horticulteur qui éprouvait une véritable passion pour le grand roi, de rendre le jardin des Tuileries digne du palais auquel il faisait alors mettre la dernière main. Le Nôtre fit démolir les maisons de la rue qui séparait le palais du jardin qu'il entoura de tous côtés de terrasses plantées d'arbres: celle du bord de l'eau au midi; au nord, celle des Feuillants, ainsi nommée parce qu'elle était limitrophe de l'enclos des religieux de cet ordre; la troisième à l'ouest, séparée en deux parties par la grande allée qui ouvre une magnifique perspective sur l'avenue des Champs-Élysées, placée sur le même axe. Ce sont ces deux parties qui font un retour vers le château, en décrivant une double courbe qui descend en pente douce jusqu'au niveau du sol du jardin, alors entouré de tous côtés par une muraille, sauf au bout de l'allée du milieu qui conduisait

à une grille. Au delà de cette grille était un pont tournant sur lequel on traversait le fossé profond qui séparait le jardin des Tuileries du terrain qui est devenu aujourd'hui la place de Louis XV. Ce pont, qui n'est pas sans analogie avec les ponts qui réunissent actuellement les rives du canal Saint-Martin, avait été construit par un religieux augustin nommé Bourgeois, expert dans tous les travaux de la mécanique ; il ne fut supprimé que par Napoléon. Le Nôtre fut donc l'auteur de la belle ordonnance du jardin des Tuileries ; après lui, on put y faire quelques embellissements, mais on n'en changea pas le plan. La longueur du jardin depuis le palais jusqu'à la place Louis XV est de sept cent cinquante-deux mètres, sa largeur de trois cent trente-six. La grande allée des Orangers était originairement couverte de gazon bordé par des plates-bandes de fleurs. La Convention, qui se reposait du crime par le ridicule, ordonna que les gazons seraient arrachés et qu'on planterait sur cet emplacement des pommes de terre pour la nourriture du peuple souverain. Le malheureux peuple souverain n'en continua pas moins à mourir de faim. C'était l'esprit du temps : les champs restaient en friche et l'on plantait des pommes de terre dans le jardin des Tuileries ; un peu plus, pour utiliser le Louvre on en aurait fait un têt à cochons. Cela n'empêche pas Victor Hugo de s'écrier dans son *William Shakespeare* que, " lorsque Dieu voulut faire prononcer le *fiat lux* des sociétés modernes, il en chargea 93." Nous serions tentés de nous écrier à notre tour : *Fiat lux !*

L'époque révolutionnaire évoque, dans l'histoire du jardin des Tuileries, les plus tristes souvenirs. La famille royale, on le sait, habita constamment le château de ce nom, depuis le jour où elle fut ramenée de Versailles à Paris par la multitude, après les journées des 5 et 6 octobre 1789. La reine et ses deux enfants allaient se promener tous les après-midi dans le jardin qu'on appelait alors le petit jardin du Dauphin et qui était situé à l'extrémité de la terrasse du bord de l'eau. C'est le même que Napoléon donna depuis au roi de Rome, Louis XVIII au duc de Bordeaux, Louis-Philippe au comte de Paris. L'abbé Davaux, précepteur du Dauphin, occupait un petit pavillon attenant à ce jardin. Ces innocentes promenades devinrent bientôt l'occasion d'insultes pour la famille royale, surtout depuis la journée du 20 juin 1792, pendant laquelle la multitude armée de piques qui allait envahir le château commença à défilér sous les croisées en se faisant ouvrir les portes du jardin, et poursuivit la reine de ses clameurs insultantes. Plus fréquemment encore, à partir de ce jour, la reine et ses enfants eurent à subir des vociférations grossières : " Je passe ma vie au château," écrivait à sa mère, à la date du 25 juillet 1792, un officier suisse, M. de Forestier ; " mardi, la reine fut insultée par les fédérés, au petit

jardin de M. le Dauphin dans les Tuileries. Quatre officiers ont percé la foule qui l'entourait, l'ont placée au milieu d'eux avec le Dauphin ; deux grenadiers ouvraient le passage. Arrivée dans les appartements, Sa Majesté nous a remerciés de la manière la plus expressive et la plus touchante, ainsi que Madame Royale." C'est ainsi que la Révolution préludait au 10 août.

Les détails de cette journée sont dans toutes les mémoires. On sait le triste itinéraire du roi et de la reine sortant du château et traversant une dernière fois le jardin des Tuileries pour se rendre dans le sein de l'Assemblée législative, qui tenait ses séances à la salle du Ménage, contiguë à la terrasse des Feuillants, à peu près à la hauteur de la voie construite depuis sous le nom de rue Castiglione. J'ai dit que le roi et la reine voyaient le jardin des Tuileries pour la dernière fois ; hélas ! je me suis trompé ; ils devaient le revoir encore une fois : dans quelle situation et de quel lieu ! Les historiens ont raconté le reste ; M. Ternaux a montré les Suisses recevant du roi l'ordre écrit d'évacuer les Tuileries au moment où ils venaient de mettre les assaillants en fuite, et accueillis par la fusillade meurtrière des bataillons révolutionnaires postés derrière les arbres et dans les massifs qui bordent la grande allée. La tradition veut que le marronnier qui fleurit avant tous les autres et qu'on appelle le maronnier du 20 mars doive cette végétation hâtive au nombre considérable de cadavres enterrés au pied de son tronc et qui ont engraisé ses racines.

Avec le Directoire, le Consulat et l'Empire, de meilleurs jours revinrent pour le jardin des Tuileries. On renonce aux pommes de terre semées par les ordres de la Convention. La grande allée, qui jusque-là avait conservé les proportions données par le Nôtre, trente six-mètres de large sur trois cent quarante-six de long, est élargie par la suppression d'une rangée d'arbre de chaque côté ; elle devient aussi large que la grande avenue des Champs-Élysées qui semble être sa continuation. Les bâtiments de l'orangerie, construits à l'angle nord-ouest du pont tournant, et les autres bâtiments construits à l'angle sud-ouest, sont démolis en même temps que le pont, par les ordres de Napoléon ; les terrains beaucoup plus bas que le niveau des terrasses des Feuillants et du bord de l'eau sont exhausés et couverts de plantations. Le mur de clôture qui longeait la terrasse des Feuillants est remplacé par une magnifique grille ; la rue de Rivoli est percée, et le jardin prend ainsi sous le premier empire sa physionomie actuelle.

J'ai entendu raconter par les hommes du temps passé que souvent, pendant les belles journées d'été, à l'époque du Consulat, Mme Récamier se promenait dans l'allée des Orangers, avec une affreuse petite bossue qui lui servait de repoussoir ; les femmes devinent les

procédés que les artistes apprennent. Si je ne me trompe, ce fut aux Tuileries qu'eut lieu, entre un *incroyable* et Mme de Staël, le dialogue si connu. L'*incroyable* donnait un bras à Mme de Staël, et l'autre bras à Mme Récamier.

—Je suis entre l'esprit et la beauté, dit-il, en se penchant successivement vers l'une et l'autre.

—Et vous n'avez ni l'un ni l'autre, répliqua Mme de Staël, dont les ripostes ne se faisaient pas attendre, et qui trouvait fort impertinent qu'on lui rappelât qu'elle était laide, et qu'on pût penser que sa chère Juliette était sotte.

La période la plus splendide de l'histoire du jardin des Tuileries s'écoula pendant la Restauration et les premières années du gouvernement de Juillet. Après 1815, les vieux demeurants du passé se plaisaient à se donner rendez-vous dans ces belles allées qu'ils avaient cru ne plus revoir. On retrouvait là, chaque jour, le comte de Vergennes fils d'un des derniers ministres de Louis XVI, qui commanda un moment les Gardes de la Porte; M. de Gogulas, qui fut blessé d'un coup de pistolet au voyage de Varennes, en voulant forcer le passage pour aller au secours du roi; M. de Rivarol-l'Épée, comme on l'appelait, à cause de son adresse connue sur l'escrime, et pour le distinguer de son frère, Rivarol-l'Esprit. Cette habitude qu'avaient les royalistes de fréquenter le jardin des Tuileries fut l'origine de l'invention de la prétendue conspiration dite de la terrasse du bord de l'eau, parce qu'un certain nombre d'*ultras*, comme on disait alors, entre autres M. de Chateaubriand, s'y donnaient rendez-vous.

Je trouve dans une livraison du *Conservateur* une lettre soi-disant écrite à M. le comte O'Mahony par un de ses amis habitant de Moncontour, et à laquelle j'emprunte le passage suivant qui contient une allusion évidente à cette affaire, qui fit mettre au secret le général Canuel, MM. de Rieux-Songy, de Romilly et de Chauvigny de Blot, " Me voici arrivé, monsieur et cher ami, au point le plus délicat de ma lettre. Je ne vous cache pas que, depuis vingt-ans, soigneux de ne prendre part à aucun événement, mon plus vif plaisir est de regarder couler l'eau. Or, n'ayant pas de rivière à Moncontour, je suis réduit à un petit ruisseau qui traverse mon jardin, mais qui est à sec les trois quarts de l'année; ce sont donc principalement les charmes de la Seine qui m'attirent à Paris. Mais une récente expérience m'a démontré le danger d'un délassement que je croyais si innocent, et je vous avoue que je n'oserai mettre le pied sur la terrasse du bord de l'eau, que vous ne m'en ayez obtenu la permission spéciale et par écrit. De mon côté, je consens à n'y aller qu'à jour et à heures fixes, et à m'y laisser accompagner par un gendarme ou un agent de police, pourvu que ces messieurs se tiennent assez éloignés de moi pour que le public ne s'aperçoive pas

qu'on me suit, car c'est toujours bien agréable d'avoir l'air libre."

J'ai dit que, vers les derniers temps du gouvernement de Juillet, les splendeurs du jardin des Tuileries commencèrent à baisser; ce mouvement de décadence est allé en augmentant depuis 1852. Les embellissements faits aux Champs-Élysées et au bois de Boulogne ont contribué à cette révolution dans les habitudes parisiennes. L'ennui d'être chassé le soir à neuf heures par la fermeture du jardin, l'avantage de pouvoir rester aux Champs-Élysées aussi tard qu'on le veut, le mouvement des voitures et des cavaliers sur la grande avenue semblable à un panorama vivant et animé, les amorces des cafés chantants, attirent la foule dans ces allées magnifiquement éclairées par le gaz. Cependant les mères et les enfants, et par-dessus tout les nourrices, sont restés fidèles aux chaises et aux bancs du jardin des Tuileries. Dans la matinée, on y voit quelques lecteurs de journaux, mais dans l'après-midi c'est l'heure privilégiée de la promenade des bonnes d'enfants et des nourrices. Souvent les jeunes mères, apportant leur ouvrage, suivent du regard les gentils bébés dans les allées, sans se douter que le temps qui s'enfuit en courant plus vite que les petits pieds de leurs enfants est le plus beau temps de leur vie. Quelquefois un grand-père vient faire sa promenade de l'après-midi pour rencontrer son petit-fils qui, soutenu par sa bonne, fait ses premiers pas pour aller au-devant de son bon papa. La vieillesse et l'enfance font ordinairement bon ménage. Quoi d'étonnant? l'une est obligée de fermer ses ailes, l'autre ne les ouvre pas encore. Les premiers et les derniers pas de l'homme ont la même allure dans le chemin de la vie. Pour achever le tableau, placez à quelque distance du banc des Bourguignonnes et des Normandes venues à Paris pour exercer le métier lucratif de nourrices dans de riches maisons, un zouave à l'œil narquois ou un fantassin de la ligne au regard conquérant et au nez en trompette qui cherchent invariablement si, sur les bancs des nourrices, ils ne rencontreront pas le visage de quelque *payse*, et vous aurez ajouté le dernier trait à la monographie du jardin des Tuileries.

Je suis rarement entré dans ce beau lieu après une longue absence de Paris, sans faire une réflexion à la fois philosophique et mélancolique: il semble qu'on retrouve les Tuileries telles qu'on les avaient quittées, avec les mêmes jeunes mères, les mêmes enfants, les mêmes bonnes, les mêmes nourrices, les mêmes roquets, les mêmes jeux; rien n'a grandi, rien n'a changé. Ce beau blondin, c'était celui que j'avais admiré il y a quinze ans; cette jeune mère faisant faire les premiers pas à un bébé, c'était celle que j'avais remarquée. Ce n'est qu'au bout d'un moment que l'on vient à penser que la jeune mère est presque devenue une *matrone*, et que le bébé fume son cigare sur l'asphalte. De même que les arbres des Tuileries renouvellent leurs feuilles, le grand arbre de l'humanité renouvelle ses générations.

## LA CHASSE AUX GORILLES.

M. du Chaillu, un Américain des Etats du Nord, ou plutôt un Français, est un personnage illustre, qui s'est fait un nom parmi les sportsmen pour avoir pénétré au milieu de la Guinée, en Afrique, et y avoir, le premier, découvert un homme des bois, un orang-outang monstre, le gorille, en un mot, " puisqu'il faut l'appeler par son nom," ou bien, si l'on aime mieux le terme employé par les naturels du pays, le *Nshiego-mbouvé*.

Et pourtant, au dire de M. du Chaillu, il y a une différence entre ces deux animaux.

Le premier est une bête féroce, indomptable, d'une force herculéenne, à qui nul être ne peut résister, quelle que soit sa vigueur et l'acier de ses nerfs, tandis que le second est susceptible d'éducation, même de civilisation, car les *nshiego-mbouvés* se construisent des cabanes de quinze à vingt pieds de hauteur, et les adossent invariablement à un arbre séparé du hallier et entouré d'une sorte d'espace vide.

Le gorille, au contraire, vit dans les taillis les plus impénétrables, ce qui rend la chasse de ces animaux extrêmement difficile ; car, pour tuer un de ces quadrumanes, il faut ordinairement s'approcher jusqu'à huit ou dix pieds, et alors, si vous manquez votre coup, vous êtes un homme perdu.

Avant M. du Chaillu, dès l'année 1847, des missionnaires avaient rapporté du Gabon des crânes de gorilles que les habitants leur déclaraient être la tête de certains hommes velus et féroces, vivant au milieu des forêts impénétrables de la Guinée ; mais oncques ils n'avaient été à même de se trouver en présence de ces quadrumanes légendaires.

M. du Chaillu, le premier, rencontra un jour, à son grand étonnement, le " roi des forêts," comme il se plaît à appeler le gorille.

Cet explorateur audacieux s'était aventuré en pleine Guinée, au milieu de la tribu des Fans, lancé à la recherche de cet animal, dont tous les habitants lui faisaient des descriptions fantastiques. Quoique ces peuplades africaines fussent réputées pour les plus courageuses du pays, leurs guerriers redoutaient l'approche du gorille et ne lui faisaient la chasse que lorsqu'ils étaient en nombre.

Le chef des Fans, nommé Ndiagi, accueillit avec une certaine cordialité le blanc qui se risquait audacieusement au milieu de sa tribu anthropophage.

Au dire de M. du Chaillu, son hôte n'offrait pas précisément un de ces visages et une de ces formes qui rassurent et donnent du cœur au visiteur, à l'hôte. Qu'on s'imagine un grand escogriffe, tout nu, sauf une peau de léopard qui lui couvrirait la partie moyenne du corps, portant à la ceinture un horrible couteau, dans le genre de ceux de la Malaisie, le cou orné d'un collier d'amulettes formées de dents enfilées les unes à côté des autres, et de coquillages bizarres, la barbe tressée aux deux angles du menton, les dents teintes en noir, les cheveux façonnés en queue à marteau et enchevêtrés d'anneaux et de perles blanches, et l'on aura devant soi le monarque de la tribu des Fans.

J'ai dit que les sujets de Ndiagi étaient anthropophages ; c'est peut-être à cause de ce goût particulier pour la chair de leurs semblables qu'ils se livraient et se livrent encore à la chasse du gorille, dont la chair est fort estimée par eux. Quant à la cervelle du gorille, elle passe en Guinée pour un vrai talisman qui donne du courage à ceux qui n'en ont pas et du succès à ceux qui en ont besoin.

Les nègres de la Guinée racontent à qui veut les écouter que les gorilles se mettent en embuscade sur les arbres, qu'ils attendent patiemment leur proie et que, lorsqu'un homme passe à leur portée, ils se jettent sur lui, l'étranglent et le dévorent à belles dents. Mieux encore, ils affirment que si quelqu'un se jette aux genoux du gorille et lui demande grâce, celui-ci le relève d'une main amie et le congédie, en lui faisant comprendre que cet hommage rendu à sa force lui plaît infiniment.

Certains gorilles, dit-on dans le pays, sont des esprits d'une puissance satanique, qui ne peuvent être ni pris ni tués. On n'a pas de peine à croire pareille chose, lorsqu'on sait que le gorille possède une voix de taureau, des mains d'une telle force qu'il rompt un arbre en deux et assomme d'un seul coup l'audacieux qui s'attaque à lui.

M. du Chaillu en a vu un tordant entre ses dents, comme on le ferait d'un fêtu de paille, un canon de fusil du meilleur acier anglais, comme je le raconterai plus loin.

En somme, cet homme des bois, d'une force sans pareille, a une lointaine ressemblance avec l'homme. C'est particulièrement par la longueur des bras, par la largeur des omoplates, que leur structure offre des analogies. Les membres inférieurs, les jambes, sont plus courts que chez l'homme. Le talon est plus saillant, et enfin l'orteil, entièrement séparé des autres doigts du pied, sert au gorille à se tenir debout.

M. du Chaillu appelle, avec une certaine raison, le gorille "une caricature humaine." Il assure que, toutes les fois qu'il a mis un de ces animaux en joue, il s'est senti ému, comme s'il allait faire feu sur un de ses semblables, ce qui me semble un grand acte de modestie de sa part.

La taille du gorille varie ordinairement de cinq pieds à cinq pieds et demi, et la couleur de sa peau, qui n'est dépourvue de poil que sur sa face, est du noir le plus foncé. La fourrure de l'animal est de couleur gris de fer. Voici le reste du signalement : yeux noirs, d'un aspect sinistre, écartés et fortement enfoncés dans leur orbite et sous une arcade sourcilière protubérante ; le cou si court, qu'il n'existe pour ainsi dire pas ; la bouche meublée de dents formidables ; les oreilles petites et semblables à celles de l'homme ; l'os nasal en saillie ; le dos vouté, les épaules très-larges, les mains carrées et les doigts terminés par des ongles noirs ; les jambes courtes et peu faites pour supporter le poids de l'animal qui, le plus souvent, marche à quatre pattes et qui, s'il se tient debout, se voit obligé d'avancer en se dandinant. Lorsqu'il pose ses quatre pieds par terre, alors seulement il court aussi vite qu'un cheval, en s'appuyant sur ses poings fermés, ce qui n'empêche pas que ses allures ne soient encore fort bizarres.

Le gorille ne vit pas en société. Lorsqu'il n'a plus besoin des soins de sa mère et de son père, il s'éloigne d'eux. On rencontre quelquefois un vieux mâle ; mais alors,—au dire des habitants,—il doit avoir perdu sa compagne. Ces animaux aiment les retraites les plus profondes des forêts, et, quand ils dorment, c'est le dos appuyé contre un tronc d'arbre qui leur sert d'oreiller.

Quand la faim les engage à sortir de leur retraite, ils s'avancent du côté des clairières, en quête de bananes, de cannes à sucre et d'ananas, qui forment leur nourriture habituelle, car les gorilles sont frugivores, et leur appétit tient de la voracité. Cette particularité explique les mœurs nomades de l'animal qui s'éloigne dès qu'il a épuisé le canton sur lequel il s'est arrêté.

M. du Chaillu, qui a passé plusieurs années en Guinée, et qui était revenu en Europe avec plusieurs peaux de ces animaux et des squelettes, de façon à prouver l'exactitude de ses récits, avait fait différents efforts, pendant son séjour en Afrique, pour élever de jeunes gorilles, mais ces animaux sont tous morts en captivité. Il est à désirer que le hardi explorateur puisse réussir dans sa nouvelle entreprise, et ramener en vie, en Europe, un ou deux de ces curieux animaux.

M. du Chaillu reparti, il y a six mois, pour la Guinée, a écrit, en octobre dernier, une lettre datée des bords de la rivière Fernand-Vaz, par laquelle il apprenait à ses amis son départ pour une grande et longue expédition dans l'intérieur des terres, à la recherche des gorilles.

“ Je profite, disait-il, pour vous écrire, de la dernière occasion que je vais avoir de la côte. Tous mes arrangements sont terminés. Dans quelques jours je pars pour l'intérieur. J'ai tout ce qu'il me faut pour accomplir un voyage intéressant ; si je ne fais pas d'observations nou-



velles, ce ne sera pas de ma faute. Je commence à réussir dans mes photographies, et j'espère que mes réactifs ne se gâteront pas. S'il en est ainsi, je pourrai rapporter une curieuse collection de vues, de portraits, etc., etc.

“ J'ai envoyé par un navire anglais, il y a deux jours, un gorille vivant à Londres. Quelques jours avant son départ, j'avais un adulte femelle et son petit vivants ; mais la mère est morte de ses blessures et le petit ne lui a survécu que trois jours.

“ J'ai également envoyé six peaux de gorilles et sept squelettes ; enfin, j'ai pris la photographie de trois autres gorilles. . .

“ Toute mon âme est concentrée dans l'expédition que je vais entreprendre. Dieu veuille que je réussisse !

“ Je vous écrirai de l'intérieur... Ne me croyez pas mort si vous êtes un an ou deux sans avoir de mes nouvelles... J'ai un bagage énorme, et je serai obligé de prendre au moins cent hommes avec moi...”

M. du Chaillu n'a point, depuis, donné de ses nouvelles ; cela se comprend.

Je terminerai cette description du gorille en racontant une chasse faite à cet animal par l'audacieux voyageur, chasse dont je trouve le récit dans un magnifique ouvrage anglais : *Wild sports of the world*.

“ La plus grande difficulté pour chasser le gorille consiste dans l'impossibilité presque absolue de pénétrer dans les taillis qu'il choisit pour sa demeure, et, quand on y pénètre, de se placer de façon à pouvoir le mettre en joue. La rencontre d'un animal de cette espèce est mortelle pour lui ou pour le chasseur : la seule chance qu'ait ce dernier d'échapper au trépas, c'est de prévenir le bond du monstre et de l'étendre net par terre d'un coup de feu, pour ne pas être atteint et déchiré par lui.

“ On ne doit pas songer à la possibilité de recharger son fusil : le gorille n'hésite pas un seul moment, lui, et l'homme qui affronte sa rencontre doit avoir fait, à l'avance, le sacrifice de sa vie, s'il ne vise pas juste.

“ On a vu quelques nègres qui, surexcités en présence d'une fin inévitable, ont fait volte-face et se sont précipités sur le gorille, le canon de leur fusil dans les mains pour l'assommer, si faire se pouvait, à coups de crosse. Hélas ! les malheureux ne réussissaient guère qu'à prolonger leur existence de quelques instants : la brute brisait leur arme d'un seul coup et mettait fin à leur vie par la simple compression exercée avec la main sur la poitrine de l'ennemi qui avait osé l'attaquer.

“ La première fois que je me trouvai face à face avec un gorille, dit le narrateur du livre anglais, j'éprouvai, je l'avoue, une terreur indicible. Je marchais avec la plus grande précaution, et j'entendais autour de moi un bruit de branches cassées qui eût effrayé le plus audacieux.

Tous ceux qui m'entouraient se regardaient sans oser prononcer une parole.

“ Nous avançons toujours, et, dans un moment donné, il nous sembla apercevoir, à travers les arbres, un animal géant qui attirait à lui les branches du grand arbre et les brisait pour manger plus à son aise les fruits qu'elles portaient.

“ Tout à coup un cri strident, qui n'avait rien d'humain, frappa nos oreilles et fut répercuté par les échos de la forêt. Le feuillage s'écarta, et un énorme mâle se montra à nos yeux. Il s'avavançait à quatre pattes dans la jungle ; mais à peine nous eût-il aperçus, qu'il se leva sur les pieds de derrière et nous regarda fixement.

“ Jamais je n'oublierai ce coup d'œil féroce ; jamais le souvenir de la vue de cet homme des bois ne sortira de ma mémoire. La brute avait six pieds de haut, une poitrine velue et rebondie, des yeux d'un gris foncé qui lançaient des éclairs, des dents aiguës qu'il montrait entre ses babines ouvertes, sans manifester la moindre appréhension. De ses pattes énormes il se frappait la poitrine, qui résonnait comme l'eût fait un tambour bien tendu.

“ Plus nous restions immobiles, l'arme prête à faire feu, plus il poussait des rugissements terribles, plus il multipliait ses gestes. On eût cru avoir devant soi un de ces êtres fantastiques dont les Callot, les Breughel et les autres peintres d'imagination ont peuplé leurs *Enfers* et leurs *Tentations*.

“ Il s'avança de deux pas et s'arrêta tout à coup pour pousser un de ces horribles rugissements dont j'ai déjà parlé.

Ce fut à ce moment-là qu'une triple décharge se fit entendre au signal que j'avais donné.

“ L'animal tomba, la face en avant, poussant un dernier cri de rage. Pendant quelques minutes, un frémissement parcourut tous ses membres : c'étaient les convulsions de l'agonie qui s'éteignirent peu à peu. La mort était venue ; il n'y avait plus rien à craindre : nous pouvions approcher et examiner à notre aise ce géant des forêts africaines.”

Les récits de M. du Chaillu sont tous aussi intéressants que celui-là, et, après tout, l'auteur nous a prouvé qu'il n'était point si difficile qu'on se l'imaginait de prime-abord de venir à bout des gorilles. Je suis disposé à penser que les chasseurs de lions, de panthères et de tigres ne reculeraient pas devant cet animal. A dire vrai, l'Européen égaré au milieu d'un pays nouveau, perdu dans l'immensité des forêts de la Guinée, doit éprouver un certain malaise lorsqu'il se trouve pour la première fois en présence d'un de ces hommes des bois dont les terribles mâchoires claquent les unes contre les autres, et dont les cris aigus tendent à porter la terreur dans l'âme de celui qui n'a pas encore cons-

taté sa hideuse ressemblance avec l'homme. La crainte de l'inconnu suffit pour expliquer cette appréhension vague et mystérieuse. Mais laissons la parole au chasseur, qui raconte ainsi une de ses impressions de voyage :

“ Notre troupe se sépara, suivant l'usage, pour battre le bois dans toutes les directions. Gambo (son domestique) et moi nous restâmes ensemble. Un de mes plus hardis compagnons de chasse s'avança vers une partie de la forêt, où, assurait-il, devait se trouver un gorille. Les trois autres se dirigèrent vers un endroit directement opposé. Il y avait à peine une heure que nous étions dispersés, lorsque Gambo et moi nous entendîmes une détonation qui éclata non loin de nous et fut suivie par une seconde, à un très-court intervalle.

“ Nous nous élançâmes aussitôt dans la direction du bruit qui avait frappé notre oreille, persuadés que le gorille était mort, lorsque des cris terribles éclatèrent, répercutés par les échos de la forêt.

“ Gambo s'empara de mon bras et trembla de tous ses membres. J'éprouvais de mon côté la même agitation. Nous avançâmes, et tout à coup nous aperçûmes le pauvre malheureux qui était parti tout seul étendu sur le dos, et les entrailles hors du ventre.

“ Son fusil, tordu, brisé, était à côté de lui, et des marques de dents terribles étaient imprimées sur le bois et sur le fer. Gambo et moi nous nous empressâmes de relever le malheureux et de panser ses blessures, à l'aide de mon mouchoir et de quelques bandes de drap arrachées aux pans de ma redingote. Lorsqu'il eût repris l'usage de ses sens, à l'aide de plusieurs gorgées d'eau-de-vie, il nous donna quelques explications. Il avait rencontré le gorille qu'il cherchait, un énorme animal, un mâle, qui lui avait paru terrible, et cependant il n'avait point songé à fuir. L'endroit dans lequel il se trouvait en présence de l'animal était au milieu le plus épais de la forêt, et c'est sans doute à cause de cette obscurité qu'il avait manqué son coup; quelle qu'eût été la précaution qu'il avait prise, il n'avait fait que blesser le singe au côté, et l'animal furibond s'était élancé sur lui. Fuir était impossible au malheureux chasseur, qui eût été pris avant d'avoir fait quinze pas. Aussi s'empressa-t-il de recharger son fusil; il y était parvenu, mais au moment où il allait faire feu, le gorille s'était élancé sur lui et avait arraché l'arme de ses mains. D'un coup de ses terribles griffes, le quadrumane ouvrait ensuite l'abdomen de l'homme et en retirait les entrailles. Tandis que le chasseur tombait par terre et y demeurait gisant, le monstre s'emparait de son fusil, et, après l'avoir bien examiné, le brisait en deux.”

Deux jours après cet événement, l'infortuné mourut dans les bras de M. du Chaillu.

Je pourrais citer encore maint et maint passage de l'œuvre du hardi chasseur de gorilles; mais j'attendrai, pour revenir sur ce sujet, qu'il ait donné de ses nouvelles à ses confrères en Saint-Hubert d'Europe.

HENRY RÉVOIL.

---

## LES JARDINS

---

Voilà un titre qui porte avec lui de l'ombre et de la fraîcheur, du repos dans un verdoyant asile. Le sujet est du goût de tout le monde; dans cette saison, on aspire au jardin, on le quitte à regret. Passer du bruit de la ville à la riante paix d'une solitude aimée, attacher ses regards sur les rameaux verts et sur tout ce qui fleurit, lire quelques pages d'un livre préféré dans une cabane entourée de lilas ou de blanche aubépine, penser où rêver le long d'une étroite allée où rien ne trouble l'âme dans sa silencieuse activité, quelles jouissances douces et prolongées! L'homme voudra toujours se rapprocher de la nature comme pour se retrouver lui-même. Son histoire ici-bas a commencé dans un jardin, et des jardins se rencontreront toujours dans sa destinée. Aussi voyons-nous des jardins chez tous les peuples de la terre et dans tous les temps.

C'est une heureuse idée que d'en avoir retracé l'histoire depuis l'Eden des premiers temps du monde jusqu'à nos jours, et le magnifique volume \* que j'ai sous les yeux, orné de quatre cent trente-sept dessins, accompagné d'un texte instructif et attrayant, imprimé avec cette supériorité qui a placé si haut la maison Mame, est une des plus intéressantes et des plus belles œuvres d'art dont notre âge puisse se vanter. Le texte est de M. Arthur Mangin : c'est déjà louer les dessins que de dire qu'ils sont l'ouvrage de MM. Daubigny, Giacomelli, Anastasi, Foulquier, Lancelot, Freeman et Français; il fallait pour un tel monument tout le génie des paysagistes.

On pourrait dire que les jardins expriment le génie et les mœurs d'un peuple comme la littérature elle-même. L'Égypte avait des jardins sacrés à côté de ses temples; je les reconnais aux palmiers et aux sycomores, aux bassins en granit où croît le lotus, où nagent les crocodiles.

\* Un vol. in-folio. Alfred Mame et fils, Tours.

Ces enclos plantés de jujubiers, d'acanthes, de figuiers, de chrysanthèmes et de papyrus, ce mode d'irrigation sous un ciel de feu, cette barque élégante où le maître se promène gravement assis, la simplicité des dessins sur un sol fertile, sont autant de traits qui me révèlent les résidences des riches dans la vallée du Nil. Les jardins des rois de Perse étaient d'une vaste étendue ; Cyrus passa en revue trente mille hommes dans son jardin de Célènes. Les rois d'Assyrie et de Babylonie ne rêvaient que constructions gigantesques ; leurs jardins ne pouvaient être que de grandes fantaisies ; voulant en faire de colossales nouveautés, ils les suspendirent, et, sur la rive gauche de l'Euphrate, le voyageur retrouve des traces de leurs fondements.

Les Juifs, grand peuple établi sur un petit territoire, n'avaient pas de vastes jardins ; mais celui de Salomon, dont nous n'avons qu'une imparfaite idée, devait être comme un abrégé des parfums et des délices de l'Asie. J'en ai visité l'emplacement au sud de Bethléem, en songeant au royal auteur de l'Écclésiaste, qui disait : " J'ai glorifié mes œuvres, je me suis bâti des maisons et j'ai planté des vignes, j'ai fait des jardins et des vergers, et je les ai plantés d'arbres de toute espèce, et je me suis construit des réservoirs pour arroser les plantations, etc." Salomon, qui, dans des ouvrages depuis longtemps perdus, avait parlé de la nature depuis le cèdre jusqu'à l'hysope, était plus qu'aucun prince du monde, capable de rassembler, dans un lieu choisi, les arbustes et les fleurs les plus rares de l'Orient. Que n'avons-nous une peinture de son jardin de prédilection, comme nous avons une description du jardin d'Alcinous ! Le fils de Bethsabée était peintre comme Homère, mais moins simple dans ses goûts que le roi des Phéaciens. Homère a gravé dans la mémoire humaine ce jardin de quatre arpents, entouré d'une haie vive :

" Là toutes les espèces d'arbres portaient jusqu'au ciel leurs rameaux fleurissants ; on y voyait la poire, l'orange, la pomme, charme de l'œil et de l'odorat ; la douce figue et l'olive toujours verte. Ces arbres, en hiver ainsi qu'en été, étaient éternellement chargés de fruits, tandis que que les uns sortaient des boutons, les autres mûrissaient à la constante haleine du zéphir. La jeune olive, bientôt à son automne, laissait voir l'olive naissante qui la suivait ; la figue était poussée par une autre figue, la poire par la poire, la grenade par la grenade, et à peine l'orange avait disparu qu'une autre s'offrait à être cueillie. Enracinés dans la terre, de longs plants de vignes portaient des raisins en toute saison. Sans cesse les uns, dans un lieu découvert, séchaient aux feux du soleil, tandis que les autres étaient coupés par les vendangeurs ou foulés au pressoir. Les fleurs, dans ces vignobles, étaient confondues avec les grappes. Le jardin était terminé par un terrain où régnaient

l'ordre et la culture ; où, durant toute l'année, fleurissaient les plantes les plus variées. On voyait jaillir deux fontaines : l'une dispersant ses ondes, arrosait tout le jardin ; l'autre coulait en des canaux jusque sous le seuil de la cour et se versait, devant le palais, dans un large bassin à l'usage des citoyens. Ainsi les immortels embellirent de leurs dons la demeure d'Alcinoüs."

Magnifiques en Perse, élégants dans la Grèce, les jardins se présentent à Rome avec un luxe opulent. Ceux qui vivaient des dépouilles du monde multipliaient les enchantements dans leurs demeures. Cicéron ne craint pas de parler de la beauté de ses jardins ; on voit encore sur le mont Quirinal les traces des jardins de Salluste, créés, embellis avec le produit de ses concussions en Numidie, et qui, plus tard, ne furent pas dédaignés par des empereurs. Les invasions des barbares firent disparaître les jardins du monde romain comme le reste ; ils fleurissent en Espagne avec la civilisation moresque, et les poètes ont chanté les jardins de l'alhambra de Grenade. Dans notre moyen âge, il y avait peu de place pour la culture des fleurs et les créations de fantaisie en pleine nature ; si l'on excepte les maisons de plaisance de nos vieux rois, on ne rencontre de jardinage que dans les enclos des monastères. Les beaux jardins reparaissent en Italie avec la Renaissance, et, parmi nous, ceux de Chambord, de Fontainebleau, de Saint-Germain-en-Laye, réalisent des conceptions brillantes. Henri IV, se promenant dans ses jardins de Fontainebleau avec le duc d'Épernon, se plaignait à son jardinier de rencontrer peu de fleurs, et celui-ci lui dit : " Que voulez-vous, sire, dans ce maudit terrain on ne peut rien faire venir. " — " Semez-y des Gascons, " lui répondit le roi en riant et en regardant d'Épernon, " ils poussent partout. " Depuis le temps du Béarnais, les Gascons, surtout en politique, n'ont pas cessé de pousser.

Les jardins, sous Louis XIV, grâce au génie de Le Nôtre, éclipsèrent tout en Europe. On les regarde aujourd'hui comme d'immenses solitudes, parcequ'on les sépare des temps et de la société pour lesquels ils furent créés ; Le Nôtre n'a pas eu en vue le silence de l'abandon ou les petits bourgeois et les petits boutiquiers qui, le dimanche, se promènent dans les jardins de Versailles ; il a fait son œuvre en harmonie avec une animation et une splendeur qui ne sont plus. Il n'était pas le dessinateur des jardins de la démocratie, mais le dessinateur des jardins du Roi. Rien de plus charmant que les relations de Le Nôtre avec Louis XIV ; quel bonheur avait le grand roi à récompenser ce jardinier de génie ! Il lui donna des lettres de noblesse et la croix de Saint-Michel, et ne put lui faire accepter des armes : " J'ai les miennes, sire, trois limaçons couronnés d'une pomme de chou, sire ; comment pourrais-je oublier ma bêche ? " Louis XIV lui permettait de l'embrasser quand

il revenait d'une campagne, et un jour, à Marly, il fit monter dans sa chaise, Le Nôtre devenu vieux. On sait la magnificence des jardins de Vaux et la magnificence de la fête que Fouquet y donna à Louis XIV: "Je n'oserais plus vous recevoir chez moi, lui dit le roi, vous y seriez trop mal logé." Trois semaines après, le surintendant des finances était logé dans une prison.

On peut utilement faire une remarque après avoir exploré le passé ; c'est que le peuple, avant la révolution, avait à Paris la libre jouissance de nombreux et vastes jardins à sa portée ; depuis que sa souveraineté est devenue un dogme politique, il ne lui reste plus, pour goûter l'ombre que de petits espaces mutilés, et quand il veut trouver un peu de verdure et des illusions de campagne que le Paris nouveau lui refuse, il faut qu'il s'achemine, à travers une longue distance, vers le bois de Boulogne, où l'attendent une poussière soulevée par d'innombrables équipages. Les squares, très commodes pour les bonnes d'enfants, ne remplacent pas pour le peuple les grands jardins d'autrefois. La disparition des jardins est le fléau du nouveau Paris.

Je note ici des souvenirs comme en courant, et le temps me manque pour signaler tant de beaux lieux, en France, en Italie, en Allemagne, en Russie, en Angleterre ; j'aurais voulu rappeler, pour le condamner, ce goût romanesque du 18e siècle, qui avait rassemblé dans un même esprit tous les aspects, tous les genres, tous les contraires, et partout substitué une nature fausse aux tranquilles harmonies de la création. Le jardin *paysage* a son charme et sa poésie, mais, dans l'horticulture comme dans les lettres, gardons-nous du genre faux.

Je m'aperçois que j'ai trop peu parlé du travail consciencieux et intéressant de M. Arthur Mangin et des dessins des artistes habiles dont les noms rayonnent sur le frontispice de ce volume ; mais la multitude des choses me condamne aux indications rapides. Que de dessins ravissants j'aurais aimé à citer ! Et je n'aurais pas voulu oublier la Pièce d'eau des Touches, charmant tableau détaché d'un domaine princier où se trouve si bien à sa place le prince de la typographie.

Les visiteurs de l'Exposition qui, s'arrêtant devant la vitrine de MM. Mame, attachent leurs regards sur les *Jardins*, la *Bible de Doré*, le *La Bruyère* ou *l'Imitation de Jésus-Christ*, sont éblouis de tant de perfection : c'est l'art français dans sa supériorité triomphante. La destinée de M. Alfred Mame a réuni ce qui semblait s'exclure : l'immense quantité de produits utiles et les rares chefs-d'œuvre qui donnent la gloire. Désormais, pour que son nom s'achève, le célèbre éditeur de Tours n'a plus qu'à dévouer à la grande littérature la puissance de sa maison.

—*L'Union.*

# DU ROLE ET DES DEVOIRS DE LA CRITIQUE

## DANS LES SOCIÉTÉS MODERNES.

### I

On ne saurait en disconvenir, il y a en ce moment, dans le monde littéraire, disette d'œuvres fortes et de créations originales. Ce n'est pas que les livres manquent; il en pleut à foison chaque jour. Mais, dans ce déluge de productions de tout genre qui, vraie plaie d'Égypte, encomrent l'état des éditeurs, où sont ces travaux vraiment supérieurs, vigoureusement pensés, savamment écrits, qui portent le coup d'ongle du lion et marquent une époque?... *Apparent rari nantes.*

Je mets hors de cause, bien entendu, la littérature exclusivement catholique: celle-ci, la décadence ne saurait l'atteindre; sa sève sera constamment féconde, parce que constamment elle s'abreuve aux sources vives. Je parle de la littérature proprement dite, qu'elle s'exerce dans le domaine de la fantaisie, de l'imagination ou du raisonnement; et je dis que sa dégénérescence frappe tous les yeux et alarme les consciences les moins pessimistes. Nulle grandeur, nul caractère; pas d'initiative, peu ou point d'originalité. Partout le marasme, l'affaïssement, l'impuissance. L'art lui-même semble suivre la pente fatale: on dirait qu'il n'a plus qu'à s'étendre et qu'à mourir, Hercule résigné, sur le bûcher de ses lassitudes.

Devant les progrès du positivisme qui n'est que l'affirmation du néant et le suicide du cœur, puisqu'il méconnaît la cause efficiente de ses nobles inspirations, la philosophie se cache, timorée, balbutiante et peureuse.

L'histoire, cette muse austère de la vérité, se fait l'esclave des courtisanes, l'ouvreuse des alcôves.

Le roman, qui, cultivé dans le respect de l'art et de la langue française par un Walter-Scott chrétien ou un George Sand catholique, aurait aujourd'hui sur les masses une influence si salutaire, en est venu à ne choisir pour héros que des galériens, des gens tarés et des proxénètes.

Le théâtre vit d'immoralités et de replâtrages. Nos drames sont des machines où rien ne parle à l'intelligence; nos vaudevilles sont ineptes ou remplis d'infâmes équivoques; nos comédies ne sortent plus de ce thème qui deviendrait insipide s'il n'était déplorable: la glorification de l'adultère!



En dehors de quelques remarquables mais trop rares exceptions, la poésie ne voit rien au delà de la forme. Elle qui a pour mission de transporter l'âme dans les Ginnistants féeriques de l'infini, de la passion, de la vie et de l'enthousiasme, se borne à aligner des rimes superbes, à ciseler des vers sonores.

Et pourtant, ce ne sont point les aptitudes qui manquent à notre littérature : jamais peut être la république des lettres n'avait compté tant d'écrivains de mérite, tant d'esprits cultivés, tant d'imaginations ardentes. Ce ne sont pas non plus les foyers alimentaires où le génie puise des forces : jamais l'instruction publique ne fut si vulgarisée, la presse plus populaire, l'érudition plus riche en matériaux de tous genres. Ce ne sont pas enfin les sujets d'étude qui font défaut au poète, à l'historien, au penseur, à l'auteur dramatique : mélange inouï de bien et de mal, de grands crimes et de vertus plus grandes encore, d'obscurités effrayantes et de splendeurs infinies, quelle époque offrit jamais tant de contrastes?... A quoi donc attribuer cette décadence ou plutôt cet avilissement de la pensée moderne ?

## II

Les causes sont nombreuses. Je ne puis, ni ne veux, ni ne dois les produire toutes. Qu'on me permette de m'arrêter sommairement sur les plus importantes. De la diagnostication étiologique du mal naîtra naturellement, sans qu'il soit besoin de la formuler, l'indication du remède.

Je signalerai d'abord le manque de foi. Dominée par la soif du lucre et les appétences malsaines, la génération présente oublie Dieu pour les jouissances matérielles. Plus d'élans vers l'avenir, plus de sollicitudes surnaturelles, plus d'inquiétudes religieuses. L'enthousiasme lui-même, ce feu divin qui, dirigé par la sainte passion du bien, remue si profondément la mer des idées humaines, s'est éteint au souffle glacé de l'insignifiance et du scepticisme. Or, s'il est vrai, d'après M. de Bonald, que la littérature soit l'expression de la société ; si la pensée d'un écrivain est presque toujours le commentaire de la pensée de son siècle, qu'y a-t-il d'étonnant à ce qu'une société pratiquement athée ou matérialiste engendre une littérature immorale, incroyante et négatrice ? C'est le contraire qui aurait lieu de nous surprendre. Et cependant, sans la Foi, ce câble divin qui relie la terre au ciel, impossible d'avoir de grandes idées et de créer de grandes choses.

Une autre cause de notre dégénérescence littéraire, pourquoi ne pas le dire ? C'est la situation faite à la presse par nos dernières révolutions. La presse, ce splendide rayonnement de la parole, a pris de nos] jours

une importance telle qu'on pourrait la considérer comme le vrai thermomètre de l'esprit humain, s'il lui était donné de se manifester dans toute sa légitime et libre expansion. Mais, à force de lui retrancher du terrain, on a fini par en faire un lit de Procuste. Les questions vitales n'y sont abordées qu'avec réserve. La place d'honneur est pour la chronique, le sport, les théâtres, la gastronomie...., des fadaïses ! Les lutteurs de l'idée n'apportent plus dans leurs discussions quotidiennes cette ampleur de vues, ces éclairs de discernement, cette fermeté d'appréciation, cette vigueur et cette simplicité de style qui, naguère, éleva la presse au rang de *quatrième puissance* \*. Naturellement, les lettres se ressentent de ce funeste régime, qui n'est pas seulement commun à la France, mais à presque tous les grands Etats de l'Europe. Le glaive de la loi,—ce qui est une anomalie.... la loi ne devrait avoir, comme chez les Grecs, qu'une balance, emblème de la justice,—s'interposa sans cesse, nouvelle épée de Damoclès, entre la pensée de l'écrivain et la crainte de compromettre les intérêts qu'il représente. Cette peur, qui a bien sa raison d'être, émousse les plus viriles et brise les volontés les plus énergiques. Ici encore,—tant la vérité a de puissance ! c'est dans la presse catholique que l'on trouve le plus de courage, de talent, d'indépendance et de franchise.

Ce qui fait aussi et surtout la faiblesse de la littérature actuelle, c'est qu'elle est totalement dépourvue de science et de profondeur de critère dans les principes et d'unité dans la doctrine. "Marchandise à l'encan des passions qu'elle caresse †," elle n'a d'autre régulateur que la mode, le caprice ou la convention. Effrayant et orgueilleux assemblage d'éléments hétérogènes qui se disputent les intelligences, bouillonnement obscur d'incrédulités ou de sarcasmes, notre pandémonium littéraire nous donne une idée frappante de ce que fut autrefois la confusion des langues. Le sens moral y est étouffé par la convoitise. Nous avons des stylistes irréprochables ; il nous manque des hommes, des consciences, des caractères. Le génie ne sait plus parler aux multitudes. Rien d'idéal ne se cache sous l'enveloppe factice de ses amplifications. C'est le règne de la médiocratie. L'insignifiance nous tue ; le scepticisme nous dévore ; la chair triomphe. Lorsque, de loin en loin, apparaît, tocsin d'alarme, remords vivant de l'égoïsme, l'œuvre austère, saine et fortifiante de quelque penseur chrétien, qui vit dans les privations et la solitude, vite on organise à son sujet le cordon sanitaire du mépris, l'immense conspiration du silence. . . Qu'une courtisane écrive ses Mémoires ; qu'un écolier attaque l'Eglise ; qu'un vieillard libertin

\* On attribue ce mot au roi Charles X.

† L'abbé Gabriel. *Vie et Mort des nations*, p. 158.

trempe sa plume dans la fange de ses souvenirs; qu'une chanteuse nouvelle monte sur les planches; c'est un feu roulant de réclames sur toute la ligne... Honte et misère! Il ne nous reste plus qu'à faire le panégyrique de l'Arétin, de Bévérland et du marquis de Sade. Ah! où donc est le Sixte-Quint, le Savonarole, le Richelieu, le Cromwell, qui nous délivrera de toutes ces turpitudes? Qu'il vienne, armé du fouet gaulois; qu'il chasse sans pitié les vendeurs du Temple; et je bénirai son implacable dictature!

### III

Ce rôle providentiel est réservé à la critique. Critique vient de *Krino*, juger, discerner. La critique, c'est la lumière, l'affirmation, la certitude \*. A elle de ramener la foi dans le monde littéraire, de rappeler l'écrivain au respect du public et de lui-même, de faire revivre les saines traditions, de veiller enfin, sentinelle intrépide, au salut de l'Arche sainte.

Mais, pour accomplir efficacement cette mission sublime, il lui faut un principe qui lui soit supérieur et dont elle se réclame; il lui faut une pierre de touche immortelle et lumineuse qui lui serve à juger, de haut et de loin, les œuvres et les hommes. Or, où peut-elle trouver ce critère infaillible?

Sera-ce dans l'école de l'art pour l'art? Sans doute, cette école,—et c'est un mérite qu'il faut savoir reconnaître,—a dompté la forme; mais il lui manque la vie, elle n'a pas d'autre idéal que la beauté mar-maroréenne de la matière. Incapable d'amour et de haine, épouvantablement indifférente, elle assiste froidement aux grands débats de la conscience humaine..... Sera-ce dans l'école réaliste? Plus inféconde encore, celle-ci, plaque photographique, sans choix comme sans préférence, généralement immorale ou grossière; n'a d'autre horizon que la copie servile de la nature..... Sera-ce dans cette école classique et païenne des Delille et des Baour-Lormian qui a peur de l'idée et s'attache, effarés, à l'imitation formaliste des anciens?—Laissons aux morts le soin d'enterrer les morts. Quand la terre est remuée jusqu'en ses profondeurs, quand nous sommes à la veille d'une de ses crises suprêmes qui renouvellent la face du monde, il faut autre chose, en vérité, que des épilucheurs de mots et des aligneurs d'alexandrins sur des canevas anacröntiques..... Sera-ce enfin dans l'école fantaisiste, dans ce qu'on est convenu d'appeler la petite presse? Mais, dans ce monde-là,—j'excepte cinq ou six écrivains sérieux et dignes du *Figaro* et du *Nain jaune*,—on ne critique pas, on encense ou l'on bafoue selon

\* Voyez Ernest Hello, *Du style*, page 109.

les besoins de la cause ; on escompte la louange ou le blâme ; on se courbe jusqu'à terre devant la toute-puissance des coteries.....

Ce ne sera pas non plus chez les nouveaux apôtres de la *Morale indépendante*, bien qu'ils aient l'orgueilleuse prétention de tout régénérer, même la littérature. On les voit, pédants ennuyeux et moroses, parler de conscience, de probité, d'honneur, tout le long de leurs livres ou de leurs articles, sans néanmoins améliorer personne. C'est qu'ils n'ont point de cœur, c'est que sous le manteau rigide dont ils drapent leurs phrases puritaines perce le bout de l'oreille du pharisaïsme ; c'est qu'enfin,—et le peuple ne s'y trompe pas,—sur la porte du sinistre enclos où ils voudraient parquer l'humanité, on lit, écrite par la main de l'athéisme, la sombre devise dantesque :

*Voi ch'intrate, lasciate ogni speranza !*

Seul le catholicisme, “synthèse universelle, infinie de la raison humaine élevée jusqu'à la raison divine par la révélation \*” peut donner à la critique la vie, l'intuition et l'autorité de la certitude. Seul, le catholicisme, parce qu'il est la vérité absolue, peut constituer cette critique élevée, large, sûre d'elle-même, humaine, hardie et vraiment sociale que réclament les temps modernes. Cette critique a déjà ses tirailleurs ; sa phalange se forme. Il lui manque le chef, l'homme précurseur de Joseph de Maistre qui, réunissant en lui la religion et la science, préparera les voies au triomphe du Verbe.

Non ! ce n'est pas dans les serres-chaudes de l'école païenne, ni sous les fourches caudines du réalisme que se sont formés nos maîtres dans l'art de penser juste et de bien dire. Voyez-les tous, égaux en talent aux critiques de la libre-pensée et de toutes les écoles sceptiques, ils les dominent par la sûreté du coup-d'œil et la possession de la vérité dans sa plénitude. Ils diffèrent entr'eux sur des questions secondaires ; mais tous sont catholiques, tous affirment le Dieu vivant ; tous ont l'amour de l'église et le respect de la papauté, cette cible des prêtrephobes. Ah ! ceux-là m'ont ému ; ils m'ont révélé la puissance de la critique et le rang qu'elle doit occuper dans la hiérarchie littéraire.

Qu'elle s'imprègne de l'esprit chrétien ; qu'elle arrive jusqu'au cœur du peuple et verse dans l'âme de ceux qui souffrent le baume généreux de la vérité ; qu'elle ne cesse “de combattre l'athéisme et le matérialisme, de nouveau répandus dans le monde par la sophistique allemande.” Mais aussi, que dans ses plus légitimes indignations, elle ne perde jamais de vue la belle devise de saint Augustin : *Diligite homines, interficite errores*. La vérité n'a pas besoin de l'injure, cette arme des

\* *L'Idéal*. Introduction. Paris, in-12, 1862.

faibles. Trois lignes calmes, austères, émues et savantes du père Gratry ont plus fait pour ruiner le système impie de Renan que tous les pamphlets. Au fond, il s'agit moins de s'emporter contre le mal que de l'analyser, d'en démêler les causes, d'en sonder les misérables profondeurs et d'en faire voir les épouvantables conséquences.

—*Journal des Villes et des Campagnes.*

## UNE CHRÉTIENNE.

(Voir page 199 et 208.)

Les Martes, le 2 mai.

J'ai une grande et bonne nouvelle à vous annoncer aujourd'hui, ma chère Louise ; déjà vous devinez, n'est-ce pas ? Oui, dans quelques mois ma Jeanne bien-aimée sera mère... Alfred et elle sont au comble de la joie. Il me semble que cet événement va mettre dans leur existence l'élément sérieux qui y a manqué jusqu'à ce jour.

La campagne est délicieuse, et j'en jouis tout à mon aise. J'ai toujours beaucoup aimé les beautés de la nature, vous le savez, chère amie, et je n'ai pas oublié vos douces railleries lorsque vous m'entendiez appeler, avec S. François d'Assise, la lune ma sœur et le soleil mon frère. Non, rien ne me parle de Dieu, de sa grandeur, de sa bonté, comme les ouvrages de ses mains : une fleur couverte de rosée, une abeille qui bourdonne, un oiseau qui chante, un ruisseau qui murmure, tout cela me transporte de reconnaissance et d'amour pour celui qui a fait si beau le lieu de notre passage.

Les Martes, le 10 mai.

Puisque je vous dis *tout*, amie, il faut que je vous raconte une petite querelle que je viens d'avoir avec Jeanne et Alfred. J'en suis encore un peu émue, bien qu'elle se soit terminée par un baiser et une poignée de mains.

Vous savez que votre bon père, mon cher tuteur, craint toujours que je ne *manque du nécessaire*, pour me servir de son expression, et qu'il m'envoie chaque mois deux billets de 1,000 frs. C'est beaucoup trop, et je le lui ai dit plusieurs fois ; il persiste, bien qu'une somme moitié moins forte soit encore plus que suffisante pour tenir honorablement ma place dans le monde. Jamais la pensée ne m'est venue de faire

des économies : thésauriser ! cela me paraît si misérable quand on n'a pas d'enfant à doter ! Je dépense donc à peu près mes deux mille francs par mois. Les gages de Joseph et de ma femme de chambre payés, ma modeste écurie défrayée, la bonne hospitalité de Jeanne, qui ne veut pas entendre parler de pension, reconnue par quelques cadeaux convenables, il me reste encore chaque mois une somme assez ronde. Ma toilette de jeune fille est peu coûteuse, bien que je fasse largement la part des exigences du monde. Jeanne, du reste, me rend justice à cet égard.

Quant à cet excédant de recette sur ma dépense, je n'en suis pas embarrassée : je le donne ; et je trouve de bien douces jouissances dans cet emploi si naturel de mon superflu.

La parole de l'Évangile est formelle ; oui, c'est le Sauveur que nous visitons quand nous soulageons un malheureux, c'est lui qui se cache sous les haillons du pauvre ; et quand on a senti ainsi sa présence, ne fût-ce qu'une fois, on est irrésistiblement entraîné vers ceux que le monde repousse et méprise.

Il y a plusieurs familles très-misérables aux Martes. En sortant de de l'église le matin, je vais frapper à quelques portes et laisse chez ces infortunés une aumône qui, je vous l'assure, n'a rien d'exagéré, mais qui procure à ces bons paysans un soulagement auquel ils sont très-sensibles. Ils paraissent avoir une grande affection pour la *Demoiselle*, comme ils m'appellent. J'ai compris qu'il y avait là un écueil à éviter. Ma sœur, lancée dans le milieu que vous savez, ne descend guère au village que le dimanche pour la messe, et souvent mes pauvres m'ont dit, à mon grand regret :

“ On ne voit jamais madame la Baronne. Est-ce qu'elle serait malade ?

— Sa santé exige beaucoup de ménagements, leur répondis-je ; et d'ailleurs ce que je vous apporte, c'est pour elle et pour moi.”

Tout allait donc bien depuis mon retour ici, et l'on était, grâce à mon petit stratagème, enchanté des deux sœurs.

Avant-hier, je trouvai ma pauvre vieille Madelon toute en larmes.

“ Qu'avez-vous, ma bonne ? lui dis-je en la voyant si désolée.

— Bien du chagrin, allez... mon petit-fils Charlot a tiré hier un mauvais numéro. Il est vigoureux et bien fait, le plus beau garçon du pays. Pour sûr il ne sera pas réformé. Et sa pauvre mère !... et son père qui n'est pas fort !... C'est une désolation... Et dire qu'avec deux mille francs on le garderait, ce cher enfant !...

“ Michel veut vendre sa maison pour racheter son fils, mais elle ne vaut que quinze cents francs.

“ Oh ! si le voisin Pauvère, qui est un avare fini, pouvait n'avoir

pas une pierre à l'endroit où devrait être son cœur !... C'est son oncle, cependant ! mais il n'y faut pas songer.

“ Encore ce malheur-là avant de mourir ! Pauvre Charlot, si bon, si doux avec sa vieille grand'mère, et qui la promène à son bras quand il fait un rayon de soleil.”

Et elle pleurait de plus belle... J'essayai en vain de la consoler.

“ Il n'irait peut-être pas à la guerre : il reviendrait bientôt...”

— Oui, comme le fils à Martin... on a envoyé son extrait mortuaire un an après sa mort.

“ Pauvre Louis !... Encore un brave garçon celui-là. D'abord, c'est toujours les bons qui s'en vont et les méchants qui restent.

“ Julien, un franc mauvais sujet, un paresseux, un ivrogne, un vaurien, quoi ! que son père n'avait qu'un désir, être débarrassé de lui, il a tiré le No. 102. Quelle injustice !... tout va à l'envers dans le monde !”

Ma pauvre vieille était montée, et je renonçai à lui faire entendre raison ; mais j'allai bien vite trouver M. le curé, je lui racontai le désespoir de Madelon et m'informai de la conduite de son petit-fils. Tout ce que j'appris était en sa faveur ; je fus bientôt décidée. Faire la charité en détail ou la faire en une fois, n'est-ce pas même chose ? Je retournai vite au château. Prendre les deux mille francs, monter à cheval sous prétexte de ma promenade ordinaire et revenir chez le curé, tout cela fut l'affaire d'une heure. La pensée du bonheur que cette pauvre mère allait éprouver me rendait heureuse !

Le bon curé fut un peu étonné tout d'abord ; mais il connaît l'indépendance de ma position et a eu souvent recours à ma bourse pour l'embellissement de son église. Je lui fis promettre de me garder le secret, et je le quittai pour continuer ma course matinale, à laquelle je trouvai plus de charme que de coutume.

Nous finissions de déjeuner, lorsque le domestique vint me dire que plusieurs paysans m'attendaient dans la cour. J'allai jusqu'au perron avec ma sœur et Alfred. Je fus accueillie, à ma grande surprise, par des cris de : Vive Mlle Agnès, qui me contrarièrent horriblement.

Interrogés par mon beau-frère sur la raison de leur bruyante démonstration, ils racontèrent que j'avais donné à la femme Pécourt de quoi racheter son fils qui était tombé au sort. J'eus beau me défendre, ils tinrent bon.

“ Ah ! bien oui, dit Marcel, c'est comme M. le curé, qui ne veut pas dire de qui viennent ces deux mille francs : mais pas si bêtes, nous savons ce que nous savons : ça ne se trouve pas sous le pied d'un cheval, et il n'y a que Mlle Agnès qui ait pu faire une si belle action.”

Mon beau-frère les renvoya avec un peu d'humeur ; mais certes il n'était pas le plus vexé.

“Quelle folie vous avez faite, me dit-il, dès qu'ils furent partis. Voilà bien comme on gâte une population ! Ces dons exagérés ne servent de rien ; ils ne font qu'encourager la paresse et l'ivrognerie. C'est pis que de l'or jeté par la fenêtre.”

Je sentais qu'il valait mieux ne pas répondre pour le moment. Alfred était contrarié et devenait injuste, car il n'y avait certes pas dans ce que je venais de faire le moindre encouragement donné au vice. Jeanne ne disait mot, mais je voyais parfaitement qu'elle partageait l'opinion de son mari.

“Je suis vraiment désolée de vous avoir causé ce déplaisir, leur dis-je amicalement ; je tâcherai de mieux faire à l'avenir.”

Je tendis la main à Alfred et j'embrassai Jeanne.

Il me fallut entendre toute une théorie sur les effets déplorables d'une telle prodigalité.

“Deux mille francs ! . . .” répétait Alfred. Et mon économe beau-frère met sans hésiter dix mille francs dans une paire de chevaux ; Jeanne, quatre mille dans une fourrure et trois mille dans un cachemire. Il est vrai qu'ils pratiquent alors ce principe si facile, que charité bien ordonnée commence par soi-même.

Je voudrais effacer cette dernière ligne, qui n'est pas chrétienne. Je suis aigrie, je le sens et le déplore. Mais franchement, amie, n'est-il pas permis d'avoir chacun ses goûts ? j'ai beau examiner froidement les choses, je ne puis parvenir à regretter ce que j'ai fait, et ma seule résolution est de prendre mieux mes précautions une autre fois.

Je ne vous aurais point parlé de cette malheureuse ovation, si je n'avais craint que Jeanne ne vous l'écrivît. Vous savez maintenant à quoi vous en tenir, et prendrez, s'il est nécessaire, le parti de votre petite Agnès, n'est-ce pas, chère Louise ?

Les Martes, le 16 juillet.

Nous voici, chère amie, revenus à notre vie mondaine. Jeanne et son mari en paraissent si heureux que je n'ai pas le courage de m'en plaindre.

Le château de Pons a été acheté cet hiver par un jeune ménage. Les d'Hiberville y sont arrivés il y a quinze jours, et quel n'a pas été mon étonnement lors de leur première visite ici en retrouvant Laure de Morleux dans Mme d'Hiberville ! Vous la connaissez, chère amie, et vous savez quelle bonne fortune ce rapprochement est pour nous. M. d'Hiberville plaît à Alfred. Quant à Laure, c'est toujours ce même excellent cœur.

Pons n'est séparé des Martes que par la forêt ; la route est délicieuse, et mes promenades auront maintenant un but fort agréable. Je



suis sûre que vous vous réjouirez pour moi, chère amie, de cette heureuse circonstance.

La santé de ma sœur est aussi satisfaisante que possible pour sa position. Il a fallu se résigner à quelques sacrifices, qui lui ont été pénibles. D'abord, plus de courses à cheval, de rares promenades en voiture. En revanche, les Martes sont plus animées que jamais, et nous avons sans cesse du monde pour distraire Jeanne, dit Alfred, pour amuser Alfred, affirme Jeanne.

Hier un dîner de vingt personnes, et après-demain un déjeuner de quinze de nos voisins.

Ma chère sœur, qui se sent souvent fatiguée, m'a demandé de prendre la direction de la maison ; je l'ai fait bien volontiers, et Jeanne n'a plus ainsi qu'à se reposer et à s'amuser.

Les Martes, le 6 novembre.

Nous partons demain pour Moulins, chère amie, et Jeanne me charge de vous rappeler que nous vous attendons à la fin de cette semaine.

Ma chère sœur est un peu triste et préoccupée. Elle m'a dit hier avec un sérieux qui ne lui est pas habituel :

“ Si j'allais mourir ?... ”

Je me suis moquée un peu de ses appréhensions.

“ Enfin, a-t-elle répondu en soupirant, à la grâce de Dieu ! Je veux cependant me préparer à tout événement. ”

Je me suis bien gardée de combattre une intention qui me paraît sage et prudente à la veille d'un moment aussi grave.

Venez vite, chère amie : venez remplacer notre pauvre mère, qui eût été si heureuse de recevoir à son arrivée dans le monde le cher enfant que nous attendons.

Moulins, le 7 janvier.

Qu'elles ont passé vite, chère amie, les quelques semaines que vous nous avez données ! Tout en comprenant ce qui vous rappelait à Paris, j'ai vraiment trouvé votre départ trop prompt.

Jeanne continue à aller mieux, mais il me semble qu'elle ne reprend guère de force, bien qu'elle se dise très-vigoureuse.

Notre chère petite Marie embellit chaque jour. Elle ressemblera certainement à sa mère ; et si le docteur se moque un peu de moi quand je lui fais part de mes remarques, toutes les personnes qui viennent voir Jeanne sont du même avis que nous.

Les fêtes se succèdent à Moulins sans interruption, et l'on en cause trop devant ma sœur ; c'est pour elle un crève-cœur continu. Elle veut déjà s'occuper de ses toilettes pour sa réapparition dans le monde.

Je crains que vous n'ayez raison, chère amie, et que, pour consentir à ne pas nourrir elle-même sa fille, elle n'ait eu un peu en vue de conserver la possibilité de sortir encore le soir.

On parle d'un grand bal au profit des pauvres pour le 15 de ce mois, et ma sœur a déclaré qu'elle irait. Je trouve que c'est bientôt; le médecin est de mon avis, et j'y ai ramené Alfred; mais je n'espère pas réussir à retenir Jeanne plus longtemps en prison.

Moulins, le 17 janvier.

Je n'avais que trop raison, ma chère Louise, en redoutant pour ma sœur cette sortie du soir dont je vous parlais dans ma dernière lettre. Elle avait ri de mes appréhensions, et nous sommes allés tous trois à ce malheureux bal.

Jeanne a dansé, beaucoup trop dansé, et nous n'en sommes sortis qu'à trois heures du matin. La voiture n'était pas avancée, et nous dûmes attendre quelques minutes. Nous avions très-chaud: Jeanne a pris froid, et en rentrant on en a eu toutes les peines du monde à la réchauffer. Le matin elle fut prise d'une fièvre violente, et le médecin paraissait inquiet. Alfred était désespéré. Jeanne cherchait à le consoler, affirmant que c'était un simple accès de fièvre; mais la pauvre enfant ne pouvait cacher sa tristesse. Plusieurs fois elle demanda sa fille, et l'embrassa avec une sorte de frénésie. Je lisais bien dans son âme et voyais tous ses regrets. Enfin je voulais espérer que cette indisposition n'aurait pas de suite; hélas! son état était devenu plus grave, et le docteur m'a prévenue que cette fièvre qui ne la quitte pas n'annonce rien de bon. Il craint une maladie, sans pouvoir encore rien préciser. Je suis désolée. . . . Notre pauvre malade dort depuis une heure, et j'en ai profité pour vous tracer bien vite ces quelques lignes; son sommeil est agité. Puissent les nouvelles que j'aurai à vous donner demain être meilleures!

---

Ma première idée en recevant cette triste lettre, dans laquelle je vis le présage d'un malheur, fut de partir à l'instant même; mais hélas! il arrive souvent dans la vie que l'on ne peut accomplir un devoir qu'en en négligeant un autre. Mon mari venait de me quitter pour faire un voyage dans le midi, et ma petite Alix était aux premiers jours d'une fièvre scarlatine des plus fortes. Cette maladie, dont on triomphe avec des soins et des précautions, devient souvent mortelle à la moindre imprudence. L'hiver était rude: une porte ouverte, le plus faible courant d'air pouvait amener des accidents; et, toutes les mères le savent, en pareil cas l'hésitation même n'est pas possible. Je restai

donc à Paris et écrivis tous mes regrets à la pauvre Agnès, dont la position près de sa sœur était des plus délicates ; mais je connaissais sa foi, son cœur, et j'étais bien sûre que personne ne ferait mieux qu'elle près de Jeanne dans ces tristes moments.

Le lendemain, je reçus un bulletin de quelques lignes seulement, m'annonçant que l'état de la malade était resté stationnaire ; et deux jours après, la longue lettre qui suit, si triste, si déchirante, et où l'on retrouve toute l'affection de la sœur et toute l'admirable piété de la chrétienne.

Moulins, le 22 janvier.

Je savais bien, chère amie, que si vous eussiez été libre, vous seriez ici à pleurer avec moi. Oui, à pleurer ; car, je le sens, Jeanne ne se relèvera pas de cette maladie. Pauvre sœur ! Aurai-je le courage de vous raconter les deux terribles jours qui viennent de se passer ?

La nuit de lundi à mardi a été détestable. Une agitation affreuse, une parole saccadée, et de temps à autre une exaltation qui allait jusqu'à un commencement de délire. Alfred avait perdu la tête. J'envoyai chercher le médecin, qui parvint à calmer Jeanne avec des potions narcotisées. Elle finit par s'endormir. Je sortis alors avec le docteur, et le suppliai de me dire si la vie de ma sœur était en danger.

“ Je ne sais, me répondit-il, mais je ne puis répondre de rien : cette fièvre ardente, cette surexcitation continuelle, tout cela m'effraye.

— Alors, il faudrait prévenir ma sœur ?

— Gardez-vous-en, Mademoiselle.

— Mais si le délire arrivait pour ne plus la quitter ?

— Une impression trop forte pourrait déterminer une congestion cérébrale ; voyez si vous voulez en prendre la responsabilité ? ” Et il me quitta sans rien dire de plus.

“ Quant à moi, ajouta Alfred qui était intervenu pendant cette conversation, je m'oppose formellement à ce qu'un seul mot dans ce sens soit prononcé devant Jeanne, vous entendez, Agnès, ” me dit-il avec une certaine dureté que je lui pardonne bien volontiers.

Mais jugez, mon amie, de ma désolation : souvent, ma sœur et moi, nous nous étions promis de nous avertir quand le moment serait venu de nous préparer à la mort.

Je rentrais dans ma chambre le cœur navré, mais bien décidée à remplir un devoir aussi sacré. Oui, je la prévenirai, je l'aime trop pour ne pas le faire, me disais-je à moi-même en me jetant à genoux. Je priai Dieu de venir à mon secours, et je sortais de ma chambre lorsque je rencontrai Alfred, qui paraissait tout troublé et me cherchait.

“ Jeanne vous demande.

— Comment va-t-elle ?

— Je la trouve un peu plus calme.

— Ah ! dit-elle dès qu'elle m'aperçut, te voilà, ma pauvre Agnès!...”

Je me baissai pour l'embrasser. Elle m'entoura de ses bras et me fit asseoir sur son lit.

“ C'est fini, je suis perdue...”

— Non, lui dis-je.

— Pourquoi me tromper?... je le sens... j'ai trop aimé le monde, il m'a tuée. J'ai peur du délire, Agnès. S'il allait me reprendre pour ne plus me quitter! Je veux me confesser. Je t'en supplie, envoie chercher monsieur le curé.

— Très-volontiers, ma chère enfant. Tu te trouveras plus calme, et guériras plus vite.

— Qu'on se hâte, Agnès; et puis reviens: j'ai bien des choses à te dire. Oh! mon Dieu, en aurai-je le temps?”

Je sortis de chez elle. Alfred attendait dans la pièce voisine.

“ Eh bien, que vous voulait Jeanne ?

— Elle demande un prêtre.

— D'elle-même ?

— Je vous l'assure.

— C'est bien; mais je crains encore l'émotion que cela va lui causer, pauvre enfant!”

Je retournai près de ma sœur.

“ Va-t-il venir ?

— Alfred a voulu aller lui-même le chercher.

— Ah! tant mieux. J'ai si peur du jugement, Agnès... Depuis deux ans, comment ai-je servi Dieu? Le monde a été tout pour moi. J'arriverai devant le Seigneur les mains bien vides.”

J'essayai par tous les raisonnements possibles de la consoler, de l'encourager.

“ Et ma fille, ma pauvre Marie! reprit-elle avec une angoisse affreuse. Agnès, il faut que tu me promettes de l'adopter, d'être sa mère, de n plus la quitter.”

Et je promis, ce qui parut la calmer un peu. Mais tout à coup elle s'assit sur son séant, ses yeux étaient hagards, sa poitrine haletante.

“ Non, non, je ne veux pas mourir... je veux vivre encore... Agnès, dis-moi que je ne mourrai pas...”

Et elle retomba sur son lit.

M. l'abbé Morey arriva dans ce triste moment. Alfred vint me le dire. Jeanne avait compris.

“ Qu'il entre,” me dit-elle.

Nous la laissâmes, et quand M. le curé sortit, une demi-heure après, je la trouvai tranquille et résignée.

Elle me parla de sa fille, et me fit à son égard les plus sages recommandations. Elle voulut la voir, l'embrasser encore une fois, disait-elle... et quand on la lui eut apportée, elle la couvrit de baisers et de larmes ; puis elle la mit dans mes bras et me dit :

“ Je te la donne, Agnès ; tu seras sa mère, et tu lui parleras souvent de moi. Ah ! mon Dieu, si elle allait me ressembler, aimer trop le monde comme moi ! ”

Elle voulut voir Alfred seul : je les laissai.

Quand le docteur vint vers midi, il la trouva plus mal que le matin : la fièvre avait augmenté, et je m'aperçus avec terreur que ses paroles étaient incohérentes. Cette nuit, son délire a été affreux. Par moments elle se croit au bal, elle chante ; mais quel chant, mon Dieu !... Deux minutes après elle nous appelle et ne nous reconnaît plus. Elle pleure, elle se lamente de ce qu'on veut la séparer de son mari et de son enfant. Tout cela est bien déchirant, ma pauvre amie. Ce matin, elle prétendait que ses fleurs ne seraient pas arrivées pour le bal de la préfecture, et tout à l'heure on vient de m'apporter du chemin de fer la caisse qui renferme toutes les parures qu'elle avait demandées à Paris... Des fleurs, Louise, des roses pour couronner une mourante.

Alfred est atterré.

“ Est-ce possible ? me disait-il... Non, Dieu ne peut pas me la prendre.”

Et il prie, le pauvre frère, il prie de toute son âme... Pour moi, je l'avoue, je n'ose plus espérer.

Et cependant le Seigneur peut d'un mot la guérir... ah ! prions beaucoup pour celle que nous aimons.

A demain.

Pendant la semaine suivante, les nouvelles de Jeanne qui m'arrivèrent régulièrement, furent chaque fois de plus en plus alarmantes. Enfin, le 5 février une dépêche télégraphique m'apprit que tout était fini... Ce n'est que trois jours après qu'une lettre d'Agnès vint m'apporter quelques détails sur cette mort si prématurée.

*Revue d'Economie Chrétienne.*

(A Continuer.)

---

\*.\* Les qualités destinées à servir au bonheur des autres restent trop souvent oisives et concentrées en elles-mêmes ; c'est comme une lettre charmante qui n'a point été envoyée.

## INTRODUCTION AU DOGME CATHOLIQUE.

**CREDO** : tel était le premier mot par lequel, dans la pieuse et célèbre chapelle des Carmes de la rue de Vaugirard, un des plus éloquents disciples de saint Dominique, un des successeurs les plus zélés du P. Lacordaire, inaugurait naguères une suite de conférences avidement suivies par la jeunesse intelligente de nos écoles.

**CREDO** : tel était le point de départ d'une exposition que, selon les principes de son maître et du maître par excellence, saint Thomas d'Aquin, le R. P. Monsabré voulait offrir à son nombreux auditoire.

A la première audition, les objections s'amoncellent, les difficultés abondent, les controverses se multiplient. Accessible à tous, l'apôtre reprend dans les discussions privées le sujet de la conférence du dimanche, et en maniant avec la douce et ferme expérience de son zèle, avec la rare perspicacité de son talent, avec la délicate miséricorde de sa conscience les questions que lui posent une prévention trop souvent aveugle ou une bonne volonté trop souvent ignorante, il s'aperçoit qu'avant d'aborder l'exposition du dogme, il a affaire à des esprits qu'il s'agit de pénétrer de la nécessité de croire. Dès lors, son parti est pris : il démontrera que l'acte de foi est un acte raisonnable, que croire, c'est se conduire en homme sensé, et ne pas croire, en homme insensé.

Le plan primitif est abandonné : les conférences deviennent une "introduction" au dogme, au lieu d'une exposition du dogme. Elles ont un admirable succès près de cette foule studieuse, aux instincts généreux et fiers, pleine de préjugés, mais prompte à saisir la lumière, et sincèrement animée du désir de la vérité. Puis, sur la sollicitation de ceux à qui elles ont rendu la paix de l'âme, elles se classent et se réunissent en un ensemble soumis à des études sévères, et elles deviennent un livre, un des plus beaux livres de ce temps ; un livre duquel il a pu être dit, à bon droit, par un savant magistrat dont le nom est connu et vénéré dans les lettres : " C'est une œuvre admirable de logique et de style, hors de toute comparaison avec tout ce qu'a produit l'apologétique chrétienne, en France, au siècle dernier."

Et, au fait, ce livre traite la question la plus vivante du temps présent, et il la résout avec la science la plus profonde et la plus sûre de tous les siècles. Cette question, c'est l'accord de la raison et de la foi ; cette science, c'est celle de l'Église résumée par le génie de l'Ange de l'école.

Assurément, il ne nous appartient à aucun titre de louer la doctrine

du P. Monsabré. Son enseignement est le développement de la parole de Dieu et des infaillibles préceptes de l'Église. Mais il ne nous est pas défendu d'admirer l'art, la méthode, l'éloquence qui sont mises par l'orateur sacré au service de la vérité révélée. Il est de notre devoir, au contraire, de lui servir d'écho, et, par une rapide analyse, de montrer quel profit les consciences droites recueilleront à la lecture et à la méditation d'une œuvre si parfaitement appropriée aux besoins de notre génération.

Que la Foi, habitude surnaturelle, infuse de Dieu dans l'âme humaine, soit une sorte de faculté d'ordre supérieur, rien n'est plus constant ; mais gêne-t-elle le libre exercice de la Raison ? Non, cent fois non. Elle l'éclaire, elle l'élève, elle la conduit en suppléant à son insuffisance. La Raison, de son côté, tout en étant inférieure à la Foi, qui est-elle utile, nécessaire même ? Oui, assurément ; parce qu'elle démontre rigoureusement la nécessité et la vérité de la Foi. Contenue sous la tutelle et la garde qui la guident et la préservent, la Raison, loin de perdre son initiative et sa force, dissipe l'obscurité des termes sous lesquels la vérité nous est proposée : elle considère l'ensemble et l'harmonie des dogmes, et féconde les principes révélés. La Foi et la Raison, sont donc, en demeurant à leur rang, dans un magnifique échange de mutuels secours. Les séparer, c'est mutiler l'homme ; les réunir, c'est le porter à sa plus haute puissance.

Les "offices de la foi relativement à la raison" les "offices de la raison relativement à la foi," telles sont donc naturellement les deux premières parties de "l'Introduction au dogme." Après avoir établi combien la foi sert la raison, le P. Monsabré développe, à l'honneur de la raison, cet axiome de saint Thomas : "L'homme ne croirait pas s'il ne voyait pas qu'il faut croire : *Ea quæ subsunt fidei aliquis non crederet, nisi videret esse credenda.*" La raison prépare donc l'âme à l'acte de foi par l'examen des motifs de crédibilité. Mais, dès que l'âme a vu qu'il faut croire, elle tombe sous le coup de cette heureuse nécessité, et elle ne saurait s'y soustraire sans attenter d'une façon sacrilège à l'autorité souveraine de Dieu.

Maintenant quelle sera la préparation matérielle de l'acte de foi et à quoi s'appliquera-t-elle ? A l'examen des prophéties, puis à l'examen des miracles, enfin à l'examen des témoignages : ces trois manifestations de la vérité divine.

Certes, rien n'est d'un intérêt plus universel et plus actuel : la prophétie, le miracle, le témoignage. Voilà bien la pierre d'achoppement de l'incrédulité, du sophisme et de la "critique" des contemporains.

Le P. Monsabré aborde l'un après l'autre ces trois grands faits, et il leur consacre, si je puis ainsi parler, un traité spécial.

Pour les prophéties, il invoque en thèse générale la possibilité des oracles, les traditions universelles de l'humanité, la convenance de l'action de Dieu et du concours de l'homme dans la mission de révéler l'avenir ; puis il trace la figure des prophètes, le développement et la suite de leurs prophéties, la rencontre incontestable des prophéties relatives au Messie avec l'histoire, l'origine, la vie, la mort et le règne de N.-S. Jésus-Christ. Cette démonstration lui donne le droit de s'écrier d'abord : " Le doigt de Dieu est là," et ensuite de déduire logiquement du fait prophétique ce syllogisme irréfutable : toute prophétie véritable prouve la divinité d'une religion ; or, nos prophéties sont véritables, donc notre religion est divine !

Après la prophétie, le miracle ; le miracle, fait divin en dehors de l'ordre habituel de la nature. Qu'il soit possible, la raison le dit ; qu'il puisse être constaté aussi aisément que tous les faits, rien de plus manifeste : il tombe sous les sens et est soumis à l'examen et à la critique du bon sens. Il faut le distinguer des illusions et des prestiges, qui, du reste, établissent indirectement sa réalité à titre de contre-épreuve ; mais, une fois reconnu, il est une des plus énergiques démonstrations de la vérité. Et quand on le considère dans son ensemble, on le voit, comme la prophétie, se groupant autour de Jésus-Christ : Jésus Christ préparé, Jésus-Christ présent, Jésus-Christ continué dans sa doctrine, ses vertus et ses institutions.

Mais, maintenant, et en suivant le P. Monsabré dans l'hypothèse hardie à laquelle il se livre, oublions son argumentation, supprimons son raisonnement : examinons le monde historique et le monde spirituel, les annales de l'humanité et le livre secret et mystérieux des âmes. Eh bien ! qu'on ôte le miracle, et l'histoire devient ou le plus insondable des problèmes, ou la plus bizarre des contradictions, ou le plus étonnant des prodiges. Sans le miracle, comment expliquer l'existence du peuple juif, la propagation de l'Évangile, l'œuvre des apôtres, la permanence de l'Église ? Et dans le sanctuaire de la conscience, quel abîme et quel mystère, si le miracle ne vient pas rendre raison de ces changements spirituels qui transforment l'impie et le rebelle en fidèle et en croyant ?

Enfin, le témoignage. Le témoignage, c'est " l'affirmation sincère d'une connaissance certaine ;" or, cette affirmation sincère d'une connaissance certaine est l'expression de la vérité. Ces deux expressions se rencontrent avec une lucidité merveilleuse dans les livres saints, dans le Nouveau Testament, dans l'Église ; dans l'Église, qui confirme ses affirmations par l'étendue et la profondeur de la science, par la sainteté de sa vie, par l'héroïsme du martyr et par la splendeur de sa doctrine. Par l'examen, par la vérification du témoignage, la raison achève, vis-a-



vis de la foi, son premier office. Elle s'en approche et s'y prépare. La grâce alors commence l'œuvre; elle incline et prosterne la raison devant la foi et la place dans cette lumière divine qui est le repos suprême de l'âme. Or, cette grâce, jamais Dieu ne la refuse aux cœurs droits et aux hommes de bonne volonté.

Mais ce n'est pas tout. L'adhésion de la raison aux vérités de la foi ne se borne pas à une inerte contemplation; un second office lui est réservé. La raison agit sur les principes surnaturels comme sur les principes naturels, en les fécondant, en les élucidant, en les coordonnant. C'est la science théologique, la maîtresse science, la reine de toutes les sciences humaines. Propager la foi, étendre son domaine par des conquêtes pacifiques et par des soumissions volontaires; en démontrer la beauté, la puissance et l'harmonie, voilà le devoir et l'honneur de la théologie.

Reste un troisième office de la raison: défendre la foi contre les attaques de la raison égarée. De là naît la controverse religieuse, dans laquelle la raison fidèle emploie ses propres armes pour protéger la foi et vaincre la raison rebelle.

La théologie et la controverse forment le sujet des deux dernières conférences du P. Monsabré.

On le voit par cette analyse, demeurée malgré nous bien incomplète: *l'Introduction au dogme catholique* est vraiment le développement de la raison de croire. C'est un de ces livres rares en tout temps qui ne passeront point parce qu'ils sont fondés sur les principes de la vraie science et de la science de la vérité, et qui seront d'un secours permanent à toutes les âmes sincères, parce qu'ils donnent le secret de la paix dans la lumière.

Ainsi que le dit la haute et douce autorité qui parle au nom de l'auguste Chef de l'Eglise, dans une lettre adressée à l'éloquent auteur des conférences :

“ Il y a une si grande variété entre les esprits, tant de dissemblance entre leurs tendances, leur portée ou leur éducation, qu'il est assurément très utile de ne point s'astreindre, dans l'exposition des dogmes; de la religion, à une méthode unique et à une forme de langage invariable; car aux uns il faut présenter la vérité sous une forme simple et facile à saisir, tandis que les autres, plus instruits ou plus subtils, ne se laissent convaincre que par une exposition plus approfondie et les arguments plus serrés. C'est pourquoi Notre Très-Saint Père le Pape Pie IX pense que vous avez entrepris un travail fécond en résultats pour le bien des âmes, lorsque vous avez résolu d'élargir le cercle des questions que vous traitiez d'abord en présence d'un petit nombre d'auditeurs sur les principes de la foi, de les enseigner du haut de la chaire.

et enfin d'en faire jouir le public en livrant vos conférences à l'impression. Aussi Sa Sainteté ne doute pas que votre but ne soit atteint et vos vœux accomplis. Ce livre, que vous avez bien voulu lui offrir, affermira les croyances des chrétiens, réconciliera les égarés avec les dogmes catholiques et leur rendra notre foi attrayante."

Nous nous garderons de rien ajouter à ces paroles de Mgr Mercurelli ; elles sont à la fois la confirmation et la récompense du grand service rendu à la Religion, à la Raison et à la Foi par l'éminent disciple de saint-Thomas.

## L'ARMÉE ANTICHRÉTIENNE

### I

#### LES MATÉRIALISTES.

Dans l'innombrable armée qui livre en ce moment bataille au catholicisme, il faut d'abord signaler l'avant-garde. Pourquoi ne l'avouerions-nous pas ? nous avons un faible pour cet avant-garde. Elle se compose d'une multitude de jeunes échappés de collège, d'étudiants, d'aspirants littéraires, de surnuméraires à toutes les carrières sans issue, principalement à celle de réformateurs du genre humain. Dans dix ou vingt ans, ces révélateurs imberbes seront d'honnêtes pères de famille, de bons catholiques allant à la messe, à confesse, communiant régulièrement et haussant les épaules de pitié lorsqu'on leur parlera de leurs folies de jeunesse. Ce sont les recrues futures de l'Eglise. Voilà pourquoi nous ne pouvons nous défendre d'une certaine tendresse à leur égard.

Aujourd'hui, cette foule indisciplinée de tirailleurs offre le spectacle le plus divertissant qu'on puisse imaginer. Ils ont ouvert quelques livres d'écolier, et voilà que la liqueur fermentée qui s'en exhale leur monte au cerveau et les grise. Ils jurent par la science comme les grands prêtres de ce sacerdoce. Que dis-je ? ils sont eux-mêmes la science vivante, comme Enfantin fut la loi incarnée. Ils ne voyent, ils n'entendent plus rien. Avant eux l'humanité n'était pas. Trainant son crétinisme abject dans les douleurs d'un esclavage de six mille ans, elle attendait le jour de leur naissance pour penser, pour savoir, pour être, en un mot. Modernes Moïse sur la cime du Sinai, révélateurs superbes entourés de foudres et d'éclairs sur un char de feu, véritables créateurs du monde qu'ils viennent tirer du néant, ils prononcent le *fiat lux* et la lumière apparaît, ils ordonnent à l'univers de naître et l'univers

obéit à leur voix. Quelle adorable naïveté! et surtout quelle touchante modestie! Il n'y a vraiment que la jeunesse pour offrir le spectacle de tant de candeur.

Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que ces fanatiques de l'avenir et du progrès, qui se croient les plus hardis des novateurs, rapiècent, sans s'en douter, toutes les vieilleries surannées, tous les haillons sordides du passé, matérialisme, scepticisme, athéisme, et donnent comme révélation nouvelle ce que l'humanité et la science ont rejeté avec mépris depuis deux mille ans. Aussi le moindre souffle suffit-il pour faire disparaître à l'instant leurs plus robustes systèmes, témoin le dialogue suivant que nous avons recueilli. Un catholique voulant parler de religion, un fougueux matérialiste l'arrête dès le premier mot et s'écrie :

—Je ne crois qu'à ce que je vois.

—Croyez-vous à cette pensée que vous venez d'émettre ?

—Sans doute.

—Vous croyez donc à ce que vous ne voyez pas, car cette pensée vous ne pouvez la voir. Avant de l'émettre, vous ne pouviez même en entendre l'expression des oreilles du corps.

—Enfin je crois à mes sentiments, à mes pensées, à mes volontés.

—Et pourtant vous ne les voyez pas. Il est donc certain que vous croyez à un ordre de choses invisibles.

—Mais . . . pourtant . . . si . . . Eh bien! oui, je ne puis le nier.

—Il y a plus. Vous ne jugez de toutes les choses extérieures et visibles que selon les sentiments, les idées et les volontés qui sont en vous, et que vous ne voyez pas. De sorte que, non seulement vous croyez fermement et invinciblement à l'ordre visible, mais encore que c'est par lui seul que vous jugez tout l'ordre invisible, selon la vérité, la raison, la justice, toutes choses complètement invisibles.

—Vous allez décidément me prouver que je ne crois qu'à ce que je ne vois pas, même dans le monde physique.

—Peut-être, car au fond vous ne voyez ni l'essence intime des êtres, ni les lois qui les régissent, vous ne voyez que des *phénomènes*, c'est-à-dire des *apparences*, selon la signification même de ce mot grec, et les véritables réalités restent cachées aux yeux de votre corps. Mais, sans vouloir entrer dans cette discussion, quelques remarques seulement. Vous croyez à l'air que vous respirez: le voyez-vous? Vous croyez à mille fluides invisibles en eux-mêmes, comme l'éther, l'électricité, le magnétisme, etc. Vous concluez presque toujours à l'inverse de vos sens. Ainsi vos yeux voient la terre immobile et le soleil marcher d'Orient en Occident, et cependant vous dites que c'est la terre qui roule d'Occident en Orient autour du soleil immobile relativement à elle.

—De tout cela que concluez-vous enfin ?

—J'en conclus que vous croyez comme moi à l'ordre invisible et que dès lors vous ne pouvez nier Dieu, l'immortalité de l'âme, la vie future, sous prétexte de cette invisibilité ; et que Dieu, par exemple, se manifeste par la création et la révélation comme la volonté ou la pensée humaine par l'acte et la parole ; comme l'air, l'électricité ou tout autre phénomène invisible en soi, par ses effets. J'en conclus que vous êtes vous-même un être invisible en son essence, puisque tout ce qui caractérise cet être, sentiment, pensée, volonté, est en soi invisible. Le genre humain a nommé cet être invisible *âme* ou *esprit*. Or il y a une science des choses invisibles ou de la vie des esprits, des âmes, comme il y a une science des choses de la vie des corps, des phénomènes. Cette science, c'est ce qu'on nomme la *religion*.

Là se termina ce dialogue. Le matérialiste ne répondit rien, mais s'en alla pensif. Si aucune gangrène morale n'a pénétré jusqu'à son cœur, il sera bientôt chrétien.

## II

### LES LIBRES-PENSEURS.

Mais revenons à l'avant-garde de l'armée antichrétienne. Tous n'ont pas la bonne fortune de rencontrer un esprit droit et sûr qui d'un mot leur indique la véritable route. Ils s'agitent, se divisent, s'entrecombattent, se déchirent. Celui-ci nie le catholicisme ; celui-là le protestantisme ; cette autre toute religion et tout ordre surnaturel, ne sachant pas le premier mot des véritables éléments de l'histoire, et ébloui par la théorie des mythes au moment où elle est complètement réfutée par l'Allemagne elle-même. Enfin l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme et la vie future sont mises au rang de pures hypothèses par les plus *avancés*, car l'*avancement* ici se mesure, non sur la quantité d'affirmations, mais sur le degré de négation, de sorte que le comble de cette belle science serait de ne plus rien savoir et de nier tout, en se niant soi-même, ou de dire avec les hégéliens que les contraires sont identiques en tant que contraires et que la négation de cette identité est identique à son affirmation, c'est-à-dire que la raison absolue consiste dans l'absurdité absolue. Tel est le magnifique développement de ce progrès continu. . . vers le néant, ce néant était identique à l'être, puisqu'il le nie, et de cette identité négative sortait l'éternel *devenir*.

O mon Dieu ! que devenir en présence d'une science si claire, si lumineuse et dont les colossales et éblouissantes clartés ne sont encore que l'aurore du monde nouveau. Il ne nous reste plus qu'à nous prosterner, dans une extase d'adoration, et le front dans la poudre, en priant Dieu

que ces grands révélateurs arrivent enfin un jour à se comprendre eux-mêmes, mais qu'en attendant ils ne fassent pas de notre langue une intelligible logomachie.

Voilà les forts, les superbes, les grands qui marchent en géants sur la cime des étoiles, en daignant parfois laisser tomber jusque sur notre pauvre planète un regard d'archange. Mais au-dessous, bien au-dessous de ces génies incompris, marchent comme de simples mortels, sur ce globe terrestre, la plèbe qui, elle, veut bien combattre le christianisme, non du haut des cieux étoilés, mais sur le pavé de nos rues. Elle s'efforce de rallier ses phalanges éparses, hostiles entre elles et indisciplinées, sous le drapeau des *libres-penseurs*.

Qu'est-ce en réalité qu'un libre-penseur, dans la véritable acception de ce mot ? C'est celui qui pense librement, qui cherche la vérité sans aucun parti pris systématique, dans la droiture de son esprit et la sincérité de son cœur, et en s'affranchissant de toutes les passions, de toutes les haines, de tous les partis qui pourraient la défigurer à ses yeux.

Les prétendus libres-penseurs ne sont donc ni libres, ni penseurs, et usurpent ainsi un titre qui ne leur appartient pas. Ils ne sont point libres, car ils partagent toutes les passions, toutes les haines irréligieuses amoncelées par l'incrédulité contre le catholicisme. Ils ne sont point libres, puisqu'en présence des plus grands problèmes qui puissent agiter l'humanité, ceux de l'existence de Dieu, de l'immortalité de l'âme et de la vie future, ils commencent, avant toute discussion, à préjuger leur solution, en déclarant ces problèmes de pures hypothèses, et en affichant ainsi le parti-pris le plus systématique à cet égard. Il ne sont point libres, car ils constituent un parti de matérialistes, de sceptique et d'incrédules dont la direction et les tendances générales sont préjugées et fixées à l'avance par une sorte d'Eglise occulte qui s'impose à leur conscience et à leur pensée avec une prétention implicite d'infaillibilité qui n'admet pas d'examen.

Ils ne sont pas plus penseurs qu'ils ne sont libres. Qu'est-ce en effet qu'une pensée qui ne sait rien de tous les problèmes qui intéressent au plus haut degré l'humanité, qui n'a rien à lui apprendre de ses origines, de ses destinées finales, et qui est réduite au rôle de greffier enrégistrant le procès-verbal des sciences physiques ? Qu'est-elle pour des matérialistes qui, n'y voyant que des phénomènes physiques du cerveau, ne peuvent dès lors que les constater comme des faits qui étant aussi vrais dans le cerveau des catholiques et des mystiques que dans celui des incrédules et des athées, interdisent à ces derniers de contester les croyances des premiers, puisque l'expérience démontre la réalité des pensées de ceux-ci comme des pensées de ceux-là, et que la science consiste uniquement à admettre les faits constatés par l'expérience ? Qu'est-

ce enfin qu'une pensée qui ne pense pas, mais se borne à enrégistrer les faits ? Ce n'est pas la pensée, mais simplement la mémoire.

Les prétendus libres-penseurs ne sont donc ni libres, ni penseurs, mais simplement des machines logiques pourvues de mémoires. Encore le mot de "machines logiques" est-il trop élevé pour eux, car s'ils connaissaient le premier mot de la logique, ils sauraient que tout ordre ne peut conclure qu'à cet ordre lui-même, et que conclure, comme ils le font, des sciences physiques aux problèmes religieux et moraux, par exemple, qui ne sont pas de cet ordre, c'est comme si l'on concluait de la lumière matérielle du soleil à la négation de la lumière de l'intelligence humaine.

De même qu'en mathématiques, les axiomes fondamentaux, indémontrables en eux-mêmes, démontrent tout, ainsi ce que les prétendus libres-penseurs nomment des hypothèses sont précisément "ce qui explique tout, bien que rien ne les explique," selon l'expression même du rédacteur en chef de l'*Opinion nationale*. C'est ce que Proudhon lui-même avait déjà proclamé en disant de Dieu : "TOUT EST PROUVÉ PAR LUI (\*).

### III

#### LES NIHILISTES.

Si, de l'avant-garde de l'armée antichrétienne, avant-garde composée principalement de matérialistes, prétendus libres-penseurs, nous passons au corps de bataille, nous y voyons une mêlée confuse et indescriptible de toutes les opinions et surtout de tous les préjugés, de toutes les passions, de tous les vices, de toutes les haines et de toutes les violences. Cet immense Babel n'a de lien que dans la négation, et son drapeau vide laisse flotter dans les nuages une inscription effacée où cependant la pensée, bien plus que les yeux, peut encore déchiffrer ce mot : *Nihil*.

Nous ne voulons pas d'une religion dont l'austérité nous épouvante, qui a pour symbole une croix, qui flétrit nos vices et nos crimes, et qui prétend nous imposer des vertus que nous redoutons : plutôt rien. Occupés à faire notre fortune et à nous créer une position dans le monde, nous n'avons pas le loisir de penser à Dieu, à notre âme, à la vie future, et d'étudier les dogmes et les preuves d'un culte qui d'ailleurs condamne notre soif d'orgueil, d'égoïsme, de jouissance et d'argent : plutôt rien. On nous parle sans cesse des abus, de l'aveuglement, de l'ignorance et des scandales des prêtres, des catholiques, de l'Eglise, nous aimons à y croire sans les vérifier, et bien que la vérité reste toujours inattaquable en dépit de l'imperfection et des fautes des hommes, nous

(\*) *Système des contradictions économiques*. T. 2, ch. 11, §1, p. 15.

préférons conclure à l'inverse qu'à paraître des esprits faibles, des ignorants, des rétrogrades, des cléricaux, qui sait? peut-être des jésuites : plutôt rien. Nous payons nos billets et nos dettes, nous nous arrangeons pour nous enrichir sans violer ouvertement la loi afin de ne pas aller au bagne, et nous avons soin de contenter toutes nos passions sans afficher de trop grands scandales, nous sommes d'honnêtes gens, qu'avons-nous besoin de prier Dieu, de sanctifier notre âme et de nous assurer la béatitude de l'éternité? nous voulons être de notre temps; être désigné comme un catholique, comme un dévot : plutôt rien. Nous voyons des hommes crier sur les toits qu'ils sont la science, le progrès, l'avenir, la démocratie, la liberté, l'affranchissement du genre humain, le monde nouveau, et qui ne croient à rien, pourquoi ne ferions-nous pas comme eux? la religion d'ailleurs ne donne ni un sou, ni un plaisir dans ce monde : plutôt rien. Je ne sais pas si je crois ou si je ne crois point, j'ôte mon chapeau à tous les cultes, à tous les systèmes sans les étudier, ni les comprendre, de la sorte je parais impartial et tolérant, cela fait bien, on m'estime, ma fortune et ma position grandissent, je fais mes affaires, à d'autres de s'occuper à chercher où est la vérité, que m'importe à moi? plutôt rien. Tels sont les principaux arguments secrets ou avoués de ces nihilistes qui en ont bien d'autres encore qu'il serait trop long d'énumérer; tels sont les motifs qui les ont enrégimentés directement ou indirectement dans cette armée antichrétienne où ils servent souvent sans s'en douter et sans pouvoir dire pourquoi ni comment. La plupart en effet "ne savent ce qu'ils font," et tous sont unis par cette négation, par ce rien qui est tout simplement l'abdication de l'homme spirituel et moral, le suicide de l'esprit et du cœur, l'anéantissement de l'âme humaine. Ce sont des machines à manger, à boire, à dormir, à se reproduire, fort contentes d'elles-mêmes et de la vie présente : il n'y a que la mort qui les gêne.

Celle-ci, en effet, n'est pas une simple hypothèse qu'on puisse mettre à son gré de côté, c'est un fait d'expérience quotidienne qui dérange d'une manière tout à fait inopportune et fâcheuse les calculs des négateurs et les raisonnements des libres-penseurs. Rien après la mort, c'est la conclusion de rien pendant la vie; mais cela est triste et donne à penser. Si cependant l'hypothèse de l'immortalité était vraie, et que la vie dans l'éternité différât du tout au tout suivant que nous avons réglé celle d'ici-bas sur les devoirs religieux et moraux qu'impose le catholicisme ou sur l'abandon de soi-même dans le scepticisme et l'indifférence? Cela, il nous semble, vaut bien la peine d'y réfléchir. Si l'hypothèse, "qui explique et prouve tout," était elle-même démontrée! . . . Or elle l'est, et le nihilisme n'est qu'un songe dont le réveil sera terrible. Voltaire lui-même s'écriait :

Oui, Platon, tu dis vrai, notre âme est immortelle ;  
 C'est un Dieu qui lui parle, un Dieu qui vit en elle.  
 Eh ! d'où viendrait sans lui ce grand pressentiment,  
 Ce dégoût des faux biens, cette horreur du néant ?  
 Vers des siècles sans fin je sens que tu m'entraînes,  
 Du monde et de mes sens je vais briser les chaînes,  
 Et m'ouvrir, loin d'un corps, par la fange arrêté,  
 Les portes de la vie et de l'éternité.

.....  
 Hâtons-nous de sortir d'une prison funeste.  
 Je te verrai sans ombre, ô Vérité céleste !  
 Tu te caches de nous, dans nos jours de sommeil :  
 Cette vie est un songe et la mort un réveil \*.

## IV

## LA RÉVOLUTION.—LA MORALE INDÉPENDANTE.

L'armée anti-chrétienne n'a pas seulement son avant-garde et son corps de bataille, elle a encore sa réserve et ses généraux, qui la commandent et la dirigent. Ce sont là les troupes d'élite et l'état-major qui doivent décider de l'issue du combat. Ceux-là seuls connaissent le mot d'ordre, le plan stratégique, et savent où ils vont.

Il y a deux ordres distincts dans la société, l'Eglise et l'Etat. L'Eglise, bien qu'en laissant à l'Etat la direction des choses temporelles, conserve seule l'initiative spirituelle et morale, la direction et le gouvernement des âmes et des consciences. Il s'agit de la chasser de ce poste, de s'en rendre maître, de s'y substituer à elle, et en s'emparant ensuite de l'Etat, de dominer, de posséder ainsi tout, esprit et corps. Ce n'est pas là une petite tâche. Aussi s'y est-on pris de plusieurs manières. On a d'abord essayé de révélations et de religions nouvelles, et la religion saint-simonienne a eu son pape, ses prêtres, son culte, sa discipline et ses dogmes. Mais cela n'a pas pris, et toute cette fantasmagorie s'est évanouie sous le premier souffle du ridicule. Il a donc fallu procéder autrement.

Alors on a renoncé à ce nouvel âge divin et l'on s'est réduit au rôle de simples mortels. Au lieu de prendre pour révélateur Henri de Saint-Simon, on a pris la Révolution française. C'était plus simple et plus commode, d'autant plus qu'on lui fait dire tout ce qu'on veut. Transformée en révélateur à la place de Jésus-Christ, la Révolution fut dotée de l'infaillibilité de l'Eglise, elle devint l'Evangile du monde nouveau et le symbole hors duquel il n'y a point de salut. On lui dressa des autels et un culte ; on la divinisa. Chacun de ses adeptes se

\* *Œuvres complètes*, édition de Kehl, t. 61, p. 336.



fit pape-roi, sacerdote spirituel et temporel de la nouvelle divinité, à laquelle on offrit des sacrifices humains, et bien que tous ces sacerdotes se dévorassent entre eux, ils se réunirent tous contre le catholicisme, qui osait encore opposer Eglise à Eglise.

La révolution, voilà l'oriflamme de cette moderne croisade. Or, la révolution n'a plus pour but de réaliser les grands principes de liberté, d'égalité et de fraternité universelles qu'elle avait d'abord pris pour devise, mais qu'elle renie aujourd'hui et foule aux pieds chaque jour. Tuer dans l'humanité tout élément supérieur, religieux et divin, en faire disparaître de ce monde jusqu'au dernier vestige, y substituer le culte de l'homme animal et terrestre, la religion de la chair et des appétits immondes et infâmes, livrer l'homme à l'esclavage le plus hideux de la matière et des sens, sous prétexte de l'affranchir de toutes les servitudes et de constituer ainsi la société parfaite : voilà le but unique que la révolution poursuit en ce moment avec une frénésie de rage dont rien jusqu'à présent ne peut donner l'exemple.

Pour atteindre ce but, elle a un moyen infaillible qui résume en lui tous les autres et qui contient le secret du mot d'ordre de l'armée de l'impiété et du plan stratégique de la bataille qu'elle livre au catholicisme. Ce moyen, c'est la *morale indépendante*.

Mais qu'est-ce que la morale indépendante ? J'avais lu tout ce que ces sectaires avaient écrit à ce sujet, et je n'étais pas plus avancé qu'au-paravant. J'avais essayé de réfuter leurs assertions, et l'un de leurs principaux chefs m'avait ri au nez en me demandant si, comme le P. Hyacinthe, j'étais assez naïf pour prendre au sérieux ce qu'on débitait au dehors pour l'édification du bon public. Alors je le pressai de m'initier aux secrets du sanctuaire et de déchirer pour moi le voile du tabernacle. Il lui parut piquant de faire cette révélation à un profane, et voici le dialogue qui s'échangea entre nous :

—Que me parlez-vous, dit-il, de liberté, d'égalité et de fraternité ! La liberté pour nous c'est la liberté de ne rien croire, l'égalité est l'égalité dans cette incrédulité, et la fraternité est l'union de tous les incrédules pour chasser de la terre Dieu et toute religion, toute croyance. Voilà comment nous entendons la Révolution.

—Mais c'est au contraire renier tous les principes qu'elle a solennellement proclamés.

—Qu'importe !

—Et votre moyen pour atteindre ce but ?

—C'est la morale indépendante.

—Indépendante de quoi ?

—De tout.

—Comment ?

—L'homme créant lui-même la morale, en est par là même le maître et l'arbitre souverain ; car autrement, si nous admettions que cette loi s'impose nécessairement à lui, nous serions forcés de reconnaître un suprême législateur, auteur de cette loi, c'est à-dire Dieu, une révélation de ce législateur suprême enseignant à l'homme sa loi, et par suite tout l'ordre divin, religieux et moral que nous voulons exclure à tout prix.

—Mais cette morale, créée par l'homme, ne l'oblige à rien, puisqu'il en est le juge, l'arbitre souverain, et que dès lors elle est soumise à sa volonté.

—Sans doute, et voilà précisément ce qui le rend indépendant.

—Indépendant de qui ?

—Indépendant de Dieu, envers lequel il n'a plus aucun devoir à remplir, si ce n'est de le combattre comme un adversaire et un rival, ainsi que concluent les plus forts d'entre nous. Indépendant de l'homme envers lequel il n'a plus aucun devoir, chacun ne considérant plus tous les autres que comme des ennemis qu'il doit combattre à outrance et dont il doit se débarrasser par tous les moyens possibles.

Mais cette divinisation de l'homme n'est pas seulement le comble de l'orgueil et de la folie, c'est encore la théorie même de la sauvagerie, disons mieux, de l'antropophagie universelle.

—Peut-être.

—Avec cette théorie, l'homme sera pour l'homme une bête féroce, et la plus terrible de toutes, et le monde deviendra le plus épouvantable enfer.

—Qu'importe ! nous aurons atteint notre but qui est d'anéantir tout élément divin, religieux et spirituel et d'arracher l'humanité à la morale de l'Évangile, du christianisme et de toute croyance supérieure.

—Alors votre œuvre est l'œuvre de Satan.

—Nous sommes loin de dire non, car vous savez combien nous avons justifié, exalté et glorifié, comme notre Maître, le premier des révoltés contre Dieu.

—Mais en même temps vous préparez à l'humanité un abîme de malheurs effroyables, indescriptibles, un cataclysme de carnage et d'antropophagie comme le monde n'en a jamais connu.

—Quand cela serait, nous ne reculerions pas, car nous n'avons pas d'autre moyen de tuer à jamais le catholicisme et l'Église.

—Ajoutez . . . et l'humanité.

—Eh bien ! périsse l'humanité plutôt que notre haine !

C'était assez, c'était trop : je me retirerai atterré d'épouvante et d'horreur.

## FIOR D'ALIZA.

(Voir pages 11, 170, 242 et 305.)

“ Ce serait en dire assez ; mais on dira plus. Lors même que M. de Lamartine aurait écrit en son propre nom, et comme l'expression de ses propres impressions, ce qu'il n'a écrit que sous le nom d'Harold ; lors même qu'il penserait de l'Italie et de ses peuples autant de mal que le supposent gratuitement ses adversaires, le fragment cité ne mériterait aucune des épithètes qu'on se plaît à lui donner. En effet, une chose qui, par sa nature, n'offense ni un individu ni une nation, n'est point une injure ; jamais une vague déclamation contre les vices d'un siècle ou d'un peuple n'a offensé réellement une nation ou une époque ; et jamais ces déclamations, quelque violentes, quelque injustes qu'on les suppose, n'ont été sérieusement reprochées à leurs auteurs ; l'opinion, juste en ce point, a senti que ce qui frappait dans le vague était innocent, par là même que cela ne nuisait à personne.

“ Plaçons ici une observation plus personnelle. Si le chant de *Child Harold* était le début d'un auteur complètement inconnu, si la vie et les ouvrages de M. de Lamartine étaient totalement ignorés, on comprendrait plus aisément peut-être l'erreur qui lui fait attribuer aujourd'hui les sentiments qu'il désavoue. Mais s'il perce dans tous ses écrits précédents un goût de prédilection pour une contrée de l'Europe, à coup sûr c'est pour l'Italie : dans vingt passages de ses ouvrages, il témoigne pour elle le plus vif enthousiasme ; il ne cesse d'y exalter cette terre du soleil, du génie et de la beauté :

Délicieux vallons, où passa tour à tour  
Tout ce qui fut grand dans le monde !

(Méditation VIII, 1re édit.)

d'en appeler à ses immortels souvenirs :

Oui, dans ton sein l'âme agrandie  
Croit sur tes monuments respirer ton génie ?

(Id.)

de célébrer sa gloire et mêmes ses ruines : voyez le morceau intitulé *Rome*, dédié à la duchesse de Devonshire. Si du poète nous passons à l'homme, nous voyons que M. de Lamartine a passé en Italie, et par choix, les premières années de sa jeunesse ; qu'il y est revenu sans

cesse à différentes époques ; qu'il y revient encore aujourd'hui. Qu'on rabaisse son talent poétique tant qu'on voudra, il n'y attache pas lui-même plus de prix qu'il n'en mérite ; mais si on veut bien lui accorder au moins le bon sens le plus vulgaire et le plus usuel, comment supposera-t-on que si la haine qu'on lui impute était dans son cœur, que s'il avait prétendu exhaler ses propres sentiments en écrivant les imprécations d'Harold, il eût au même moment demandé à être renvoyé dans ce pays qu'il abhorrait, et qu'enfin il fût venu se jeter seul au milieu des ennemis de tout genre que la manifestation de ces sentiments aurait dû lui faire ? Qui ne sent l'absurdité d'une pareille supposition, et quel homme de bonne foi, en comparant les paroles du poète et ses actions, en opposant tous les vers où il exprime sous son propre nom ses propres impressions à ceux où il exprime les sentiments présumés de son personnage, quel homme de bonne foi, disons-nous, pourra suspendre son jugement ?

“ Quelle que soit, au reste, la peine que puisse éprouver M. de Lamartine de voir ses intentions si amèrement inculpées, il doit peut-être de la reconnaissance aux auteurs des différents articles où on l'accuse, puisqu'ils le mettent dans la nécessité d'expliquer sa pensée méconnue, et de désavouer hautement les sentiments aussi absurdes qu'injurieux qu'on s'est plu à lui prêter. De ce qu'il y a quelques traits de vérité dans le fragment d'*Harold*, on veut conclure que ce ne sont point des sentiments feints, et qu'ils expriment la pensée de l'auteur plus que la passion du héros. Oui, sans doute, il y a quelques traits de vérité : et quel peuple n'a pas ses vices ? quelle époque n'a pas ses misères ? L'Italie seule voudrait-elle n'être peinte que des traits de l'adulation ? Il y a quelques traits de vérité ; mais l'ensemble du tableau est faux, outré, comme tout tableau qui n'est vu que sous un seul jour, comme toute peinture où l'imagination n'emploie que les couleurs de la prévention et de la haine. Oui, le tableau est faux pour M. de Lamartine. Dans sa fiction, son héros et lui partent de principes trop opposés pour se rencontrer jamais dans un jugement semblable.

“ Mais peut-on admettre, d'ailleurs, que le poète qui a pu faire les vers de *Child Harold* soit en même temps assez absurde et assez aveugle à toute évidence pour ne pas rendre une éminente justice à ce que tout le monde entier reconnaît et admire ? pour maudire une terre à laquelle la nature et le ciel ont prodigué tous leurs dons, dont l'histoire est encore un des trophées du genre humain ? pour dédaigner une langue qu'ont chantée le Dante, Pétrarque et le Tasse ; une terre où, dans les temps modernes, toute civilisation et toute littérature ont pris naissance et ont produit la splendeur de Rome sous les Léon X, la

culture et l'éclat de Florence sous les Médicis, la puissance merveilleuse de Venise et les plus imposants chefs-d'œuvre que nos âges puissent opposer au siècle de Périclès? comprendre enfin, dans une exécution universelle, le climat, le génie, la langue, le caractère de dix nations des plus heureusement douées par le ciel, et chez lesquelles tant de grands écrivains, tant de nobles caractères semblent renouvelés de siècle en siècle pour protester contre la décadence même de cet empire du monde qu'aucun peuple n'a pu conserver?

“ Mais c'est assez. Quelle que soit l'estime que l'on porte à un homme ou à un peuple, le moment de le louer n'est pas celui où l'on est injustement accusé par lui; la justice même en pareil cas ressemblerait à de la crainte. Quoique M. de Lamartine rejette à bon droit ce rôle d'insulteur public qu'on a voulu lui faire jouer malgré lui, il ne veut pour personne, pas même pour une nation, s'abaisser au rôle de suppliant ou à celui d'adulateur; l'un lui messied autant que l'autre. Satisfait d'avoir répondu aux injustes inculpations qu'un de ses écrits a pu malheureusement autoriser jusqu'à ce qu'il se fût expliqué lui-même, il se taira maintenant. Les esprits impartiaux rendront justice aux sentiments de convenances personnelles et politiques qui lui imposent désormais le devoir de ne répondre aux fausses interprétations que par le silence, aux injures littéraires que par l'oubli, aux insultes personnelles que par la mesure et la fermeté que tout homme doit retrouver en soi, quand on en appelle de son talent à son caractère.

“ Florence, le 12 janvier 1826.”

Pendant le mois que je passai dans mon lit à me guérir de ma blessure, les personnes les plus distinguées de Florence se firent écrire à ma porte, et je compris, par cet empressement, que le pays était satisfait et que la réconciliation était complète. Après ma convalescence, je rendis ces visites; M. Demidoff, le père, qui vivait alors à Florence dans une opulence sans limites, entretenait dans son palais une troupe de comédiens français très-distingués, et un orchestre italien réunissait, une fois par semaine, chez lui, tout ce que la cour, la ville et le corps diplomatique renfermaient de spectateurs. J'y fus particulièrement bien reçu, et son fils, Anatole Demidoff, enfant alors, m'a conservé et témoigné depuis des sentiments survivant à toutes les circonstances heureuses ou malheureuses de ma vie.

L'ancien ambassadeur de Prusse, *Luchesini*, homme d'une finesse et d'une grâce qui voilaient son habileté consommée, me rappelait au delà des Alpes et des Apennins la figure et la sagacité du prince de Talleyrand. Le marquis de Bombelles était ambassadeur d'Autriche. Fils de M. de Bombelles, émigré français rentré avec le roi et devenu, depuis la mort de sa femme, évêque d'Amiens, il était resté au service

de l'empereur François. C'était un homme d'un esprit très-expert et d'un caractère très-agréable, mais d'autant plus hostile à la France, que, étant lui-même Français d'origine, il avait plus à cœur de paraître servir son souverain allemand par une opposition innée à tout ce qui pouvait rappeler la constitution semi-révolutionnaire dans le gouvernement de Louis XVIII. Il avait épousé et amené à Florence une jeune et belle Danoise, la fameuse *Ida Brown*, devenue comtesse de Bombelles, aussi bonne que belle, douée d'une voix et d'un talent musical égaux peut-être aux charmes de madame Malibran, rassemblant presque tous les jours dans son salon les admirateurs passionnés de sa personne et de son art. On en sortait enivré. Sa simplicité candide la défendait contre l'enthousiasme qu'inspiraient sa jeunesse, sa beauté et sa voix. Elle n'éprouvait et n'inspirait que l'amitié. Elle en conçut une très-vive pour ma femme et pour moi.

Nous dûmes à cette prédilection de la comtesse de Bombelles de la voir quelquefois dans le merveilleux exercice du talent, ou plutôt de l'inspiration qui lui avait valu l'enthousiasme de madame de Staël dans son dernier voyage à Hambourg : *les Attitudes*. Elle était née grande tragédienne par le geste. Dès l'âge de dix à douze ans, elle avait compris d'elle-même qu'il y avait un langage souverainement expressif dans les poses et dans les attitudes du corps, comme il y en a un dans les sons. La contemplation des tableaux des grands peintres ou des statues des grands sculpteurs, qui gravent, en immortelles attitudes, leur pensée dans l'œil de leurs admirateurs, avait convaincu la jeune fille que l'effet de la beauté vivante ne serait pas moins impressionnant que celui de la beauté morte, et que la chair était au moins l'égale de la pierre, ou du bronze, ou du marbre.

Une révélation de son génie inné lui avait fait imiter sans efforts l'expression des fortes sensations : effroi, amour, contemplation, tristesse, deuil, désespoir, sur le visage et dans la pose du corps, pour produire sur l'œil ce que la poésie dramatique ou épique la plus éloquente produit sur l'imagination la plus sensible.

Pour rendre cet effet aussi agréable qu'il était puissant, il fallait que l'artiste ajoutât à l'intelligence la suprême beauté, afin que l'imagination ravie ne pût pas rêver plus beau que l'image reproduite à ses yeux. La nature en cela n'avait rien laissé à désirer dans les yeux, dans la chevelure, dans les traits, dans les bras, dans tout le galbe enfin de madame de Bombelles. L'inspiration même, qui manquait quelquefois à la figure au repos, reparaisait en elle aussitôt qu'elle oubliait le monde pour s'abandonner à son génie plastique. Ce n'était plus une femme, c'était une passion sous l'idéale beauté ; elle ne se livrait à cette inspiration des attitudes que dans l'intimité la plus confidentielle.

Le prestige d'une telle exhibition de soi-même eût été trop expressif en public. Le génie lui-même a sa pudeur, surtout quand il a pour organe une femme. Je n'ai jamais vu ailleurs que devant ces statues animées de madame de Bombelles le prodige des attitudes, et je ne l'ai jamais oublié. Son mari est mort, et elle vit maintenant retirée du monde dans quelque asile religieux d'Allemagne. Si elle y pense à ses amis des jours heureux, que mon nom lui revienne et qu'elle se souvienne à son tour de ceux qui l'ont le plus aimée. Le souvenir est la résurrection des jours évanouis.

J'en trouvai en ce temps-là une autre à Florence dans la présence inattendue de la comtesse *Léna*, qui était venu passer quelques mois chez son frère, en Toscane, et visiter ses anciens amis. Un long silence l'avait éloignée de moi depuis mon mariage. Elle pensait pouvoir renouer un attachement, passionné d'une part, mais combattu de l'autre. C'était la plus belle et la plus gracieuse des femmes qui m'eût jamais apparu dans ma vie. (Voir sous le nom de *Régina* le deuxième volume des *Confidences*.) Telle elle était encore ; telle elle fut jusqu'au dernier jour de sa vie, à l'heure où le choléra l'emporta, en 1851, dans sa retraite des environs de Venise où elle s'était réfugiée. Connaissant mes revers après la révolution de 1848, elle m'écrivit pour m'offrir un asile dans le séjour solitaire que sa fidèle amitié me gardait. J'avais des devoirs rigoureux à remplir avant de penser à un repos délicieux, mais coupable. J'étais parti pour Constantinople et Smyrne quand cette invitation m'arriva. Je lui répondis pour la remercier et pour ajourner l'acceptation de son offre. Elle était morte quand ma réponse parvint à son sépulcre.

Elle prit un appartement à Florence, où nous passâmes quelques mois ensemble dans une intimité douce, mais irréprochable, au milieu du petit cercle d'amis et d'admirateurs de sa merveilleuse beauté. Nous nous séparâmes douloureusement quand elle repartit pour Rome. Il y a ainsi dans la vie des apparitions qui auraient pu enchanter l'existence, mais qu'on ne rencontre que trop tôt ou trop tard. La comtesse *Léna* ne se retrouvera que dans le ciel ; elle était trop belle pour cette terre.

Le marquis de la Maisonfort quitta Florence au printemps, au moment où la cour de Toscane allait habiter, suivant son usage, Livourne et Pise, où elle avait ses palais. J'y allai moi-même, et je pris à Livourne, non loin du bord de la mer, une belle villa dans un faubourg, entourée de vastes jardins plantés de citronniers et de figuiers. La grande-duchesse allait tous les soirs se promener en voiture à l'*Ardenza* ; cette promenade, la seule qu'il y eût à Livourne, était alors sans ombre, et on ne pouvait y aller qu'au soleil couchant, à l'heure où la brise de mer soufflait la fraîcheur humide des flots sur la plage.

J'y montais moi-même à cheval à cette heure, et je galopais sur la route solitaire de la maison isolée, qu'avait habitée longtemps lord Byron. Je croyais y revoir son ombre et celle de son amie, la comtesse Guicioli.

Quelquefois je partais le matin avant l'ardeur du jour, et j'allais jusqu'au monastère célèbre de *Montenero*, lieu de pèlerinage, chez un matelot de la Méditerranée; je laissais mes chevaux de selle dans quelque auberge du Cap, et je me perdais, un album sous le bras, dans les bois de caroubiers et de chênes verts qui en couvraient les pentes. C'est là que j'écrivis en grande partie les *Harmonies poétiques et religieuses*, qui ne furent imprimés que huit ans après. Le soir quand je remontais à cheval pour regagner ma villa de Livourne, au soleil baissant, je trouvais quelquefois les deux grandes duchesses assises, avec leurs enfants, dans le jardin de ma femme, et passant familièrement les heures intimes de la soirée avec nous en causant de poésie et de littérature, comme elles avaient fait avec Schiler et Goëthe, à Weymar.

Après tout un été passé ainsi dans l'intimité de ces princesses et du prince, on conçoit aisément que je ne puisse être impartial sur le sort de ces souverains, qui descendaient du trône pour s'entretenir avec un poëte, et pour méditer tout bas le bonheur des peuples qui leur étaient confiés. Cette vie cessa pour reprendre à Florence, l'hiver suivant, après leur séjour à Pise et dans leur villa impériale de *Poggio Caiano*, aux environs de Florence. J'y fus souvent invité plus tard et j'y dînai dans la salle magnifique où la célèbre Vénitienne *Bianca Capello*, devenue grande-duchesse par l'amour, expia par le poison son bonheur et celui de son époux.

Le marquis de la Maisonfort m'avait invité à venir à Lucques, où il voulait me présenter au duc de Lucques, fils de la reine d'Etrurie, que Napoléon avait mise sur le trône de Toscane, puis détrônée et reléguée à Lucques. La Restauration y avait rétabli son fils, en attendant le duché de Parme, après Marie-Louise, veuve de Napoléon vivant relégué à Sainte-Hélène.

La duchesse de Parme, Marie-Louise, que j'avais vue en passant à Parme, m'avait paru charmante et bien éloignée de l'affreuse image que les libéraux et les bonapartistes français avaient faite d'elle à Paris. Sa figure aussi douce qu'intelligente, ses yeux bleus, ses cheveux blonds, sa taille souple, sa physionomie heureuse sous un voile de mélancolie paisible, plaisaient aux regards impartiaux. Le comte de Neiperg, grand-maitre de sa maison et son premier ministre, qu'elle passait pour aimer en secret depuis son retour à Vienne (1814), avait vis-à-vis d'elle la déférence respectueuse qui convenait à sa situation officielle.

Après avoir dîné deux jours à sa table, dans son palais de Parme, elle



reconnut en moi un ami de la maison des Bourbons, et elle me conduisit elle-même dans les chambres hautes de son palais pour m'y faire voir, avec une visible indifférence, les reliques de sa grandeur impériale données par la ville de Paris à l'époque de son mariage et de ses couches. Ces monuments de sa dignité forcée, couverts de la poussière du temps, lui rappelaient évidemment des années de splendeur qu'elle eût voulu effacer de sa vie. Je la quittai pour la revoir depuis, tous les ans, avec une impression très-douce et très admirative qui ne pouvait que s'accroître en la voyant familièrement. C'était une femme pleine de grâce, de simplicité et d'agrémens. Parme était heureuse sous cette princesse qui cherchait à consoler ce petit peuple, par son gouvernement, des splendeurs dont elle avait joui et dont elle était déchue en trois ans, d'un règne qui n'avait été qu'un grand orage.

Je m'arrêtai à Pise pendant quelques jours pour y admirer les beautés de la cathédrale et du *Campo Santo*, ce monument de marbre du XIII<sup>e</sup> siècle, et les quais magnifiques et solitaires, témoins aujourd'hui muets d'une grandeur évanouie. J'y fis connaissance avec un ami de madame de Staël, l'aimable-professeur Rosini, auteur de la *Monaca de Monza*, avec lequel j'entretins depuis une amitié qui ne s'éteignit qu'à sa mort.

De là, je me rendis à Lucques par une route entrecoupée de rians villages où les pampres déjà jaunissants, suspendus en guirlandes, semaient les bords des fossés de feuilles de vigne et d'olivier.

Je ne fis que traverser la ville, et je descendis à *Saltochio*, superbe villa antique qu'habitait le marquis de la Maisonfort, de l'autre côté de la plaine, sur la route des bains. J'y pris possession d'un appartement que voulut bien m'offrir le ministre de France. Nous y fîmes ensemble plus de poésie que de diplomatie. La sérénité limpide de ce beau ciel au commencement de l'automne m'inspira ces mélancolies qui se répandaient sur le bonheur même, comme le clair de lune de ces climats sur la nuit d'un beau jour.

En voici une que j'écrivis dès les premiers jours de mon arrivée à *Saltochio* ; je la donne ici avec le commentaire qu'on retrouve dans mes œuvres complètes :

#### PENSÉE DES MORTS

Voilà les feuilles sans sève  
 Qui tombent sur le gazon :  
 Voilà le vent qui s'élève  
 Et gémit dans le vallon ;  
 Voilà l'errante hirondelle  
 Qui rase du bout de l'aile

L'eau dormante des marais ;  
Voilà l'enfant des chaumières  
Qui glane sur les bruyères  
Le bois tombé des forêts.

L'onde n'a plus le murmure  
Dont elle enchantait les bois ;  
Sous les rameaux sans verdure  
Les oiseaux n'ont plus de voix ;  
Le soir est près de l'aurore ;  
L'astre à peine vient d'éclore,  
Qu'il va terminer son tour ;  
Il jette par intervalle  
Une lueur, clarté pâle  
Qu'on appelle encore un jour.

L'aube n'a plus de zéphire  
Sous ses nuages dorés ;  
La pourpre du soir expire  
Sous les flots décolorés ;  
La mer solitaire et vide  
N'est plus qu'un désert aride  
Où l'œil cherche en vain l'esquif ;  
Et sur la grève plus sourde  
La vague orageuse et lourde  
N'a qu'un murmure plaintif.

La brebis sur les collines  
Ne trouve plus le gazon,  
Son agneau laisse aux épines  
Les débris de sa toison.  
La flûte aux accords champêtres,  
Ne réjouit plus les hêtres  
Des airs de joie ou d'amours,  
Toute herbe aux champs est glanée :  
Ainsi finit une année,  
Ainsi finissent nos jours !

C'est la saison où tout tombe  
Aux coups redoublés des vents ;  
Un vent qui vient de la tombe  
Moissonne aussi des vivants :  
Ils tombent alors par mille,

Comme la plume inutile  
 Que l'aigle abandonne aux airs,  
 Lorsque des plumes nouvelles  
 Viennent réchauffer ses ailes  
 A l'approche des hivers.

C'est alors que ma paupière  
 Vous vit pâlir et mourir,  
 Tendres fruits qu'à la lumière  
 Dieu n'a pas laissés mûrir !  
 Quoique jeune sur la terre,  
 Je suis déjà solitaire  
 Parmi ceux de ma saison ;  
 Et quand je dis en moi-même :  
 Où sont ceux que ton cœur aime ?  
 Je regarde le gazon.

Leur tombe est sur la colline,  
 Mon pied le sait : la voilà !  
 Mais leur essence divine,  
 Mais eux, Seigneur, sont-ils là ?  
 Jusqu'à l'indien rivage  
 Le ramier porte un message  
 Qu'il rapporte à nos climats ;  
 La voile passe et repasse :  
 Mais de son étroit espace  
 Leur âme ne revient pas.

Ah ! quand les vents de l'automne  
 Sifflent dans les rameaux morts,  
 Quand le brin d'herbe frissonne,  
 Quand le pin rend ses accords,  
 Quand la cloche des ténèbres,  
 Balance ses glas funèbres,  
 La nuit, à travers les bois,  
 A chaque vent qui s'élève,  
 A chaque flot sur la grève,  
 Je dis : N'es-tu pas leur voix ?

Du moins, si leur voix si pure,  
 Est trop vague pour nos sens,  
 Leur âme en secret murmure  
 De plus intimes accents ;

Au fond des cœurs qui sommeillent,  
Leurs souvenirs qui s'éveillent  
Se pressent de tous côtés,  
Comme d'arides feuillages  
Que rapportent les orages  
Au tronc qui les a portés..

C'est une mère ravie  
A ses enfants dispersés,  
Qui leur tend, de l'autre vie,  
Ces bras qui les ont bercés ;  
Des baisers sont sur sa bouche ;  
Sur son sein qui fut leur couche  
Son cœur les rappelle à soi ;  
Des pleurs voilent son sourire,  
Et son regard semble dire :  
" Vous aime-t-on comme moi ? "

C'est une jeune fiancée  
Qui, le front ceint du bandeau,  
N'emporta qu'une pensée  
De sa jeunesse au tombeau :  
Triste, hélas ! dans le ciel même,  
Pour revoir celui qu'elle aime  
Elle revient sur ses pas,  
Et lui dit : " Ma tombe est verte.  
Sur cette terre déserte  
Qu'attends-tu ? Je n'y suis pas ! "

C'est un ami de l'enfance  
Qu'aux jours sombres du malheur  
Nous prêta la Providence  
Pour appuyer notre cœur.  
Il n'est plus ; notre âme est veuve,  
Il nous suit dans notre épreuve,  
Et nous dit avec pitié :  
" Ami, si ton âme est pleine,  
De ta joie ou de ta peine  
Qui portera la moitié ? "

C'est l'ombre pâle d'un père  
Qui mourut en nous nommant ;  
C'est une sœur, c'est un frère

Qui nous devance un moment.  
 Sous notre heureuse demeure,  
 Avec celui qui les pleure,  
 Hélas ! ils dormaient hier !  
 Et notre cœur doute encore,  
 Que le ver déjà dévore  
 Cette chair de notre chair !

L'enfant dont la mort cruelle  
 Vient de vider le berceau,  
 Qui tomba de la mamelle  
 Au lit glacé du tombeau ;  
 Tous ceux enfin dont la vie,  
 Un jour ou l'autre ravie,  
 Emporte une part de nous,  
 Murmurent sous la poussière :  
 " Vous qui voyez la lumière,  
 De nous vous souvenez-vous ? "

Ah ! vous pleurer est le bonheur suprême,  
 Mânes chéris de quiconque a des pleurs !  
 Vous oublier, c'est s'oublier soi-même :  
 N'êtes-vous pas un débris de nos cœurs ?

En avançant dans notre obscure voyage,  
 Du doux passé l'horizon est plus beau :  
 En deux moitiés notre âme se partage,  
 Et la meilleure appartient au tombeau !

Dieu de pardon ! leur Dieu ! Dieu de leurs pères !  
 Toi que leur bouche a si souvent nommé,  
 Entends pour eux les larmes de leurs frères !  
 Prions pour eux, nous qu'ils ont tant aimé !

Ils t'ont prié pendant leur courte vie,  
 Ils ont souri quand tu les as frappés !  
 Ils ont crié : " Que ta main soit bénie ! "  
 Dieu, tout espoir, les aurais-tu trompés ?

Et cependant pourquoi ce long silence ?  
 Nous auraient-ils oubliés sans retour ?  
 N'aimaient-ils plus ? Ah ! ce doute t'offense !  
 Et toi, mon Dieu, n'es-tu pas tout amour ?

Mais s'ils parlaient à l'ami qui les pleure,  
S'ils nous disaient comment ils sont heureux,  
De tes desseins nous devancerions l'heure ;  
Avant ton jour nous volerions vers eux.

Où vivent-ils ? Quel astre à leur paupière  
Répand un jour plus durable et plus doux ?  
Vont-ils peupler ces îles de lumière ?  
Ou planent-ils entre le ciel et nous ?

Sont-ils noyés dans l'éternelle flamme ?  
Ont-ils perdu ces doux noms d'ici-bas,  
Ces noms du cœur, et d'amante, et de femme ?  
A ces appels ne répondront-ils pas ?

Non, non, mon Dieu ! si la céleste gloire  
Leur eût ravi tout souvenir humain,  
Tu nous aurais enlevé leur mémoire :  
Nos pleurs sur eux couleraient-ils en vain ?

Ah ! dans ton sein que leur âme se noie !  
Mais garde-nous nos places dans leur cœur.  
Eux qui jadis ont goûté notre joie,  
Pouvons-nous être heureux sans leur bonheur ?

Etends sur eux la main de ta clémence !  
Ils ont péché : mais le ciel est un don !  
Ils ont souffert : c'est une autre innocence !  
Ils ont aimé : c'est le sceau du pardon.

Ils furent ce que nous sommes,  
Poussière, jouet du vent ;  
Fragiles comme des hommes,  
Faibles comme le néant !  
Si leurs pieds souvent glissèrent,  
Si leurs lèvres transgressèrent  
Quelque lettre de ta loi,  
O Père, ô Juge suprême,  
Ah ! ne les vois pas eux-mêmes ;  
Ne regarde en eux que toi !

Si tu scrutes la poussière,  
Elle s'enfuit à ta voix ;  
Si tu touches la lumière,

Elle ternira tes doigts :  
 Si ton œil divin les sonde,  
 Les colonnes de ce monde  
 Et des cieux chanceleront ;  
 Si tu dis à l'innocence,  
 " Monte et plaide en ma présence ? "  
 Tes vertus se voileront.

Mais, toi, Seigneur, tu possèdes  
 Ta propre immortalité ;  
 Tout le bonheur que tu cèdes  
 Accroît ta félicité.  
 Tu dis au soleil d'éclorre,  
 Et le jour ruisselle encore !  
 Tu dis au temps d'enfanter,  
 Et l'éternité docile,  
 Jetant les siècles par mille,  
 Les répand sans les compter !

Les mondes que tu répars  
 Devant toi vont rajeunir,  
 Et jamais tu ne sépars  
 Le passé de l'avenir.  
 Tu vis ! et tu vis ! Les âges,  
 Inégaux pour tes ouvrages,  
 Sont tous égaux sous ta main ;  
 Et jamais ta voix ne nomme,  
 Hélas ! ces trois mots de l'homme :  
 Hier, aujourd'hui, demain !

O Père de la nature,  
 Source, abîme de tout bien,  
 Rien à toi ne se mesure :  
 Ah ! ne te mesure à rien !  
 Mets, ô divine clémence,  
 Mets ton pied dans la balance,  
 Si tu pèses le néant !  
 Triomphe, ô vertu suprême,  
 En te contemplant toi-même !  
 Triomphe en nous pardonnant.

## COMMENTAIRE

## DE LA PREMIÈRE HARMONIE

Cela fut écrit à la villa Ludovisi, dans la campagne de Lucques, pendant l'automne de 1825. La campagne de Lucques est l'Arcadie de l'Italie. En quittant Pise et ses monuments de marbre blanc étincelant sous son ciel bleu, qui font de cette ville un musée en plein soleil, on s'enfonce dans des gorges fertiles, où l'olivier, le figuier, le grenadier, le maïs oriental, le peuplier, l'if poudreux, la vigne grimpante, inondent la campagne de végétation. Bientôt ces vallées s'élargissent, et deviennent un bassin de quelques lieues de circonférence, dont la ville de Lucques occupe le centre. Ses remparts, ses clochers, ses tours, les toits crénelés de ses palais jaillissent du sein des arbres, c'est une Florence en miniature. Mais aussitôt qu'on a traversé la capitale, on découvre, sur le penchant des montagnes, une nature infiniment plus accidentée, plus ombragée, plus arrosée, plus creusée, plus étagée, plus alpestre, plus apennine, que la nature en Toscane : les cimes, voilées de châtaigniers et dentelées de roches, se perdent en une hauteur immense dans le ciel. Des ermitages, des couvents, des hameaux, des maisons de chevriers isolées, éclatent de blancheur, au milieu des figuiers et des caroubiers presque noirs, sur chaque piédestal de rocher, au bord écumant de chaque cascade. Au-dessous, cinq ou six *villas* majestueuses sont assises sur des pelouses entourées de cyprès, précédées de colonnades de marbre entrevues derrière la fumée des jets d'eau ; elles dominent la plaine de Lucques d'un côté, et de l'autre elles s'adossent aux flancs ombragés des montagnes. Des chemins étroits, encaissés par les murs des *podere* et par le lit des torrents, mènent en serpentant à ces villas, où les grands seigneurs de Florence, de Pise, de Lucques, et les ambassadeurs étrangers passent dans les plaisirs les mois d'automne.

J'habitais un de ces magnifiques séjours ; je gravissais souvent, le matin, les sentiers rocailleux qui mènent au sommet de ces montagnes, d'où l'on aperçoit les maremmes de Toscane et la mer de Pise. Rien n'était triste alors dans ma vie, rien vide dans mon cœur ; un soleil répercuté par les cimes dorées des rochers m'enveloppait : les ombres des cyprès et des vignes me rafraîchissaient ; l'écume des eaux courantes et leurs murmures m'entretenaient ; l'horizon des mers m'élargissait le ciel, et ajoutait le sentiment de l'infini à la voluptueuse sensation des scènes rapprochées que j'avais sous les pieds ; l'amitié, l'amour, le loisir, le bonheur, m'attendaient au retour à la villa Ludovisi. Je ne rencontrais sur les bords des sentiers que des spectacles de vie pastorale, de félicité rustique, de sécurité et de paix. Des paysages de *Léopold Robert*, des moissonneurs, des vendangeurs, des bœufs accouplés rumi-



nant à l'ombre, pendant que les enfants chassaient les mouches de leurs flancs avec des rameaux de myrte; des muletiers ramenant aux villages lointains leurs femmes qui allaitaient leurs enfants, assises dans un des paniers; de jeunes filles dignes de servir de type à Raphaël, s'il eût voulu diviniser la vie et l'amour, au lieu de diviniser le mystère et la virginité; des fiancés, précédés des *pifferari* (joueurs de cornemuse), allant à l'église pour faire bénir leur félicité; des moines, le rosaire à la main, bourdonnant leurs psaumes comme l'abeille bourdonne en rentrant à la ruche avec son butin; des frères quêteurs, le visage coloré de soleil et de santé, le dos plié sous le fardeau de pain, de fruits, d'œufs, de flasques d'huile et de vin, qu'ils rapportaient au couvent; des ermites assis sur leurs nattes au seuil de leur ermitage ou de leur grotte de rocher au soleil, et souriant aux jeunes femmes et aux enfants qui leur demandaient de les bénir, voilà les spectacles de cette nature; il n'y avait là rien pour la tristesse et la mort. Qu'est ce qui me ramena donc à cette pensée? Je n'en sais rien; j'imagine que ce fut précisément le contraste, l'étreinte de la volupté sur le cœur qui le presse trop fort, et qui en exprime trop complètement la puissance de jouir et d'aimer, et qui lui fait sentir que tout va finir promptement, et que la dernière goutte de cette éponge du cœur qui boit et qui rend la vie, est une larme. Peut-être cela fut-il simplement la vue d'un de ces beaux cyprès immobiles se détachant en noir sur le lapis éclatant du ciel, et rappelant le tombeau.

Quoi qu'il en soit, j'écrivis les premières strophes de cette harmonie aux sons de la cornemuse d'un *pifferaro* aveugle, qui faisait danser une noce de paysans de la plus haute montagne sur un rocher aplani pour battre le blé, derrière la chaumière isolée qu'habitait la fiancée; elle épousait un cordonnier d'un hameau voisin, dont on apercevait le clocher un peu plus bas, derrière une colline de châtaigniers. C'était une des plus belles jeunes filles des Alpes du midi qui eût jamais ravi mes yeux; je n'ai retrouvé cette beauté accomplie, à la fois idéale et incarnée, que dans la race grecque ionienne, sur la côte de Syrie. Elle m'apporta des raisins, des châtaignes et de l'eau glacée pour ma part de son bonheur; je remportai, moi, son image. Encore une fois, qu'y avait-il là de triste et de funèbre? Eh bien! la pensée des morts sortit de là. N'est-ce pas parceque la mort est le fond de tout tableau terrestre, et que la couronne blanche sur ses cheveux noirs me rappella la couronne blanche sur un linceul? J'espère qu'elle vit toujours dans son chalet adossé à son rocher, et qu'elle tresse encore les nattes de paille dorée en regardant jouer ses enfants sous le caroubier, pendant que son mari chante, en cousant le cuir à sa fenêtre, la chanson du cordonnier des Abruzzes :

“ Pour qui fais-tu cette chaussure ? Est-ce une sandale pour le moine ? est-ce une guêtre pour le bandit ? est-ce un soulier pour le chasseur ?

“ C'est une semelle pour ma fiancée, qui dansera la tarentelle sous la treille, au son du tambour orné de grelots. Mais, avant de la lui porter chez son père, j'y mettrai un clou plus fort que les autres, un baiser sous la semelle de ma fiancée !

“ J'y mettrai une paillette plus brillante que toutes les autres, un baiser sous le soulier de mon amour !

“ Travaille, travaille, cazolaïo ? ”

Entretiens de LAMARTINE.

(A continuer.)

## LE R. P. LACORDAIRE.

SA VIE INTIME ET RELIGIEUSE.

(Voir page 339.)

Baptisé par un prêtre héroïque ; bercé, nourri, initié à la vie par une mère au cœur viril et à l'âme chrétienne, Henri Lacordaire fut d'abord un enfant pur jusqu'à la candeur, au milieu de condisciples qui l'étaient moins ; et pieux jusqu'à souffrir un martyr précoce avec l'ardente foi d'un confesseur. Rien n'est suave et touchant comme cette enfance racontée par lui-même, comme ces larmes religieuses versées sur les bancs du collège, comme cette première confession qui laissa pour la vie une si pure et si profonde impression.

Mais le commencement de ce siècle était un âge de ruines pour les mœurs et les croyances de la jeunesse ; dès 1814, Lacordaire vit tomber peu à peu les fleurs de sa couronne d'enfant.

“ Mon intelligence s'était abaissée en même temps que mes mœurs. dit-il, et je marchai dans cette voie de dégradation qui est le châtement de l'incroyance et le grand revers de la raison. ” Dieu cependant lui ménagea bientôt une grâce de préservation au milieu du naufrage de sa foi : il s'éprit d'un chaste et jeune amour pour les lettres, et un maître qui se fit son ami, “ le retint sur les sommets élevés de la littérature. ”

“ Élève médiocre ” dans ses premières études, s'il faut l'en croire, des couronnes sans nombre vinrent en rhétorique *éveiller son orgueil bien plus que récompenser son travail*. Puis, après une année de phi-

losophie, "pauvre, sans étendue et sans profondeur," il rentra sous l'égide maternelle, et fit à Dijon son droit en vivant dans cet intérieur modeste, austère et doux qu'il a si bien décrit. Mais la foi ne revint pas !

*Médiocre étudiant en droit*, dit-il encore, mais déjà penseur ardent et sérieux, orateur qui se révélait par une parole pleine d'entrainements, il se joint à un groupe d'esprits élevés qui se séparent du gros de l'école pour *spiritualiser* l'étude du droit et mêler la littérature, la philosophie, l'éloquence, à la lecture même des codes ou des *Pandectes*. Or ce groupe de jeunes hommes, où nous retrouvons ses plus vieilles amitiés, était chrétien ; Lacordaire seul ne l'était plus et ne le redevenait pas. "La foi," disait-il alors, tandis que Dieu lui préparait le plus magnifique démenti, "la foi ne m'a pas été donnée en partage."

Sans doute, à cette première heure de la jeunesse, la foi rencontrait dans les passions d'une ardente nature des ennemis naturels et puissants. "Il s'est assez souvent confessé de ses erreurs en public : il a dit assez haut dans la chaire combien il est impossible de rester pur longtemps sans le secours surnaturel de la grâce, pour qu'il soit besoin — écrit le R. P. Chocarne — d'insister sur la part coupable que l'indépendance de l'esprit et l'effervescence des passions prennent toujours dans l'apostasie d'un cœur de quinze ans." Cependant ce cœur était resté honnête, tendre et généreux.

Et c'est ainsi qu'à vingt ans, Henri Lacordaire arrive à Paris, dans cette grande solitude des âmes, où certaines organisations délicates, méditatives et fières se trouvent bien plus isolées que dans le désert.

Il est donc là *seul* au milieu de la foule, seul avec un cœur jeune et ardent, avec une âme enthousiaste pour qui toute doctrine généreuse comme toute promesse de gloire peut être une séduction.

Il prend dès la première heure un rang distingué parmi ses confrères ; ambitieux d'éloquence et de succès, il est bien servi par son intelligence et par la fortune ; mais déjà cependant son ambition le fatigue et l'humilie. Membre d'une société de jeunes gens dont il ne partage ni la foi religieuse, ni la foi politique, il est SEUL, triste et inquiet. Il a au fond du cœur, il est vrai, le culte d'une sainte chose à laquelle il sera toujours fidèle et consacrera le plus suave et le dernier de ses écrits : l'amitié. Mais son jeune et noble cœur en est encore à toutes les illusions de l'inexpérience et à toutes les tristesses des déceptions. Il se heurte à des âmes qui ne sont point les sœurs de la sienne ; il court après l'idéal de l'amitié, et ne rencontre que le découragement. Après tout, c'est une grâce : s'il eût trouvé l'amitié loin de Dieu, il s'y serait arrêté peut-être.

Mais l'amitié, telle qu'il la conçoit et telle qu'il la veut, l'amitié,

dévouement et intimité absolue, l'amitié qui colle une âme à une autre âme, suivant la forte parole de l'Écriture, l'amitié fuit. Il trouve ce qu'on nomme *des amis*, et ne rencontre pas ce qu'il appelle *un ami*.

Dans cet isolement d'âme et de cœur, les livres sont devenus froids et muets : la gloire même, la gloire qui ne se fait pas trop attendre, paraît vide.

Lorsque M. Berryer donne d'illustres encouragements à ce jeune avocat qui plaide brillamment avant l'âge, c'est pour lui sans doute un chatouillement agréable ; mais son âme reste triste. Lorsque M. Séguier, devenu prophète, s'écrie : " Messieurs, ce n'est pas Patru, c'est Bossuet ! " cette prophétie même n'est pas une consolation pour celui qui n'a pas retrouvé la foi de Bossuet.

" Je suis rassasié de tout sans avoir rien connu, écrit-il ; si l'on savait comme je deviens triste ! . . . On me parle de gloire d'auteur, de fonctions publiques ; j'ai bien de semblables vellétés. Mais franchement j'ai pitié de la gloire . . . "

Ce n'est point là une parole isolée. A peine Henri Lacordaire a-t-il déposé sa plume, qu'il la reprend pour écrire encore et toujours de semblables aveux :

" Ils me prédisent tous un bel avenir ! et cependant je suis quelquefois fatigué de la vie. Je ne peux plus jouir de rien : la société a peu de charmes pour moi, les spectacles m'ennuient, je deviens négatif *dans l'ordre matériel*. Je n'ai plus que des jouissances d'amour-propre. *Je vis de cela, et encore je commence à m'en dégoûter*. J'éprouve chaque jour que tout est vain. Je ne veux pas laisser mon cœur dans ce tas de boue . . . "

Une âme, une intelligence, un cœur assez vaste pour en être là, sont bien près de Dieu, et de tels cris de détresse sont ceux du *dieu tombé qui se souvient des cieux*.

La prière ardente du prophète : *J'ai crié vers vous du fond de l'abîme : Seigneur, Seigneur ! écoutez ma voix !* est déjà sur les lèvres et dans le cœur du jeune homme qui fut sceptique, cœur dont la droiture est d'ailleurs incontestable.

" Mon ami, écrivait-il, j'ai toujours cherché la vérité avec bonne foi et en laissant à part tout orgueil." Lorsqu'une âme est ainsi transparente, on peut être sûr que la lumière la pénétrera.

Et bientôt, en effet, après cette recherche franche et ardente, après ces souffrances et au milieu du calme d'une vie pure \*, le jour paraît à

\* Depuis son arrivée à Paris, " ses mœurs étaient redevenues irréprochables " et d'une intégrité telle, dit le P. Chocarne, qu'elle étonnait ses amis même chrétiens. Un de ceux qui l'ont le mieux connu à cette époque, nous avait qu'il avait regardé sa conversion et son entrée à Saint-Sulpice comme la " récompense de la pureté de ses mœurs."

l'horizon de cette âme. " Croiras tu que je deviens chrétien tous les jours † ?... C'est une chose singulière que le changement progressif qui s'est fait dans mes opinions ; *j'en suis à croire*, et je n'ai jamais été plus philosophe. Un peu de philosophie éloigne de la religion, beaucoup de philosophie y ramène : grande vérité ! " Mais ce n'est pas assez. La parole finale s'échappe enfin de son cœur, la crise est terminée et les ombres ont fui : il s'écrie sans hésitation et sans réserve : " Oui, je crois !... "

Parole frémissante de bonheur, mot plein d'une émotion sans pareille ! Les natures moyennes dont la foi ne connaît ni défaillance ni enthousiasme, n'éprouveront jamais de tels tressaillements.

Or, Henri Lacordaire était entouré sans doute de ces âmes qui ne soupçonnent ni le bonheur, ni l'intensité de la foi religieuse ainsi recouvrée, ni l'espèce de suprême et divin délire avec lequel on se jette dans ses bras, lorsque, après une longue et douloureuse marche dans les ténèbres, on la retrouve.

*Je crois !* dit-il, et comme c'est avec toute la droiture et toute l'énergie de son âme qu'il pousse ce cri de triomphe, il lui semble que tous les cœurs vont le comprendre, le féliciter ou l'envier. Mais en regardant autour de lui, il aperçoit des sourires. Douleur étrange et inattendue, dont il sentira plus d'une fois l'aiguillon durant le cours de sa carrière si pleine de foi ! Hélas ! quel chrétien de nos jours n'a pas quelquefois ressenti la pointe de ce glaive : affirmer sa foi, et n'être pas cru !....

" D'où vient que mes amis ne me comprennent pas ? s'écrie-t-il. D'où vient qu'ils doutent et se moquent de ma conversion religieuse ?... " Et avec une amertume presque égale au bonheur que lui cause le sentiment personnel de la foi, il ajoute : " Serais-je donc le seul de bonne foi, puisque personne ne me comprend !... "

Je ne sais s'il est possible de relire ces cris du cœur sans être soi-même ému jusqu'au fond des entrailles.

Plus tard, vers la fin d'une vie dont la foi fut l'unique et souverain mobile, Lacordaire poussera un autre cri dont le bonheur sera cette fois sans mélange : nous l'entendrons dire en fixant sur le ciel un œil reconnaissant et ravi : *On ne croit plus, on voit !... L'ardeur et la générosité de la foi auront été récompensées en lui par les plus divines illuminations de la foi elle-même.*

Mais poursuivons. On ne saurait trop insister sur ces détails intimes de l'histoire des âmes, trop revenir sur ces transformations qui de l'homme font le chrétien et du chrétien le saint.

† C'était au commencement de l'année 1824.

Quand une âme est droite, elle ne résiste pas à l'appel de Dieu qui, dans ces heures décisives, dans ces *jours de salut* comme dirait l'Écriture, devient pressant et formel. Et quand cette âme droite est généreuse et ardente, elle ne s'arrête pas dans la voie du sacrifice. "Il n'y eut en lui (Lacordaire) aucune transition entre croire et se dévouer, dit le P. Chocarne. Le jour de sa conversion il fut prêtre."

Un jour, un ami, avocat stagiaire comme lui, entre dans la petite chambre qu'occupait Henri Lacordaire dans la rue Montabor : "Henri, lui dit-il, vous êtes triste, vous connaissez mon dévouement; je ne vous demande pas votre secret, mon amitié ne veut aller qu'au devant de vos désirs.—Je vous remercie, répond Henri Lacordaire; mais permettez-moi de ne rien dire encore : le projet que je médite n'est pas parfaitement arrêté dans mon esprit; s'il aboutit, je vous promets que vous serez des premiers à le savoir."

Or le jeune avocat était si loin de soupçonner le projet qui devait lui être révélé, qu'il crut à un moment de folie chez son ami, lorsqu'il le vit entrer peu de jours après, grave, sérieux, calme pourtant, et dire avec fermeté : "Mon parti est pris. J'entre au séminaire..."

C'était une folie dont on ne le guérirait pas.

Alors, quand l'œuvre de Dieu est accomplie à l'intérieur, Lacordaire se recueille, regarde en lui-même, et, malgré sa profonde émotion, écrit d'une main assurée cette page admirable de simplicité et de vérité, sur laquelle déjà bien des larmes ont été versées par ceux qui l'ont lue après avoir subi, eux-mêmes, le coup de la grâce : "Hier les chimères du monde remplissaient encore mon âme, quoique la religion y fût déjà présente. La renommée était encore mon avenir; aujourd'hui je place mes espérances plus haut, et je ne demande ici-bas que l'obscurité et la paix. Je suis bien changé... Quand j'examine le travail de ma pensée depuis cinq ans, le point d'où je suis parti, les degrés que mon intelligence a parcourus, le résultat définitif de cette marche lente et hérissée d'obstacles, je suis étonné moi-même, et j'éprouve un mouvement d'adoration vers Dieu. Mon ami, cela n'est bien sensible que pour celui qui a passé de l'erreur à la vérité, qui a la conscience de toutes ses idées antérieures, qui en saisit la filiation, les alliances bizarres, l'enchaînement graduel, et qui les compare aux différentes époques de sa conversion... Un moment sublime, c'est celui où le dernier trait de lumière pénètre dans l'âme et rattache à un centre commun les vérités qui y sont éparses. Il y a toujours une telle distance entre le moment qui précède celui-là, entre ce qu'on était auparavant et ce qu'on est après, qu'on a inventé le mot de *grâce* pour exprimer ce coup magique, cet éclair d'en haut. Il me semble voir un homme qui s'avance au hasard, le bandeau sur les

“ yeux : on le desserre peu à peu, il entrevoit le jour, et, au moment où le mouchoir tombe, il se trouve en face du soleil...”

Certes c'est bien cela, avec la différence que la lumière du soleil n'est que ténèbres à côté des clartés divines, et que la douleur de l'aveugle n'est rien en présence des véritables angoisses du doute.

Henri Lacordaire, se rappelant à son lit de mort cette heure sans pareille, qui fut le point culminant de son existence, et la jugeant avec indépendance et calme en face de l'éternité, écrira :

“ *L'Esprit de Dieu*, dit l'apôtre S. Jean, *souffle où il veut, et vous ne savez d'où il vient ni où il va*. Incroyant la veille, chrétien le lendemain, certain d'une certitude invincible, ce n'était point l'abnégation de ma raison enchaînée tout à coup sous une servitude incompréhensible : c'était, au contraire, la dilatation de ses clartés, une vue de toutes choses sous un horizon plus étendu et une plus pénétrante lumière. Ce n'était pas non plus l'abaissement subit du caractère sous une règle étroite et glacée ; mais le développement de son énergie par une action qui venait de plus haut que la nature. Ce n'était pas enfin l'abnégation des joies du cœur, mais leur plénitude et leur exaltation. Tout l'homme était demeuré : il n'y avait de plus en lui que le Dieu qui l'a fait.

“ Qui n'a pas connu un tel moment n'a pas connu la vie de l'homme...”

Et, souverainement ému par ce souvenir, il ajoutait alors, dans le bonheur, la reconnaissance et la plénitude de sa foi de mourant : “ On pourrait dire de l'incroyance, lorsqu'elle est vaincue, ce qui a été dit du péché originel : *felix culpa*, heureuse faute !...”

Toutefois, avant cette illumination de la grâce et cette action surnaturelle et triomphante de Dieu, il y eut dans l'intelligence de Lacordaire un travail rationnel qui fut le précurseur et comme le conducteur de la dernière et victorieuse lumière. Dieu demande presque toujours à l'homme la bonne volonté et l'effort, avant de lui communiquer ses dons, parmi lesquels la foi est le plus grand.

Ce travail, quelle en fut la nature ? quel en fut le résultat ? Nous le dirons en deux mots ; mais chacun pourra retrouver la preuve de ce que nous avançons dans les écrits, les conférences, les lettres, la vie, en un mot dans tout ce qui nous reste de la pensée de celui que nous pourrions nommer désormais l'abbé Lacordaire.

Venu à une époque de transformations et de bouleversements sociaux, né au plus profond des entrailles de ce siècle qui remet en question les bases mêmes de l'ordre social, ce qu'Henri Lacordaire étudia surtout, lorsque les pensées chrétiennes s'imposèrent à ses méditations, et lorsque son âme religieuse commença vraiment à lutter contre son esprit

*incrédule* \*, ce furent les rapports du christianisme avec les sociétés humaines, l'action de l'Église parmi elles, et, s'il est permis de parler ainsi, la puissance et les ressources SOCIALES de l'Évangile et du Credo. Ce qui le frappa toujours, ce fut la majesté, l'importance et enfin l'évidence historique et sociale du christianisme. Ce qu'il parvint à voir clairement, même avant de se prosterner et d'adorer, ce fut la nécessité sociale du catholicisme.

“ Je suis arrivé aux croyances catholiques par mes croyances sociales, écrivait-il, et aujourd'hui rien ne me paraît mieux démontré que cette conséquence : la société est nécessaire, donc la religion chrétienne est divine : car elle est le moyen d'amener la société à sa perfection, en prenant l'homme avec toutes ses faiblesses et l'ordre social avec toutes ses conditions. ” Ce seul paragraphe nous montre déjà l'apôtre que Dieu prédestinait à évangéliser la jeunesse d'un âge qui n'a pas seulement la passion, mais le vertige de la science sociale.

Dès les premiers jours de son sacerdoce, l'abbé Lacordaire eut le pressentiment et la conscience des missions principales qui lui seraient confiées. Trois œuvres dont il poursuivit l'accomplissement avec une constance sans défaillances, lui apparurent dès lors comme sa vocation sociale, et constituèrent en effet, dans leur trinité, la parfaite unité de sa vie.

10. Une nouvelle apologétique chrétienne. Parlée ou écrite, il ne le savait au début, mais déjà il en concevait le plan. Il sentait la nécessité de rajeunir la défense et de l'appropriier aux attaques, et il brûlait du désir de placer sur le chandelier la lumière que Dieu avait fait briller à ses yeux. “ Je recueillerai sur ma route tout ce qui pourra me servir pour l'apologie du catholicisme, mais dont les matériaux me doivent être fournis par l'Écriture, les Pères, l'histoire et la philosophie. Tout ce que j'ai lu jusqu'ici sur la défense de la religion me semble faible et incomplet. Les théologiens modernes ne marchent pas sans guide. C'est tout comme en Suisse : un chemin qu'un voyageur célèbre a suivi, tous le prennent, et on passe à côté d'un sentier qui mènerait à de nouvelles beautés, mais qui n'est pas historique encore. . . . ”

20. Le dévouement absolu de lui-même à Dieu par les sacrifices sans limites de la vie monastique, la réconciliation de son siècle et de son pays avec les moines, cette chose impérissable et immortelle comme les chênes, disait-il. Comment ? . . . Par quels moyens ? . . . Il ne le savait pas non plus en commençant ; mais, malgré les oppositions nécessaires de sa nature indépendante, aristocratique et délicate, il

\* “ J'ai l'âme extrêmement religieuse et l'esprit très-incrédule, ” écrivait, en 1824, Lacordaire à un de ses amis.



disait déjà : *Je serai religieux*, et préparait pour ainsi dire de loin le bois de son sacrifice, en éloignant tout ce qui pouvait y mettre obstacle. N'osant pas cependant prévoir alors toute la grandeur de sa mission, il songeait à entrer dans le seul ordre toléré en France : il pensait être *fils* de la seule grande famille religieuse établie dans son pays ; il voulait frapper à la porte de la compagnie de Jésus, et ne supposait pas que Dieu lui réservât la charge de *chef*, et le titre de *père de famille*.

30. L'éducation et l'enseignement religieux de la jeunesse. Ce fut comme la sainte passion de sa vie sacerdotale et monastique. L'ouverture de l'*Ecole libre* en est le premier signal et la première phase, et cette tentative qui put, intrinsèquement, paraître un échec, fut le point de départ de la guerre admirable et victorieuse que soutinrent le clergé et l'épiscopat pour la liberté d'enseignement. L'échec fut tout apparent, le résultat réel.

Mais bientôt des succès plus directs et plus évidents devaient couronner les efforts du jeune *maître d'école*. Il frémit de joie lorsqu'il lui est permis d'évangéliser la jeunesse au collège Stanislas, et sa parole coule pour elle abondante et magnifique comme un fleuve échappant à de trop faibles digues. Il est transporté d'un bonheur qui remonte directement à Dieu, quand il voit les jeunes hommes se réunir en flots pressés aux pieds de la chaire de Notre-Dame et répondre par de nobles enthousiasmes à ses chauds et chrétiens appels. Cependant même alors, il le sent, son œuvre n'est pas complète. C'est à la jeunesse qui fuit qu'il parle à Notre-Dame ; mais il y a aussi la jeunesse qui vient, et Lacordaire sait qu'il a dans le cœur des accents pour cette génération naissante. Comment les lui faire entendre ?... Il se fait moine, il entre dans l'ordre de la parole ; mais cet ordre des prêcheurs n'est pas destiné à l'éducation de l'enfance... Il a bien obtenu du Maître général, au commencement de sa vie religieuse, la permission de créer des collèges ; mais il comprend bientôt que ce serait introduire dans le corps mystique et intact de S. Dominique un élément étranger—danger toujours sérieux—et que d'ailleurs ces moines soumis à un austère et effrayant régime, obligés à la récitation de longs offices, ces Prêcheurs qui ne suffisent pas à la prédication, ne sauraient accepter encore les labeurs de l'éducation sans être littéralement surchargés. Que faire ?... La dernière de ses œuvres répond à cette dernière préoccupation de sa foi. Il n'introduira pas l'élément étranger dans le corps même de l'œuvre du saint patriarche ; il ne changera rien à la tige du grand arbre dominicain ; mais il greffera une branche nouvelle sur son vieux tronc, et, par la fondation du tiers ordre enseignant—dans lequel il substituera l'œuvre de l'éducation à l'œuvre de la prédi-

cation—il donnera au grand ordre un frère sans risquer de le modifier et de le faire dévier. L'oranger planté par S. Dominique ne sera donc pas mutilé, mais une pousse nouvelle et inconnue en sortira verte et fleurie \*.

Ainsi sera remplie sa mission de *Maître d'école*. Il l'accomplira lui-même laborieusement à Sorèze. En mourant il la laissera florissante et à l'état d'institution dans le tiers ordre ; comme il laissera vivante son œuvre d'apologétique à Notre-Dame et consommée son œuvre de la restauration des Frères Prêcheurs en France.

Alors il pourra mourir, et mourir au milieu de ses jours : car ses jours seront pleins.

Lorsque la foi s'est véritablement emparée d'une âme, elle est absolue, et, nous oserons dire, tyrannique dans ses exigences. Depuis le jour où Henri Lacordaire s'est écrié : Je crois ! il n'a plus de repos s'il n'affirme sa foi par des actes, et si la plus étroite logique ne lie pas ses œuvres à sa croyance.

De longues années d'un obscur et incessant travail n'effrayent plus cet esprit prompt, spontané, indépendant, ennemi de la routine ; il suit les vieux sentiers sans se rebuter : il étudie l'Écriture avec passion, saint Thomas et saint Augustin avec amour, tous les Pères avec respect et déférence, et il s'incline devant toutes les décisions doctrinales de l'Église avec une absolue soumission. Au Séminaire, dans son humble chambre d'aumônier de la Visitation, dans sa pauvre cellule de moine, partout, *il va voir aux sources*, comme il le dit, et il creuse profondément, péniblement, comme un théologien du moyen âge. Pourquoi ? Ah ! c'est qu'il veut mettre sa raison au service de sa foi et qu'il ne trouve jamais le serviteur digne du maître.

D'autres fois on l'entend s'écrier comme Job, haletant et ému : *Je parlerai pour respirer un peu !* Futur prêcheur, il faut qu'il parle en effet ; ses lèvres ont été touchées par le charbon ardent de la prophétie, un apôtre vit en lui et ne lui laisse pas la liberté du silence. Se donner à l'œuvre des missions étrangères est une pensée, un désir, une

\* Dans un coin du jardin du couvent dominicain de Sainte-Sabine à Rome, il existe un oranger qui fut planté par S. Dominique lui-même, et qui, pour ses fils, est devenu un objet de respect et de vénération. La tradition est ici constante, et le fait est connu de tous.

L'année où le P. Lacordaire prononça ses vœux et durant laquelle les sept premiers Français gagnés à l'ordre firent à Sainte-Sabine leur noviciat, une nouvelle et forte tige sortit du vieux tronc de l'arbre qui, depuis plus de six siècles, donne des fruits. Et cette branche pleine de vigueur encore aujourd'hui donne aussi des fleurs et des fruits.

Le saint patriarche avait envoyé du ciel à ses nouveaux enfants le plus gracieux, le plus simple et le plus touchant encouragement.

tentative qui date de Saint-Sulpice et qui le poursuit longtemps. " Plus on veut faire de bien dans la religion, plus il faut donner aux peuples de gages de sa certitude par la sainteté et l'abnégation de sa vie... Simple missionnaire sans talent, couvert de haillons et à trois mille lieues de mon pays, je remuerais des royaumes... " Donner des gages de sa certitude, élever sa vie au niveau de sa foi, c'est l'aspiration ardente et continuelle de son cœur.

Ses directeurs au séminaire le détournent, de concert avec Mgr. de Quelen, de cette pensée des missions étrangères; il cède; mais bientôt, attristé par l'état social et religieux de la France,—car pour lui ces deux termes : *religion* et *société* ne se séparaient jamais,—ne trouvant point autour de lui l'occasion de prouver l'absolu de sa foi par l'absolu de ses sacrifices, il revient à cette pensée de quitter le foyer, la patrie, l'amitié, pour aller porter la croix sur de lointains rivages.

Tout était prêt; il s'embarquait pour les Etats-Unis, lorsqu'en 1830 il reçoit une lettre de l'abbé Gerbet. Cette lettre l'appelait à l'aide d'un grand et généreux projet. La France religieuse était malade et menacée, c'était la France qu'il fallait secourir: au lieu d'aller porter au loin la parole sociale et libératrice, c'était, lui disait-on, à la patrie même qu'il fallait la faire entendre; c'était là qu'il s'agissait de prêcher et d'obtenir l'affranchissement de l'Église, et, au moyen d'une publication religieuse périodique, d'organiser une croisade et de réveiller la foi endormie.

L'abbé de Lamennais, alors dans toute la puissance de son génie, appelait à lui l'abbé Lacordaire; l'abbé Gerbet le suppliait avec toute la force séductrice de son jeune enthousiasme de répondre à cet appel.

C'était s'adresser aux plus intimes et aux plus pérévérantes préoccupations de l'abbé Lacordaire; sa noble et généreuse nature fut séduite, il accepta les propositions de l'abbé Gerbet, et, revenant sur ses pas, il abandonna la mission lointaine pour la mission française.

Hélas! l'*Avenir* était fondé.

Hélas! disons-nous, car une des plus profondes tristesses religieuses de notre âge se rattache à ce souvenir; mais ce n'est pas en songeant à l'abbé Lacordaire que nous avons laissé échapper cette exclamation douloureuse. L'épisode de l'*Avenir* est une de ses premières gloires, et certainement un des grands triomphes de sa foi.

Qu'il se soit trompé un moment en effet, qu'est-ce que cela?... Qu'entraîné, fasciné, égaré par un homme dont la puissante intelligence lui apparaissait comme le génie religieux du présent et de l'avenir, il ait consacré son jeune et beau talent à défendre l'Église comme il ne fallait pas la défendre; qu'avec une entière bonne foi et une ardente

bonne volonté, il ait un jour soutenu des thèses contestables, excessives, prématurées, erronées même ; qu'il ait exagéré certaines doctrines, faussé, dans leurs applications certains principes, qu'est-ce que cela encore une fois?... Qu'est-ce que cela si, catholique fidèle, prêtre soumis, humble et loyal chrétien, il ne s'est jamais obstiné ?

Ce qui est redoutable, coupable et honteux, c'est l'obstination dans l'erreur, l'illusion volontaire, l'exagération systématique.

Ce qui est misérable, et méprisable, c'est l'homme qui se déclare infallible et qui ne craint pas d'immoler la vérité à son orgueil ; c'est le chrétien qui ne sait pas réparer une faute par l'humilité d'un aveu, c'est le prêtre parjure et révolté, c'est le sectaire...

Mais au milieu de cette brillante phalange de l'*Avenir*, il y eut un jeune prêtre qui, cherchant et servant Dieu avec une droite et pure volonté, sut, dès la première heure, reconnaître sa voie dans celle de l'Église, s'agenouiller sur le tombeau des apôtres et courber son front sous le sceptre apostolique. Il y eut un jeune prêtre, qui, seul, sans conseils et sans appui, se défendit de l'ascendant, du génie, de l'autorité jusque-là acceptée du maître, des tentations violentes de l'orgueil, des étreintes redoutables de l'amitié, et qui, brisant son cœur et croyant briser son avenir, sauva sa conscience par d'héroïques séparations. Il y eut un jeune prêtre enfin qui, n'hésitant pas un instant devant les humiliations et les déchirements qu'imposait l'accomplissement d'un devoir amer, brûla publiquement, sans fausse honte et sans arrière-pensée, ce qu'il avait adoré, ne se fit pas une arme de son *bâton de pèlerin*, mais le déposa humblement aux pieds de la chaire pontificale, comme le boiteux miraculeusement guéri suspend ses béquilles près de l'autel.

Et ce jeune prêtre était Henri Lacordaire.

Durant sa vie, l'opinion publique, souvent mal informée ou trompée par la malveillance, ne le sépare pas toujours, dans ses jugements, de celui dont il s'était, lui, si admirablement séparé ; elle l'entoura sur ce point de ses défiances, et même le poursuivit de ses accusations ; elle le nomma plus d'une fois *le successeur des doctrines de l'Avenir*, lui qui avait rétracté, réfuté et combattu si noblement ces doctrines, et qui—ne se contentant pas de fuir seul—avait arraché, dans une vaillante et sainte lutte, le premier de ses amis à la révolte et à l'obstination. Mais qu'importent aujourd'hui à cette mémoire triomphante ces passagères et désormais impossibles erreurs?...

Quand on lit, dans M. de Montalembert et dans le P. Chocarne, cette admirable page de la vie du P. Lacordaire, quand on joint à cette lecture celle de ses *Considérations sur le système philosophique de M. de Lamennais* et de sa *Lettre sur le Saint-Siège*, on est prêt à répéter encore l'*O felix culpa !*

Après un temps de retraite, de solitude et d'obscurité, l'apôtre reparait, et, montant d'abord dans la chaire du collège Stanislas, se crée un auditoire inattendu qui, dès le premier jour, l'entend, le comprend et l'aime. Les jeunes esprits se groupent autour de cet orateur, leur frère, qui ressuscite la haute et libre éloquence chrétienne, cette éloquence chaleureuse, émue, spontanée, indépendante, entraînant et colorée des Pères de l'Église, que la chaire française et classique,—depuis deux siècles inflexible dans ses traditions,—ne connaissait plus.

Le mouvement religieux qu'imprime cette prédication nouvelle porte, en dépit des jalousies, des défiances et des intrigues, le jeune orateur dans la chaire de Notre-Dame. On sait ce qu'il fit de cette chaire, quelle œuvre principale d'apostolat il y fonda, et ce que doit la France religieuse à la puissance de sa parole. Nous ne le dirons pas.

Or, il semble que consacrer toutes ses forces à ramener dans le temple les transfuges ou les ennemis de l'autel, parler de Dieu aux générations élevées loin de lui, construire le grand monument d'apologétique chrétienne longtemps médité, jeter à la sueur de son front la semence divine dans les terrains les plus endurcis,—trop endurcis pour pouvoir la plupart du temps récolter soi-même le fruit de ses sueurs,—se donner en un mot corps \* et âme à cette œuvre trop nécessaire, c'était une noble et sainte vie, capable de satisfaire l'âme la plus généreuse et de rassurer le cœur le plus avide de dévouement.

Mais non, ce n'était pas encore la voie de tous les sacrifices, et quelque laborieuse que fût cette carrière, elle n'avait pas exigé l'immolation des biens les plus chers. Parfaitement en harmonie avec les aptitudes de celui qui la suivait, elle contenait en même temps pour lui trop de joies naturelles et surnaturelles. C'était d'ailleurs n'accomplir qu'une seule des missions entrevues, et la plus facile : ce n'était pas assez.

L'abbé Lacordaire savait "que tout homme est vicaire de Jésus-Christ pour travailler par le sacrifice de soi-même à la rédemption de l'humanité, et que, dans le plan de cette grande œuvre chacun a une place éternellement marquée, qu'il est libre d'accepter ou de refuser †." Et certes, il ne voulait user de sa liberté que pour accepter.

Pour cette libre et indépendante nature, pour cette âme naturellement avide et éprise de popularité, pour cet homme qui venait de dire avec vérité à son auditoire : "Vous êtes Français?—je le suis comme

\* "Je savais par expérience, a écrit le P. Lacordaire, la prostration de forces où jette un seul discours sorti de l'âme devant une nombreuse assemblée, et je me demandais comment l'abstinence et le jeûne étaient compatibles avec de tels efforts de la nature et un si profond épuisement."

† *Vie de S. Dominique*, par lui-même.

vous;—philosophes?—je le suis comme vous;—libres et fiers?—je le suis plus que vous;” pour ce Français qui “avait tout aimé de son siècle,” joindre aux immolations du sacerdoce les étroits solennels et irrévocables engagements de la vie monastique, ce devait être un sacrifice suprême. Suprême surtout s’il s’agissait de revêtir, en s’enfermant dans le cloître, un habit calomnié, décrié, souverainement impopulaire.

“Je serai religieux!” avait dit Henri Lacordaire dès la première année où Dieu avait pris possession de son cœur, et il le fut; mais religieux, s’il est permis de parler ainsi, religieux avec raffinement de sacrifice.

Austère, militant, proscrit, un ordre religieux, dans lequel la prédication était un devoir habituel et une institution permanente, portait sur son écu ce mot unique : *Veritas!* A ce titre, il avait été doublement haï, méconnu, insulté par la France révolutionnaire, philosophe et sceptique, qui poursuivait encore particulièrement son souvenir de ses mépris, et répondait à toutes les grandeurs de son passé par cette parole fatidique : *Inquisition!* Personne n’avait encore osé défendre cet ordre et parler de lui, tant le siècle dernier avait été puissant dans ses haines, adroit et fort jusque dans ses accusations les plus fausses. Quelle que fût la vérité, quels que fussent les témoignages de l’histoire, chacun croyait voir, sur le front de cette institution et dans l’auréole de son fondateur, des taches de sang. Ce fut à cet ordre que l’abbé Lacordaire se donna, à cet ordre qui, malgré les erreurs de l’opinion, répondait, Lacordaire l’avait compris, aux besoins spéciaux de l’Eglise et de la France.

Après les victoires remportées plus tard par son génie, son courage et sa vertu, il a été bien aisé de dire,—dans de faciles articles et dans d’ignobles pamphlets—que l’abbé Lacordaire avait compté sur l’effet que produirait sa robe blanche et qu’il avait vu dans la route du cloître le chemin de la gloire. Mais ces accusations portées tardivement par la mauvaise foi ou par la légèreté ne supportent pas l’examen. La robe blanche était alors sans prestige, et le cloître paraissait à tous l’ensevelissement ou l’aberration. Pour que ce sacrifice héroïque pût être un acte ambitieux, il eût fallu tout au moins que celui qui l’accomplissait fût doué de prescience et plein d’un esprit prophétique dont assurément ses accusateurs n’ont pas prétendu le gratifier.

Et véritablement Lacordaire eut ici le mérite de n’être point prophète : c’est dire qu’il fut croyant et généreux dans sa foi jusqu’à l’abnégation totale de lui-même. Il écrivait peu après son entrée dans l’ordre de S. Dominique, il écrivait dans l’émotion même du sacrifice et dans la vérité saisissante de ses impressions :

“Sollicité par une grâce plus forte que moi, je pris enfin mon parti ; mais le sacrifice fut sanglant. Tandis qu’il ne m’en avait rien coûté de quitter le monde pour le sacerdoce, il m’en coûta tout d’ajouter au sacerdoce le poids de la vie religieuse. . . . Je n’avais pas encore autant aimé Paris, autant senti le bien que j’y pouvais faire, ni recueilli là de pareils témoignages d’estime et de confiance. Ma force m’apparaissait plus grande que jamais. C’était précisément le sentiment que j’en avais qui me faisait hésiter à accomplir le sacrifice que Dieu me demandait intérieurement. Ma carrière, me disais-je, est faite, mon action assurée : pourquoi recommencer sur nouveaux frais ? . . . Je n’ai eu, Dieu le sait, dans cette affaire, qu’un seul combat, celui de la faiblesse en présence d’un grand dévouement. J’étais heureux, content, sans souci, et j’allais me jeter sur les épaules, non pas tant une vie dure, une robe de laine, que ce pesant fardeau d’une famille à élever et à nourrir. Moi, sans besoins, j’allais me trouver des enfants qui me demanderaient du pain. L’égoïsme me disait : Reste ! Jésus-Christ me disait : Lorsque la gloire et la tranquillité me furent proposés, j’ai choisi la vie et la mort de la croix ! Voilà toute mon âme dans ces derniers mots. Aujourd’hui j’ai terrassé l’ennemi. . . .”

Il venait de consommer à Rome son sacrifice, lorsqu’il faisait cette intime confession à l’amitié maternelle de Mme Swetchine, et il faudrait plaindre beaucoup ceux qui ne reconnaîtraient pas ici le langage naturel et en même temps sublime de la foi.

“J’eus un moment de faiblesse—écrivait-il encore peu après à la même amie.—Je tournai les yeux vers tout ce que j’avais quitté. Cette vie faite, ces avantages certains, des amis tendrement aimés, des journées si pleines de conversations utiles, les foyers chauds, mes petites chambres si douces, les mille joies d’une vie comblée par Dieu de tant de bonheur extérieur et intérieur. . . .”

Telles étaient les pensées de l’abbé Lacordaire, tandis qu’il accomplissait cet *acte ambitieux* ! . . . Rien n’est plus touchant que l’aveu de cette faiblesse au milieu de l’action si forte qu’il consommait. Et rien n’est aussi plus vrai que ces confidences spontanées et émues, écrites sans art, au plus fort de la lutte.

Or, comment triomphait-il dans cette lutte ? que faisait-il lorsque son cœur se révoltait à la pensée d’abandonner volontairement *la vie faite, les amis tendrement aimés* et les *milles joies* jusque-là permises ? lorsque ses yeux se mouillaient au souvenir des *foyers chauds* et des *petites chambres si douces* qu’il perdait *pour toujours* ? “Je m’humiliais devant Dieu, continue-t-il, et lui demandais la force dont j’avais besoin. Dès la fin de la première journée je sentis qu’il m’avait exaucé, et, depuis trois jours, les consolations ont été croissantes dans mon âme. . . .”

Pour moi, je ne sais s'il y eut jamais un acte de foi plus complet que cette vocation. Henri Lacordaire eût versé son sang, il eût donné sa vie pour affirmer sa foi, que cette confession n'eût pas été plus magnanime et plus absolue. Se faire moine, c'était, de sa part, consacrer jusqu'à son dernier souffle à écrire, comme Pierre de Vérone, le *Credo* avec le sang de ses veines et sur le sol de la patrie.

Cette carrière dans laquelle il entrait ainsi, il la poursuivit de même.

Lorsque l'abbé Lacordaire a rendu sa résolution publique, lorsqu'il a lancé le *Mémoire* par lequel il essaye d'ouvrir les portes de la France aux frères que Dieu ne lui a pas encore donnés; lorsqu'il se trouve enfin engagé d'honneur à la réussite de son audacieux projet, pour lequel le point capital est certainement de s'assurer des disciples; il serait plus que naturel que, PRESSÉ de reconnaître ces hommes de bonne volonté, il soit PRESSANT auprès des premières âmes qui semblent attirées à lui. Mais les considérations humaines ne sont rien pour lui, rien dans sa pensée désormais fixée en Dieu. Au premier disciple qui se présente il écrit: "Laissez-vous aller à l'empire de la grâce, sans vous presser, sans vouloir que ce soit aujourd'hui ou demain. Pour ma part, j'ai employé près de dix-huit mois à me résoudre, et plusieurs fois j'avais comme abandonné cette pensée. Je me borne donc à vous donner simplement les renseignements que vous me demandez. . . La seule chose difficile, mon cher ami, c'est de savoir à quel point vous aimez Jésus et son Eglise, quel sacrifice vous êtes capable de faire. Tout le reste n'est rien. Pensez-y devant Dieu, et écrivez-moi votre décision lorsque vous l'aurez prise."

En tout, partout, cette foi confiante et sereine, mais en même temps ferme et indomptable. Il a écrit de la vérité: "C'est un océan dont Dieu est partout le rivage." Sa vie religieuse est de même, sinon un océan, du moins un fleuve qui coule en Dieu, et dont les rives et le fond sont Jésus-Christ.

C'est la foi, la foi toujours, qui rend le P. Lacordaire vainqueur dans l'épisode si connu, et si justement admiré, du port du costume dominicain dans la chaire de Notre-Dame en 1842. On connaît assez les lettres qui s'échangent alors entre lui et Mme Swetchine, et dans lesquelles ils mettent, l'un et l'autre, tant de foi et de raison. "Plus je vieillis, plus je sens que la grâce de Dieu opère en moi le détachement de ce monde; *je ne me soucie plus que de faire la volonté de Dieu.* S'il lui plaît que je prêche à Notre-Dame, j'y prêcherai; s'il m'en ferme les portes, je prêcherai ailleurs; si toutes les chaires de France me sont successivement interdites, comme c'est peut-être le dessin du gouvernement, j'attendrai d'autres temps, et je ferai le bien quelconque qui me sera possible. Je n'en ferai même aucun, si aucun



“ ne m'est possible. Le présent est peu de chose, l'avenir est tout. . .  
 “ Je n'ai pas le *droit* de quitter mon habit. Mon général même n'a  
 “ pas le droit de m'autoriser à quitter l'habit; le Saint-Siège s'est réservé  
 “ cette faculté. Toute discussion est donc inutile, puisque la brièveté  
 “ du temps ne nous permet pas de recourir à Rome.”

C'est bien le même homme qui, sur la fin de ses jours, refusera de rester à Paris pour une affaire importante, en disant, après réflexion :  
 “ Non, je ne puis, cela ferait peut-être manquer la confession de  
 “ quelques-uns de mes enfants qui se préparent pour la fête prochaine.  
 “ On ne peut pas calculer l'effet d'une communion de moins dans la  
 “ vie d'un chrétien ! . . . ”

Et cet homme aura bien le droit d'écrire, même à une âme chrétienne et généreuse : “ Que vous êtes loin de croire pleinement, ardemment !  
 “ Si une goutte de la foi des Saints tombait sur vous, vous n'auriez pas  
 “ assez de larmes pour vous pleurer, pour pleurer votre vie lâche, molle,  
 “ insignifiante, si pleine d'orgueil et de la satisfaction des sens. . . Le  
 “ véritable chrétien, même en riant, a sa foi présente, et il est avec  
 “ Jésus-Christ comme avec une partie de lui-même qui ne le quitte  
 “ jamais.”

Ce dernier mot est suprême et nous donne vraiment la clef de la vie du P. Lacordaire : *Il est avec Jésus-Christ comme avec une partie de lui-même qui ne le quitte jamais !* Joignons-y cependant une autre parole écrite à l'une des heures les plus difficiles et les plus troublées de sa vie : “ Eussé-je même perdu beaucoup dans l'esprit des hommes,  
 “ qu'est-ce que cela si l'on n'a rien perdu devant Dieu ? . . . ”

“ La lumière disait-il encore, devient si vive, si douce, si pénétrante,  
 “ à mesure que l'on monte vers la mort sous les auspices de la foi et  
 “ d'une vertu qui prend sa racine dans l'Évangile ! . . . On ne croit plus,  
 “ on voit. De même que le mystère des ténèbres s'accroît dans l'âme  
 “ infidèle, et que tout lui devient une énigme et un sujet de doute,  
 “ la clarté s'étend et enveloppe l'âme qui s'est habituée à vivre en Dieu.  
 “ Quand je lis l'Évangile, chaque mot me semble un éclair, et me  
 “ donne une consolation.”

De cette foi croissante naquit aussi l'amour croissant, effectif, et bientôt passionné de ce grand cœur pour Jésus-Christ et pour sa croix; de là vint sa recherche ardente de la souffrance et sa délection dans le martyre. Toute l'explication des effrayants secrets de pénitence que cette vie contient est là : il crut et il aima. Il voulut accomplir à la lettre ce qu'il dit un jour du sacerdoce chrétien : “ C'est une immolation de l'homme ajoutée à celle de Dieu.”

Tournons nos regards de ce côté.

MME. DE MARCEY.

(A continuer.)

---

## LE CENTENAIRE DE SAINT-PIERRE.

---

ROME, 6 juillet 1867.

Je n'avais pas visité Rome depuis quinze ans. J'y suis arrivé en chemin de fer, par un train express, sans obstacle, moi qui, en 1852, avais failli être arrêté dans un *voiturin*, entre Montefiascone et Viterbe. Quel changement! quel spectacle! Par toutes les issues de la ville éternelle pénétraient des pèlerins accourus des cinq parties du monde. Restez donc froid en présence de ces pieuses caravanes qui ont fait des milliers de lieues pour venir apporter aux pieds du souverain pontife l'hommage de leur foi et de leur dévouement! Ah! le sentiment religieux, sous quelque forme qu'il se manifeste, est une belle et grande chose! A ce contact, l'homme le plus sceptique se sent transporté, pour ainsi dire; une puissance invincible, divine, l'arrache à ses mesquines préoccupations; elle le secoue, elle le transforme. Moi aussi j'ai mêlé mon cri aux cris d'enthousiasme de ces milliers de prêtres prosternés devant le vicaire du Christ\*.

Permettez-moi de prendre les choses de plus loin.

J'ai eu l'honneur, grâce à un heureux concours de circonstances, de voir Pie IX, en 1852, pour la première fois. J'avais une lettre de recommandation pour un des hauts dignitaires de l'Eglise de Saint-Louis des Français, Mgr. \* \* \*. Notre compatriote m'accueillit parfaitement et me demanda en quoi il pourrait m'être utile et agréable.

« Monseigneur, lui répondis-je, mon plus vif désir serait de voir Sa Sainteté et de lui présenter mes hommages.

— Je puis vous obtenir facilement cette faveur, si vous avez le temps d'aller voir le saint-père à la campagne. Il se trouve en villégiature à Castel-Gondolfo. Si cela vous agréé, je vous donnerai une lettre pour Mgr. de Mérode, lequel vous fera avoir immédiatement une audience.

— Mais je ne suis pas seul; j'ai avec moi deux amis qui désireraient obtenir la même faveur . . . l'un d'eux est protestant.

— Qu'à cela ne tienne! c'est un homme de bonne compagnie. Il se prêtera, j'en suis sûr, à toutes les exigences du cérémonial? .

— Cela va sans dire."

\* Le correspondant du *Times* écrit à la même date en résumant ses impressions: "J'ai oublié que j'étais protestant."

Je me portai caution et la lettre me fut remise.

Nous arrivâmes le lendemain matin, à neuf heures, à Castel-Gondolfo, situé dans les montagnes d'Albano. Notre première préoccupation fut de remettre notre lettre à son adresse.

A cette époque (1852), Mgr. de Mérode n'avait pas encore acquis l'immense notoriété qu'il a obtenue depuis. Nous nous trouvâmes en présence d'un jeune prêtre de trente ans tout au plus, d'une tournure distinguée, d'une figure régulière et intelligente, qui nous fit l'accueil le plus aimable.—Je n'ai pas pu m'empêcher de sourire bien des fois depuis ce jour-là, lorsque je lisais dans les journaux italiens ou autres ces descriptions fantastiques de la personne et des allures de Mgr. de Mérode. L'a-t-on travesti et défiguré à plaisir! C'était un ancien officier de cavalerie qui avait servi dans notre armée d'Afrique. On faisait du pro-ministre des armes pontificales une espèce de capitaine, une sorte de fier-à-bras couvert d'armes offensives et défensives.

“Je regrette, nous dit sur-le-champ Mgr. de Mérode, de ne pas pouvoir vous présenter moi-même à Sa Sainteté : ce n'est pas mon jour de service. Mais je vais vous mettre entre les mains de mon collègue, Mgr. Talbot, qui me remplacera en tout et pour tout.”

Nous fûmes mis en présence de Mgr. Talbot, un magnifique type d'Anglais, avec lequel nous arrêtâmes les détails de notre présentation au Saint-Père.

Pie IX recevait à trois heures de l'après-midi.

Nous employâmes notre temps disponible à visiter les environs de Castel-Gondolfo et surtout le lac d'Albano, une véritable coupe d'azur encadrée dans des montagnes.

A trois heures précises, nous étions dans l'antichambre du salon pontifical. Peu de minutes après, nous fûmes introduits. Rien ne saurait rendre la simplicité de l'ameublement de ce salon : quelques tableaux de maître, une vaste table près de laquelle se trouvaient trois ou quatre fauteuils. Pie IX nous reçut debout. Il était entièrement vêtu de blanc : il nous parut petit et un peu gros. Ce qui nous frappa le plus en lui, ce fut sa belle et noble figure qui respire une bonté véritablement paternelle. Il nous entretint pendant quelques minutes en français, nous parla de la Rome païenne et de la Rome chrétienne, de la supériorité de celle-ci sur celle-là. Il fit une pause. Nous en profitâmes pour nous mettre à genoux et le prier de vouloir bien bénir un certain nombre de chapelets que nous voulions emporter dans nos familles en souvenir de notre visite à Sa Sainteté. Il nous donna sa bénédiction, et nous nous penchions pour baiser sa mule, suivant le cérémonial qui nous avait été indiqué, lorsqu'il nous arrêta de la main, et nous présenta son anneau.

Nous nous retirâmes profondément ému de la grandeur et de la simplicité de ce noble vieillard.

Je l'ai revu le 29 juin 1867 dans une attitude bien différente. Ce n'était plus le personnage de Castel-Gondolfo, c'était le roi de Rome, le prince de la catholicité. Il avait un cortège comme aucun monarque, quelle que soit sa puissance, n'en saurait créer de semblable. Il avait autour de lui quarante-cinq cardinaux, quatre cent vingt évêques et plus de vingt mille prêtres ou religieux.

Et pourquoi ce déploiement extraordinaire de puissance ecclésiastique ?

Pour célébrer l'anniversaire dix-huit fois séculaire du martyre de saint-Pierre qui a été la base sur laquelle repose depuis dix-huit siècles l'édifice du catholicisme.

Permettez-moi de vous décrire cette splendide procession. C'est quelque chose d'unique dans le monde, sans précédents peut-être.

Le 29 juin, aux premières lueurs du jour, une foule immense se massait dans la basilique de saint-Pierre et sous les portiques du cavalier Bernier. Le cortège avait pour point de départ la chapelle de Sixte IV, où le Pape s'était rendu vers les sept heures du matin. Il se mit en marche après que le Pape eut entonné l'*Ave, maris stella*. Je décrivis à grands traits et ne vous signale que les groupes et les personnages importants. La marche était ouverte par les différentes corporations du clergé régulier, les ordres mendiants en tête ; puis venait le clergé séculier, séparé du précédent par la croix qui lui servait d'étendard.

Aux deux clergés régulier et séculier succède la sacrée Congrégation des Rites, avec tout son personnel, prêtres et prélats flanqués des procureurs et des avocats qui ont figuré dans les causes des différents béatifiés et canonisés.

Après nous vîmes apparaître les bannières des bienheureux qui doivent être incessamment canonisés : en premier lieu celle de la bienheureuse *Germaine Cousin*, portée par la confrérie du très-saint Sacrement, et précédée par des prêtres du diocèse de Toulouse, ses compatriotes ; en second lieu, celle de la bienheureuse *Maria Francesca* aux cinq plaies, portée naturellement par les franciscains ; la troisième, celle du bienheureux *Leonardo* de Porto-Maurizio, était également portée par des franciscains ; la quatrième, celle du bienheureux *Paul de la Croix*, était tenue et entourée par les religieux de la Passion, dont il est le fondateur. Une élite des différents ordres auxquels appartenaient le bienheureux *Nicolas Piechi* et ses dix-huit compagnons de martyre, les célèbres martyrs japonais ! entourait le cinquième étendard, où étaient représentées leurs effigies. Six religieux de

l'ordre de la Merci, portant des torches, suivaient la bannière (la sixième) du bienheureux *Pierre d'Arbues*, martyr, — un *inquisiteur!!!* plusieurs membres de sa famille encore subsistants tenaient le cordon de soie. Enfin, la confrérie des Cinq-Plaies portait l'étendard (le septième) du bienheureux martyr *Josaphat Cuneyvich*, archevêque de Polosko, du rite rutène.

A la suite se déploie la chapelle pontificale. C'est une armée de prêtres, revêtus des plus riches costumes, portant la plupart quelques insignes de la puissance papale.

Voici la croix du pape surmontée de la lance. Elle est précédée par le doyen de la signature, qui agite un encensoir fumant. Elle est portée par le dernier des auditeurs de rote, entourée par six acolytes munis de cierges et suivie par deux huissiers-mâtres.

Après la croix apparaissent les hauts dignitaires de l'Eglise. Je renonce à décrire tous ces personnages portant la chape et la mitre, vêtus les uns à la manière latine, les autres à la manière orientale. C'est un spectacle splendide que cette procession de quatre cent cinquante prélats réunis selon l'ordre hiérarchique et suivant l'ancienneté de préconisation. On voyait s'avancer, deux à deux, les dignitaires de l'Occident mêlés aux dignitaires de l'Orient : les patriarches, les archevêques et les évêques latins confondus avec les patriarches, les archevêques et les évêques gréco-melchites, gréco-rutènes, gréco-roumains, gréco-bulgares, arméniens, syriens, chaldéens, maronites et coptes. Réunion surprenante qui ne s'était pas présentée depuis plusieurs siècles. Puis le collège des cardinaux : les diacres en dalmatique, les prêtres en chasuble, et les évêques en chape.

Près du saint-père se tiennent les conservateurs et les sénateurs de Rome, le prince-assistant et le vice-camerlingue de la sainte Eglise, etc., etc. Plus près encore, et formant un cercle autour de la personne sacrée, marchent les fonctionnaires dits *de custodia pontificis*, les officiers supérieurs de la garde noble, les officiers de la garde suisse, ceux de la garde palatine d'honneur, les camériers secrets de cape et d'épée.

A ce moment la foule s'agite comme une mer sous un coup de tempête. C'est le saint-père!!!

Il est assis sur la fameuse chaise *gestatoria*, que de robustes laquais portent sur leurs épaules. Il a la tiare et le manteau. De la main gauche il porte un cierge allumé ; avec la droite, il bénit de temps en temps la multitude prosternée. Vous dire les cris d'enthousiasme qui ont salué le passage du vicire de Jésus-Christ est chose impossible. Les mots sont impuissants à rendre des choses pareilles.

La procession était fermée par les généraux des ordres religieux.

L'armée ecclésiastique, car c'était une véritable armée, et elle a mis près de deux heures à faire défiler ses nombreuses légions, après être sortie par le portique de gauche, a traversé la place, et, rentrant par le portique de droite, s'est dirigée vers l'autel du saint-sacrement, où, après une adoration, elle a déposé ses drapeaux.

Quelles réflexions suscite un pareil spectacle !

J'aurais voulu voir le héros de la fête, le pauvre pêcheur, le Juif Pierre, briser en ce moment le marbre de son tombeau et se présenter en face de cette cérémonie. Quelle eût été son attitude ? quel eût été son langage ? lui qui obtenait d'être crucifié la tête en bas et les pieds en l'air par humilité ! !

Mais à quoi bon mêler des paroles dissonantes à cette merveilleuse exhibition religieuse ? Ici les hommes ne sont rien, les idées sont tout. Moi qui vous parle, il y a quinze ans, j'avais abordé le saint père, sinon avec la ferveur d'un catholique, au moins avec un esprit docile et fidèle encore à la doctrine. Je suis venu, je le confesse, assister au centenaire avec des idées modifiées du tout au tout, prêt à discuter, prompt à ergoter. Et, voyez la pente des choses, je me suis vu soulevé et pour ainsi dire emporté par le sentiment religieux, catholique, protestant, rationaliste, je ne distingue pas, mais à coup sûr profond et invincible, qui courbait ces foules agenouillées. J'ai fait comme tout le monde : je me suis agenouillé et j'ai prié.

Ces canonisations, ces apothéoses, parmi lesquelles on célébrait celle d'un bourreau, d'un inquisiteur, avaient beau révolter ma raison : malgré tout, je me laissais aller au transport général. Comme la multitude, je vibraï. Je me disais : De tout cela, comme de l'immensité des choses, comme du fond des misères humaines, se dégage l'idée maîtresse, l'idée victorieuse, l'idée de Dieu père et protecteur, l'idée du Christ consolateur.

Après cette fête, les autres, quoique magnifiques, m'ont paru bien pâles ; aussi je m'abstiens de vous en parler.

Rome présente une physionomie *sui generis* : c'est une véritable fourmilière de prêtres. Ce concours inusité laissera une trace durable. Il en est sorti une pensée grandiose : celle d'un concile œcuménique. Puisse ce vingt-deuxième concile œcuménique proclamer le mariage définitif de la religion catholique et de la civilisation moderne !

Le premier concile œcuménique a été celui de Nicée (année 335), sous le pontificat de saint Sylvestre Ier ; il a été tenu contre l'hérésie d'Arius, prêtre d'Alexandrie, qui prétendait que le Fils de Dieu n'est pas l'égal de son Père en toutes choses. Présents : trois cent dix-huit évêques et l'empereur Constantin.

Le dernier concile œcuménique, le vingt et unième, celui de Trente

(1545 à 1565), a été tenu sous les papes Paul III, Jules III, Marcel II, Paul IV et Pie IV. Ses principaux décrets eurent pour objet la condamnation de Luther, la réformation des abus introduits dans l'Eglise et la fixation de certains points de doctrine. Furent présents : cinq cardinaux et légats, trente-trois archevêques, vingt-trois patriarches et deux cent trente-cinq évêques.

*Revue Britannique.*

---

## LETTRE DE L'ÉVÊQUE D'ORLÉANS

---

Orléans, 31 juillet 1867.

Mon cher ami,

Vous me demandez si j'ai des craintes pour le Saint-Siège, si je suis inquiet des menaces de Garibaldi contre Rome.

Non, si je considère ce que veulent la raison, la justice, l'honneur, le respect des traités, le respect de l'Eglise, la parole de la France, la paix du monde ;

Oui, si je songe à ce que peuvent les passions révolutionnaires, avec la complicité tacite ou l'appui réel du gouvernement italien.

Je ne suis pas inquiet précisément de ce que je vois ; je suis inquiet de ce que je ne vois pas ; et plusieurs symptômes augmentent mon inquiétude, que la note du *Moniteur* du 28 juillet ne parvient pas à calmer.

Non, malgré sa hardiesse, Garibaldi seul, ses grossières injures, sa renommée discréditée, même en Italie, ses compagnons ramassés en tous lieux, ne m'inquiètent pas.

Le ministre qui gouverne à Florence ne l'a pas ménagé il y a quatre ans, à Aspromonte, en lui barrant le chemin avec un bataillon de bersaglieri ; la nation italienne ne l'a pas ménagé depuis dans ses votes. L'armée romaine, composée de la légion française dont il insulta, il y a dix-huit ans, le drapeau national, de braves volontaires qui ont offert leur vie au Pape, de ces jeunes et vaillants zouaves prêts à verser pour sa cause jusqu'à la dernière goutte de leur sang, des fidèles gendarmes pontificaux aguerris par un qui-vive continu, l'armée romaine suffit amplement à contenir et à vaincre un tel ennemi.

Et s'il compte sur la population romaine, il se trompe encore ; il la trouvera paisible, dévouée, religieuse ; et, en tous cas, n'enviant aucunement les impôts, la conscription, et le régime de l'Italie. Voilà ce que j'ai vu dans les villes, dans les campagnes, et de près, et souvent ; et, je dois l'ajouter j'y ai regardé avec défiance, et je n'ai trouvé là qu'un peuple bon,

libre, heureux et fier de sentir que la Papauté, qui siège au milieu de lui, est le centre du monde.

Je suis convaincu, quant à moi, qu'il n'y a pas une capitale en Europe, qui, dans les conditions où se trouve Rome, excitée et provoquée comme elle l'est depuis des années, n'eût plus d'une fois renversé son gouvernement. Et Rome est tranquille, et les excitations qui la travaillent semblent ne pas l'atteindre.

Non, la Révolution, si elle arrive, ne viendra pas de Rome mais d'ailleurs.

Et c'est ici que je trouve des signes et des symptômes qui m'inquiètent. Dans les montagnes de mon pays, quand l'orage approche, les vapeurs commencent à s'exhaler de tous les marais. Or, je m'aperçois bien qu'en Italie, en Angleterre, en France surtout, certains journaux commencent à fermenter ; ces journaux, qui n'ont ici de national que le nom, et auxquels M. Billault lui-même reprochait de " tromper l'opinion publique sur les principes de la politique française," le *Siècle*, par exemple, ce *Siècle* à qui M. Billault disait encore que sa polémique était " de nature à exciter les mauvaises passions, à troubler les consciences, à blesser le sentiment national \* : " de ces journaux et d'autres encore, je vois monter les vapeurs accoutumées. Le nuage malsain qui s'élève en ce moment, se compose des sophismes que l'on connaît : " les moyens moraux. . . . les aspirations nationales. . . un peuple à émanciper. . . l'incompatibilité de l'Eglise avec les nations modernes. . . une morale à base nouvelle qui s'élabore lentement, etc., etc."

On attaque les livres catholiques, les peuples catholiques, les candidats catholiques ; on ose mettre les désastres de l'expédition du Mexique au compte des catholiques ; on les mêle à tout ce qui est impopulaire. C'est un concert nouveau de vieilles injures et de calomnies absurdes, mais qui font effet.

Ce concert a été le prélude de toutes les entreprises contre Rome, il recommence, il redouble, et il nous prévient, mieux encore que les proclamations de Garibaldi, que quelque chose se trame ou s'essaye.

Avant les grandes exécutions un roulement de tambour précède. C'est quelque chose de ce genre, si je puis le dire, que nous entendons depuis quelques jours.

Mais ces symptômes, ces signes d'orage ne m'inquièteraient pas, si je n'étais inquiet de ce que je ne vois pas.

J'entends les paroles prononcées à Florence ; mais je ne vois pas les actes ; les actes sérieux, efficaces. Je vois même des contradictions flagrantes entre ce qu'on tolère et ce qu'on déclare vouloir empêcher.



Le *Moniteur* voit autrement, et nous annonce que “ la convention du 15 septembre sera résolument exécutée †. ”

Je prends acte de cette parole du *Moniteur*, et toutefois, je l'avoue, la Convention liant la France aussi bien que l'Italie, j'aurais préféré que le *Moniteur* parlât pour le gouvernement français plutôt que pour le gouvernement italien.

Car, si le *Moniteur* n'a pas compétence pour déclarer ce que fera l'Italie, il a autorité pour nous dire avec certitude ce que fera la France. Or, il se tait au nom de Paris, et il parle au nom de Florence.

Je ne contredis pas le *Moniteur* ; mais enfin je ne sais si les intentions qu'il montre se sont exprimées à Florence de manière à se faire respecter. Car tout est là.

Il y avait à dire un mot de la France énergique et net, qui arrêterait tout. Ce mot a-t-il été dit ? Je l'ignore.

L'Italie est-elle à bout de ressources ? A-t-elle besoin d'un coup, d'une diversion, d'un événement nouveau ? Je le crains.

Malgré son grand mot, *Italia ferà da se*, l'Italie n'a jamais agi seule. Je ne veux rien suspecter, et je n'accuse pas en ce moment, puisque j'ignore. Mais je ne suis rassuré ni par les actes, ni par les paroles.

En un mot, je voudrais des explications précises, des actes positifs : jusque-là je suis inquiet.

Je suis inquiet ; car, je le dois avouer, je ne crois guère à la bonne foi italienne ; puis-je oublier l'expédition de Garibaldi en Sicile, les désaveux et les comédies de M. de Cavour ?

Alors, tout comme aujourd'hui, en plein jour, au su et vu de tout le monde, Garibaldi faisait ses proclamations, ses enrôlements, ses attroupements. M. de Cavour le désavouait à la face de l'Europe, et on croyait M. de Cavour comme on croit aujourd'hui M. Rattazzi. Bien plus, M. de Cavour, envoyait après Garibaldi une escadre pour l'arrêter. Et il écrivait en même temps sous main à son amiral Persano : “ Faites en sorte de naviguer entre les vaisseaux napolitains et Garibaldi : vous m'avez compris.—Oui répondit l'amiral, et le cas échéant, vous me ferez mettre à Fenestrelle.”

Et quand le forban avait réussi, M. de Cavour jetant le masque, et réclamant l'honneur de l'entreprise, se vantait de l'avoir menée, et disait en plein Parlement : “ C'est le résultat de notre politique depuis douze ans. ”

Et le roi faisait asseoir le chef de bandes, avec sa chemise rouge, côte à côte, près de lui, dans sa voiture, et ils entraient tous deux triomphalement à Naples.

† 28 juillet 1867.

Voilà ce que nous avons vu et ce que la note du *Moniteur* ne peut nous faire oublier.

Mais M. Rattazzi, dites-vous, est un honnête homme.—Eh bien ! si M. Rattazzi est un honnête homme, nous ne tarderons pas à le voir.

Mais, dites-vous encore, depuis le départ de nos troupes, le gouvernement italien n'a-t-il pas respecté la Convention ?

Je demeure inquiet, et je ne me suis jamais confié à la paix apparente des six mois qui s'achèvent.

Je m'attendais à ces six mois, et je les avais annoncés d'avance.—Ils auront du moins démontré à tons ceux qui auraient pu en douter encore, ce que je disais tout à l'heure, que le peuple romain, laissé à lui-même, aime le Pape et ne songe en rien aux révolutions.

Ces six mois, d'ailleurs, on les devait bien à la France et à l'Empereur.

La France eût été trop visiblement déshonorée, si, pendant que nos soldats et nos généraux sortaient par une porte, Garibaldi fût entré par l'autre.

J'ai donc toujours cru que la révolution italienne, qui est un jeu bien conduit, n'éclaterait qu'un certain temps après le départ des soldats français. On ne pouvait pas nous combattre, on ne voulait pas nous effrayer, on craignait encore plus de nous rappeler. Mais qu'il serait commode, sous prétexte de contenir Garibaldi, et par amour de l'ordre, qu'il serait commode de nous remplacer, et de monter la garde autour du Vatican, comme on l'a dit, et de son jardin !

Ah ! diront quelques-uns, quelle infamie ! Comment pouvez-vous hasarder une supposition aussi odieuse ?

L'invention est infâme, elle est odieuse, je le reconnais ; mais elle ne m'appartient pas. Elle est je le rappelais tout à l'heure, l'histoire exacte de la prise de possession des provinces pontificales, occupées, puis gardées par l'Italie, dans le but de défendre, contre le même Garibaldi, Rome et l'armée française, qui alors gardait Rome. On pourrait aimer à recourir deux fois à un procédé qui a réussi. Défendre Rome et le Pape est une obligation imposée au gouvernement de Florence par la Convention de septembre. S'il ne faisait rien contre Garibaldi, ce serait trop grossièrement nous prendre pour dupes ou complices. Mais laisser passer Garibaldi à travers les armes et les vaisseaux italiens, puis, marcher après lui à Rome ; afin d'y rétablir l'ordre et d'y protéger le Pape, serait-ce là par hasard un de ces *moyens moraux* dont parle toujours le ministre de Florence ? Je ne puis le croire ; ce serait une application trop prompte de cette morale à base nouvelle dont M. de Sainte-Beuve préconise la lente élaboration.

Enfin, je suis inquiet, je l'ajoute avec tristesse, parce que je ne crois pas à l'ascendant moral de la France en Italie, ni qu'il suffise à arrêter la

révolution. L'Italie, je l'ai traversée plusieurs fois d'un bout à l'autre, depuis cinq années, et en voyant partout et récemment encore, librement étalés les publications, les brochures, les caricatures, les livres les plus injurieux à la France et à l'empereur, et les témoignages multipliés et odieux de l'ingratitude et du mépris de l'Italie pour nous, je rougissais pour l'Italie et pour mon pays.

J'ai appris là, entre autre choses, ce que je ne savais pas, que nous avions été vaincus à Solferino, et qu'eux ont gagné la bataille !

Mais je dois le dire, si je ne crois pas à l'ascendant moral de la France en Italie, je crois à sa responsabilité, et je vois son devoir, et je sais ce que réclame son honneur.

Il y a un point dont je suis bien sûr aussi. Si l'on a jamais cru parvenir à lasser ou à intimider Pie IX, ou à refroidir et diviser l'épiscopat on doit être aujourd'hui détrompé. Jamais le saint Pontife n'a été plus ferme, plus digne, plus doux et plus résolu à la fois.

Et quand à l'épiscopat du monde entier, j'ai dans mes souvenirs classiques le nom d'un lutteur que l'on ne pouvait terrasser quand il touchait à la terre qui l'avait enfanté. Or, pour un évêque, aller à Rome, c'est retrouver sa mère et reprendre une vigueur nouvelle. Ceux qui parlent toujours des aspirations prétendues du peuple de Rome, jamais des intérêts de l'Eglise universelle, jamais de la grande question religieuse, ne pourraient-ils donc pas ici s'élever à d'autres pensées, et jusqu'aux droits augustes et saints des âmes et des consciences ?

Nous sommes venus de toutes les extrémités de la terre apporter au saint Pontife les témoignages de vénération et d'amour de tout l'univers, et nous étions heureux de penser qu'il restait un lieu sur la terre où les pasteurs des âmes, les chefs de la foi pouvaient se réunir avec indépendance et délibérer en paix ; et on laisserait un Garibaldi remplacer là les représentants spirituels de toutes les nations chrétiennes, faire succéder des scènes de meurtre à nos saintes et pacifiques assemblées, et brutalement violer le sanctuaire de l'Eglise catholique, et l'asile de nos consciences !

Mais, en vérité, qui donc pourrait trouver que l'honneur et le bonheur des peuples, sans parler du droit sacré des âmes et de l'inviolable justice, ont quelque chose à gagner à cet échange ?

Mais enfin, l'Italie est la première intéressée à ne pas se laisser pousser dans les criminelles et folles aventures, et la France, quand elle n'oserait plus se faire ici garant de rien, reste responsable de tout.

Agréez, mon cher ami, tous mes bien dévoués sentiments.

† FÉLIX, évêque d'Orléans.

# CONCOURS GÉNÉRAL

DES LYCÉES ET COLLÈGES DE PARIS ET DE VERSAILLES

Paris, août 1867.

Hier a eu lieu à la Sorbonne, sous la présidence de M. Duruy, ministre de l'instruction publique, la distribution solennelle des prix décernés aux lycées et collèges de Paris et de Versailles, pour le concours général de 1867.

A midi précis, M. le ministre de l'instruction publique, précédé des massiers, portant les attributs de l'Université, des cinq facultés de théologie, de droit, de médecine et de pharmacie, des sciences et des lettres, du corps académique, et de plusieurs membres de l'Institut et du Collège de France, est entré dans la salle, accompagné de plusieurs de ses collègues et de hauts dignitaires de l'armée, de la magistrature et de l'administration.

Quelques secondes après, est arrivé le prince impérial avec son gouverneur, le général Frossard. Le jeune prince, vêtu de velours noir et portant le grand cordon de la Légion d'honneur, a pris place à la droite du ministre. Son arrivée a été saluée par les bravos enthousiastes des élèves et de toutes les personnes présentes.

Sur l'estrade, à la gauche du prince, se trouvait l'amiral Rigault de Genouilly, ministre de la marine, et à gauche du ministre de l'instruction publique, Mgr. l'archevêque de Paris.

Le prince impérial a remis lui-même leurs couronnes aux trois élèves qui ont remporté les trois prix d'honneur de mathématiques spéciales, de philosophie et de rhétorique, ainsi qu'aux élèves dont le nom était proclamé le premier dans la classe de mathématiques élémentaires et dans celles de seconde, de troisième et de quatrième. Son Altesse Impériale a embrassé les jeunes lauréats en plaçant la couronne sur leur tête.

M. le ministre a ouvert la séance par le discours suivant :

Chers élèves,

Notre solennité habituelle, la fête de l'enseignement national, reçoit cette année un éclat inattendu. L'empereur a voulu que son fils applaudît aux succès de ceux qui ont triomphé dans le concours général des lycées et collèges de la France. C'est un honneur qui s'adresse à toutes les écoles publiques de l'empire. L'Université reconnaissante remercie le souverain de la faveur qui lui est aujourd'hui accordée; et ceux qui

forment ici l'élite de la jeunesse française saluent, au nom de leurs camarades absents, le prince impérial, qui vient chercher parmi eux des émules, et, parmi leurs professeurs, des maîtres.

Lorsqu'une telle marque de confiance nous est donnée, c'est le moment, messieurs, de nous examiner nous-mêmes, et de rechercher si nous sommes bien dans la voie que nous traçait, il y a soixante ans, le chef de la dynastie des Napoléons.

Messieurs,

J'assistai naguère à une réunion de savants venus de toutes les régions du monde pour prendre part à la fête de la civilisation moderne. Il y avait là des hommes déjà illustres, de grands chimistes, d'éminents physiiciens. C'étaient comme les chefs de cette vaillante aristocratie de la science qui, depuis un siècle surtout, livre aux puissances mystérieuses de la nature cette bataille sans trêve, où la matière vaincue par l'esprit à laissé aux mains de l'homme, comme autant de trophées, des armes et des forces nouvelles.

On s'entretenait des conquêtes récentes, de celles qu'on espérait encore, des moyens de les préparer ; pour développer en un pays l'esprit scientifique et en assurer la fécondité, il fallait faire dans l'éducation nationale une très-large part aux *humanités*.

En parlant ainsi, ces savants hommes ne faisaient que répéter le mot de Fourier : " Voulez-vous former un habile mathématicien, commencez par " de fortes études littéraires ; " ou celui de Napoléon, qui, mieux encore, disait : " Les mathématiques sont une des applications de l'esprit ; mais les " lettres sont l'esprit même."

Qu'est-ce donc que ces *humanités*, auxquelles on reconnaît un tel privilège ? Un ensemble d'études très-longues, et dont on oublie bien vite une grande partie ; qui sont sans profit immédiat, inutiles même, en apparence ; et qui cependant forment le système le plus rationnel d'une haute éducation, parce qu'elles sont la meilleure gymnastique de l'intelligence, parce qu'elles prennent successivement les facultés de l'enfant et du jeune homme pour les exercer une à une et les combiner ensuite en cet ensemble harmonieux qu'on appelle la raison ; parce qu'enfin elles gravent profondément dans le cœur la règle morale qui est indispensable au bon ménage de la vie, comme disaient nos pères.

Permettez, Messieurs, que je montre en quelques traits rapides cette organisation scolaire qui a résisté à bien des chocs, et qui, dans son ensemble, tiendra bon contre toutes les attaques, car elle procède d'une vue nette de la nature de l'esprit et des conditions mêmes de la société française.

Vous n'avez pas besoin, messieurs, d'être confirmés dans la pensée que

vous faites une œuvre nécessaire ; mais il n'est pas inutile de prouver une fois de plus que nous avons raison devant vous, chers élèves, qui nous donnez votre intelligence à former, et par conséquent votre avenir à faire.

Dès les premières classes du lycée, l'élève reçoit une instruction différente de celle qui est donnée à l'enfant du même âge dans l'école primaire. Celui-ci aura bien vite besoin de ses bras pour vivre ; il lui faut des connaissances usuelles qui puissent être immédiatement utilisées. L'autre a devant lui le temps, peut-être l'aisance, même la fortune. Rien ne le presse ; on peut donc avec lui travailler lentement à poser les larges et solides bases d'un édifice qui devra s'élever plus haut.

L'enfant, dit La Bruyère, nous apporte sa mémoire " toute neuve, prompte et fidèle, alors que l'esprit et le cœur sont encore vides de " passions et de désirs." Quel usage en faire ? Il a peu de mots, peu d'idées à son service ; qu'il commence donc par l'étude des mots et des idées d'autrui ; mais, dans cette étude, trouvons le moyen d'éveiller en lui une autre faculté, l'intelligence, et de l'exercer doucement sans l'accabler.

Voilà pou quoi nous lui enseignons une langue mère de la sienne, dont il est assez près pour que la difficulté ne dépasse point ses forces, assez loin pour qu'un effort lui soit nécessaire. Le latin remplit admirablement ces conditions : car c'est à Rome que nous devons notre langue, nos lois, une partie de nos idées et de nos institutions. Aussi, pour bien apprendre le français, pour savoir le vrai sens des mots et les nuances les plus délicates de l'expression, pour dégager la grammaire naturelle que l'enfant porte en son esprit, et que, sans y songer, sa mère lui a donnée avec ses caresses, il n'est rien, messieurs, qui vaille le thème latin.

C'est la raison de nos classes élémentaires où l'élève se rend maître des mots, et de nos classes de grammaire, où il étudie l'agencement moral des propositions. On y fait une œuvre très-philosophique : car à chaque instant on y ramène l'enfant du mot à l'idée ; obligé à regarder dans son esprit, il apprend, sans qu'il s'en doute, à analyser les notions confuses que le monde extérieur y jette incessamment.

Et de quoi nous servons-nous pour ce travail ? Des traits les plus heureux que nous fournissent la religion, l'histoire, la poésie, les lettres ; de sorte que, tout en formant l'instrument de la pensée, nous composons, des matériaux les plus purs, la pensée elle-même.

Mais l'enfant a grandi ; une sève féconde circule en ses veines ; le sentiment devient plus délicat et plus vif ; l'imagination s'anime et se colore ; la puissance créatrice apparaît : c'est le printemps de la vie. Comme la fleur qui s'entr'ouvre laisse échapper ses premiers parfums, l'esprit se répand au dehors en vagues mais généreux désirs, et le cœur qui déborde jette à tous les vents du ciel les prémices de la vie.

Cette force précieuse et redoutable, nous nous en emparons pour la contenir et la diriger. Notre élève prend alors la robe virile, et, introduit dans l'assemblée des esprits supérieurs, il commence ce commerce intime que Descartes appelait "une conversation avec les plus honnêtes gens des siècles passés, et même une conversation étudiée, dans laquelle ils ne nous découvrent que les meilleures de leurs pensées."

Mais nous lui demandons plus qu'une attention docile et qu'une admiration discrète. Il faut qu'il apprenne à penser avec les maîtres de la pensée humaine; il faut qu'il apprenne à écrire avec les maîtres dans l'art de bien dire. Il étudie leurs procédés de composition; il cherche à surprendre le secret de leurs beautés. Tour à tour il analyse et recompose. Il s'exerce à trouver, sous l'entassement calculé des ornements oratoires, l'idée elle-même dans sa nudité pour la bien saisir et en éprouver la force ou la justesse, puis à replacer sur elle, d'une main de jour en jour plus assurée, toutes les parures dont quelque grand artiste l'avait revêtue. Nous le forçons même, malgré sa faiblesse, à se prendre corps à corps avec les maîtres, pour qu'à leur contact passe en lui une étincelle du feu sacré. Nous ne prétendons pas qu'il rivalise d'élégance et d'harmonie avec Horace, Virgile et Racine; de force avec Thucydide, Démosthènes et Corneille; de noblesse, de sérénité calme et puissante avec Tite-Live et Bossuet; de passion éloquentes avec Tacite et Pascal; de finesse, de grâce et de clarté avec Térence, la Fontaine et Voltaire; mais nous espérons qu'à force de vivre avec ces beaux génies, il gardera quelque chose de leurs dons divins.

Parmi ces études multiples et variées de traductions, d'analyses et de composition, il en est une que plusieurs condamnent, bien qu'elle ait son rôle dans le développement des facultés: c'est le vers latin. L'Université s'obstine à le conserver, parce qu'avec lui elle règle l'essor de l'imagination poétique, un des dons charmants et dangereux de la jeunesse. En cherchant la justesse brillante ou la pointe acérée de l'expression, ce qui est le propre du vers latin, en s'habituant à enfermer une pensée ou une image en une phrase concise, l'élève peut acquérir deux des précieuses qualités de l'art d'écrire; et en même temps, le travail qu'il s'impose pour donner la mélodie à son style lui fait comprendre et aimer la prosodie musicale qui se trouve même dans l'œuvre des grands prosateurs. Cet exercice latin contribue donc à la formation du goût français.

Toute la vie du lycée se résume dans la *rhétorique*, notre grande classe littéraire. On n'y fait plus, grâce à Dieu, l'étude minutieuse des figures de pensées et des figures de mots: la litote et l'hypotypose, la synecdoque et l'hypallage. Toute cette scolastique est allée rejoindre l'ancienne. On a laissé les mots pour les choses, pour le style même, pour les nobles pensées, la raison éloquentes, la passion contenue assuré qu'on était que les

figures viennent d'elles-mêmes à qui sent vivement et se laisse remuer jusque dans les profondeurs de son être par l'enthousiasme du beau, du bien et du vrai.

La classe de rhétorique réunit toutes ses forces pour un de ses exercices, le discours. Il a ses détracteurs, comme le vers latin. C'est, dit-on, un genre faux et passé de mode. Je sais bien, Messieurs, que les lauréats que nous allons couronner ne sont pas des Démosthènes, même celui qui va remporter le prix d'honneur ; mais où trouver un exercice plus propre à mettre en jeu toutes les facultés de l'esprit ? Il faut que l'orateur, n'eût-il que dix-huit ans, ait beaucoup appris. Son intelligence doit être un riche trésor de faits et d'idées que la raison discute, combine et dispose, que l'imagination recouvre de ses grâces, que la passion pénètre de sa chaleur, que l'enthousiasme, enfin, précipite vers une conclusion irrésistible.

Convaincre, voilà le but de l'orateur ; et, comme pour l'atteindre il faut le concours de toutes les facultés, mettant en œuvre, du moins dans nos écoles, toutes les saines raisons, le discours est pour nous le plus puissant moyen d'éducation intellectuelle et morale.

Il a un précieux auxiliaire, l'histoire que Bossuet appelait " la maîtresse de la vie " et " la lumière de la prudence civile. "

L'histoire est le dépôt de l'expérience du genre humain. Mais son utilité ne se borne pas aux leçons qu'elle donne et à la précoce maturité d'esprit qu'elle assure ; elle a encore cet avantage, qu'elle habitue ceux qui l'écrivent à parler la langue véritable des affaires humaines, et par là elle fournit un utile contre-poids aux tendances passionnées et aux entraînements littéraires du discours. Démosthènes savait par cœur Thucydide.

Arrivé à ce point, l'œuvre semblerait accomplie et l'éducation achevée. Mais cet esprit muni de grâce et de force, nous le plaçons encore sous la rude discipline des sciences, afin que leurs méthodes austères éprouvent et fortifient les facultés viriles que nous n'avions jusqu'alors touchées qu'en passant. Il apprend avec elle à *observer*, c'est-à-dire à regarder pour comprendre, à *expérimenter*, c'est-à-dire à s'assurer de la vérité entrevue ; à *raisonner* enfin sur des abstractions, pour s'habituer à dégager l'accessoire du principal, le contingent du nécessaire, ce qui passe de ce qui demeure éternellement. C'est déjà le cours de philosophie.

Là, le jeune homme qui, dans les classes précédentes, avait vécu au milieu des faits et des images, coordonnant les uns, animant les autres, mais restant toujours comme à la surface de la pensée, pénètre au cœur de l'intelligence pour en découvrir le mécanisme mystérieux. Il se cherche lui-même ; il trouve Dieu en lui, comme dans l'harmonie des mondes, et, sous Dieu, la loi morale lui impose le joug glorieux du devoir, sans lequel il n'y a de liberté légitime et durable ni pour l'individu ni pour la société.



Voilà notre système d'éducation classique, que la sagesse des siècles a constitué, et qu'aucun régime, chez les nations étrangères, ne surpasse.

Ajoutez-y les langues vivantes, qui sont une nécessité moderne ; les arts, représentés par le dessin et la musique ; la gymnastique, pour le développement du corps, que les Grecs, nos maîtres en tout, se gardaient bien de négliger ; afin de donner place aux exercices nouveaux, rendez les leçons plus courtes et les récréations plus longues, ayez une discipline moins automatique, pour avoir dès la jeunesse une responsabilité plus virile, et vous constituerez le régime le mieux approprié, dans son ensemble, au but proposé à nos communs efforts.

Ce but n'est pas, comme certains affectent de le croire, d'enseigner à parler latin ou grec, de créer dès le collège des chimistes ou des historiens, mais d'apprendre à penser et à écrire ; en un mot, de faire des hommes, et c'est pour cela que nos études s'appellent les *humanités*.

Mais c'est pour cela aussi que beaucoup d'années leur sont nécessaires. On le leur reproche, car nous sommes en un temps de hâte extrême où l'on veut gagner vite. Pour un grand nombre, la nature se voile sous la fumée de l'usine, et l'esprit se dessèche au souffle énevant de l'industrie littéraire. On écrit pour vivre, ce qui est bien légitime, mais ce qui conduit quelque-uns à écrire sans penser, puis à remplir le vide de leur pensées par toute autre chose que le vrai, le beau et l'honnête.

Tout cela, Messieurs, relève notre rôle à nous, gardiens obligés du goût, des patientes études et des grandes traditions littéraires. C'est pour que vous, chers élèves, vous détourniez les yeux des œuvres précipitées ou malsaines, que nous passons de longues heures à vous faire méditer une ode d'Horace ou quelques vers de Virgile, comme le sculpteur, pour éloigner ses élèves des beautés douteuses, les met en face de la Vénus de Milo.

Restez fidèles à ces belles études du lycée, et que votre esprit, comme le vase où a été versée une précieuse liqueur, en garde à jamais le parfum salutaire. Peut-être serait-il donné à quelques-uns d'entre vous d'aller rejoindre le groupe encore nombreux, Dieu merci, des amants désintéressés de la muse austère ; mais à chacun de vous il sera toujours permis, quelle que soit sa destinée, de revenir de temps à autre vers les amis de sa jeunesse. Faites-le, et vous trouverez, dans l'âge mûr, plus de charme encore et d'attrait à leur commerce. C'est l'exemple qui vous est donné du haut du trône par un prince dont les lettres et la science occupent les rares loisirs, et c'est le conseil qu'en terminant je vous adresse par la voix aimée de votre Cicéron :

“ Hæc studia adolescentiam alunt, senectutem oblectant ; secundas res ornant, adversis parfugium ac solatium præbent ; delectant domi, non impediunt foris ; pernoctant nobiscum, peregrinantur, rusticantur.”

Le grand orateur avait dû aux lettres le charme de la vie, la puissance dans l'Etat, la consolation dans l'exil ; elles lui ont donné mieux encore, l'immortalité !

Monseigneur,

Nos fêtes sont sérieuses, même dans la joie. Votre Altesse impériale s'en est aperçue à ce long discours. Que cependant elle me permette encore un mot.

Il y a un mois, Prince, aux applaudissements trois fois répétés d'une assistance où le monde entier avait ses représentants, vous portiez à l'empereur le prix que le jury des nations avait décerné au protecteur ardent et résolu des classes laborieuses. Aujourd'hui, c'est le fils de l'historien de César, de l'impérial écrivain qui a si souvent exprimé de nobles pensées dans le plus beau langage ; c'est l'héritier du premier trône de l'univers qui vient décerner leurs couronnes aux vainqueurs dans les luttes de l'esprit, à ceux qui l'aideront un jour à bien servir la patrie.

Que ces deux fêtes, Prince, restent dans votre mémoire. L'une vous rappellera les persévérants efforts de votre illustre père pour diminuer la misère du peuple ; l'autre, sa sollicitude pour élever le génie de la France.

---

## EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1867.

---

### PEINTRES RELIGIEUX.

Il serait difficile de dire, par le seul examen de l'art moderne, à quelle religion ou à quel culte la société française se rattache. Les vases étrusques, les bas-reliefs assyriens, les hypogées égyptiens, les débris grecs et romains suffiraient, à défaut de l'histoire, pour faire connaître les croyances et les rites des peuples auxquels ils ont appartenu. Il n'en est pas de même de nos œuvres. Si, pour notre châtimeut, la religion chrétienne venait à disparaître de notre société, et si une nouvelle barbarie s'étendait sur notre monde, les chercheurs de l'avenir seraient dans l'impossibilité de reconstituer, avec nos débris, l'état de nos croyances. Je me figure quelquefois l'embarras d'un homme qui voudrait découvrir notre foi avec nos œuvres d'art. Jetez un habitant d'un autre monde dans une de nos Expositions, et donnez-lui le problème à résoudre ; il commettra toutes sortes d'anachronismes.

Son premier mouvement sera de nous classer parmi les croyants de l'Olympe et les fervents de Jupiter. Il pourra croire encore que nous avons renié tout culte, et que nous sommes arrivés à ce point monstrueux où les peuples, brisant tout rapport avec le monde surnaturel, n'ont d'autre loi que l'athéisme. L'idée que nous pouvons être des chrétiens ne viendra certainement pas à son esprit. Sur trois ou quatre mille tableaux ou objets d'art exposés au Champ-de-Mars, on n'en trouve pas cent qui rappellent des faits ou des sentiments chrétiens. Les peuples étrangers sont sur ce point aussi avancés ou aussi arriérés que nous. Le paganisme, le mahométisme, les histoires locales, les mœurs, la nature ont des milliers d'admirateurs ; le christianisme n'en a point.

D'où vient cette lacune ? D'où vient cette impuissance ou cet éloignement ? La religion chrétienne touche-t-elle à sa fin comme le prétendent quelques-uns ? Ne représente-t-elle plus que des symboles creux pour nos contemporains ? Les peuples modernes désertent-ils les croyances et les espérances de leurs pères ?... Je vois, au contraire, autour de nous, les signes les plus éclatants de foi et de renaissance religieuses. Le dix-neuvième siècle relève avec ardeur les ruines que le dix-huitième siècle avait amoncelées. Il répare les brèches que l'effroyable crise de la fin de l'autre siècle a faites au christianisme. Partout les églises se redressent ; partout elles sont trop rares ou trop étroites. Les ordres religieux se reconstituent. Les moines reparaisent, les monastères se refont ; les couvents de femmes n'ont jamais été aussi nombreux. L'élite de notre société revient sincèrement aux idées et aux pratiques dont l'abandon avait perdu ses pères. De tous côtés, la foi et la charité publiques donnent les gages les plus consolants de l'état des esprits et de la rénovation des âmes. Il s'opère un immense retour vers le catholicisme. Nos ennemis eux-mêmes sont contraints de l'avouer. La vérité s'impose avec une force nouvelle ; une armée nombreuse de travailleurs la sert et la propage par la parole et par la plume. D'où vient que ce mouvement de plus en plus accentué n'a pas d'échos dans l'art ? Pourquoi n'y a-t-il pas dans l'école contemporaine un groupe nombreux et ardent, semblable à celui qui s'est formé depuis longtemps dans la littérature ? Pourquoi une troupe d'artistes n'essaie-t-elle pas de lutter contre les tendances sceptiques et matérialistes du siècle ? Est-ce la foi ou la force qui manquent ? Les artistes, en général, moins instruits, moins penseurs que les littérateurs, sont-ils réellement en dehors ou en arrière du mouvement qui ramène la meilleure partie de la société vers les idées chrétiennes ?

Certes, Flandrin et Orsel suffisent à la gloire d'une époque. Depuis les gothiques et Lesueur, l'école française n'a pas produit d'artistes comparables à ces deux maîtres. Après eux, des peintres, des sculpteurs distingués, dont je n'oublie ni le nom ni les œuvres, jettent ça et là quelques

protestations; mais ces protestations sont isolées. Elles n'ont point le caractère d'union et de force que la réaction chrétienne offre en littérature.

Cependant, il faut toujours le répéter, l'affirmation chrétienne est le seul moyen de lutter, aussi bien dans l'art que dans les autres sphères, contre le matérialisme envahissant. Le christianisme est la plus haute expression du spiritualisme, le plus haut sommet de l'idéal. Il y aura toujours des spiritualistes et des matérialistes dans le monde; ces deux courants se disputeront perpétuellement les cœurs et les intelligences. Le plus sûr moyen d'affaiblir le matérialisme, est de lui ôter de sa puissance et de le combattre avec l'esprit chrétien.

Jamais ces réflexions n'ont eu autant d'à-propos que devant l'exposition du Champ-de-Mars. Jamais on ne vit semblable pénurie de tableaux religieux; jamais semblable infériorité dans leur exécution. Les rares artistes qui paraissent croyants, se fient trop à la pureté de leurs intentions ou à l'élevation de leurs idées. Ceux qui, notoirement, sont indifférents ou incrédules, affligent les regards religieux par la façon dont ils comprennent ou rendent nos croyances.

Ce serait le cas d'examiner si tous les artistes sont aptes à traiter la peinture religieuse. A mes yeux, la question est jugée. Pour rendre et communiquer un sentiment, la première condition est de l'éprouver soi-même. Cette proposition est absolument élémentaire. Comment reproduire le Christ, la Vierge, les anges, les saints, leurs actions, leurs pensées, leurs paroles, l'ardeur de leur amour, la miséricorde des uns, l'élan et la ferveur des autres, si toutes ces choses sont aussi mortes et aussi vaines pour celui qui les rend que les hauts faits de Jupiter? Comment exprimer les joies du paradis, les tourments de l'enfer, si le paradis et l'enfer font sourire l'artiste? Il y a là une anomalie qu'il suffit d'énoncer. La puissance d'imagination ne saurait suppléer au sentiment. Ils disent que Phidias et Raphaël faisaient des dieux, mais qu'ils n'y croyaient pas. Qu'en savent-ils? Phidias ressemblait probablement à tous les grands esprits de son époque. Il cherchait avec angoisse: ne trouvant pas autour de lui d'idée religieuse à sa hauteur, il restait plein de respect pour les symboles. Raphaël était croyant. Ce point est hors de doute. Quand aux vrais peintres chrétiens, aux artistes que nous prétendons surtout revendiquer, Angelico, Bartolomeo, Ghirlandajo, Hemling, Van Dyck, en un mot à tous les gothiques italiens et allemands, on essaierait de leur ravir l'auréole de foi aussi vainement qu'à leurs œuvres l'auréole du génie. Des exceptions, si l'on en pouvait montrer, ne feraient rien à la règle, et la théorie resterait toute entière.

Cela dit, entrons dans l'Exposition et parcourons rapidement la série des tableaux religieux.

Les prix de Rome abordent volontiers la peinture religieuse ; ils trouvent dans les sujets de cette sorte une élévation et une ampleur qui les séduisent. Ils ne réussissent pas mieux que les autres ; quelquefois ils réussissent moins. Le sentiment religieux leur fait défaut autant qu'aux autres. Toutefois, ils montrent d'habitude une grande recherche du style, une noblesse relative, un grand soin de la couleur locale. Vivant à Rome, au milieu des souvenirs les plus anciens et les plus dramatiques de l'Eglise, ils donnent à leurs œuvres un caractère que les artistes privés de ces impressions atteignent rarement. En 1855, plusieurs d'entre eux s'étaient donné rendez-vous dans les catacombes, et semblaient vouloir illustrer le nécrologe des martyrs. M. Lévy continue ces traditions. Son *Dernier repas des Martyrs* est une œuvre digne de la villa Médicis, d'où elle nous est venue.

Les martyrs sont rassemblés et font leur dernier repas. Demain, ils vont être sacrifiés. La foule vient les contempler, comme elle allait contempler, je suppose, les bêtes ou les gladiateurs qui devaient être acteurs ou victimes dans les fêtes. Les chrétiens sont assis ; on circule autour d'eux. Hommes, femmes, plébéiens, soldats, esclaves, regardent avidement les gens dont les membres dépecés ensanglanteront demain le cirque. C'était, paraît-il, une coutume de donner à la plèbe cet avant-goût des émotions du spectacle. Profitant de la solennité d'un tel moment un des chrétiens se lève et apostrophe le peuple. Il parle de sa joie, de ses espérances, de son mépris de la mort et du sentiment nouveau qui le fera rayonner sous la griffe des lions. Et la foule écoute, stupéfaite, ce langage inconnu ; les uns haussent les épaules, le prenant pour un fou ; les autres restent graves : ils sont frappés et peut-être convertis.

Bon tableau, ferme, élevé, correct ; il lui manque le rayon de foi qui devait transfigurer les martyrs.

M. Delauny, autre grand prix de Rome, expose de nouveau la *Communion des Apôtres*, œuvre solide, un peu vulgaire, qui serait probablement meilleure si la *Vénus* du même artiste était moins bonne. M. Bouguereau, prédécesseur des deux premiers à la villa Médicis, nous rend son mélancolique *Jour des morts* ; M. Jalabert, toujours grand prix de Rome, son *Jésus sur les eaux*, sujet traité avec noblesse ; nous voyons le *Christ en croix* de M. Dumas, récompensé d'une grande médaille en 1865 ; l'*Adoration des mages* de M. Brune, où se montrent de très-beaux nègres, de très-belles robes orientales, de très-belles cassolettes et pas assez d'émotion et de gravité bibliques. L'*Enfant prodigue* de M. Dubufe étale de nouveau les danses, les jeux, les festins, les fleurs, les coupes, les dés qui sont d'ordinaire la mise en scène de ce drame si connu, avec les pourceaux pour moralité d'un côté, et la maison paternelle pour conclusion de l'autre. M. Laemlein a envoyé un *Job*, qui n'a jamais été en Orient ; M. Glaize

fil un *Christ avec les dix lépreux*, qui pourrait être aussi bien un mormon faisant de la philanthropie. Toutes ces toiles sont estimables; je n'en dirai pas de mal; mais elles me laissent si parfaitement froid, que je n'en saurais dire du bien.

M. Dauban reparait avec ses tableaux de *Chartreux*, qu'il traite avec respect et gravité; M. Sellier, avec son *Lévite d'Ephraïm maudissant la ville de Gabaa*. Le lévite ressemble à un arabe: burnous, haïck, corde en poile de chameau, rien ne manque au personnage. Sommes-nous en Afrique ou en Judée? Avons-nous sous les yeux un prêtre de l'ancienne loi ou un Berbère de l'Atlas? M. Sellier partage, au sujet des costumes juifs, l'opinion d'Horace Vernet. Pour lui, les Juifs, enfants d'Abraham, étaient vêtus comme le sont encore leurs frères bâtards, les Arabes, enfants d'Ismaël. L'immobilité de l'Orient est connue: l'Orient ne change pas plus de costume que de mœurs. Les Arabes ont conservé et nous offrent un spécimen exact des anciens costumes des juifs. Voilà la thèse. Elle a de la spéciosité; elle est acceptée par plusieurs artistes. Je ne la discute point. A défaut de documents certains, le mieux est, je crois, de suivre la tradition. Un David ou un Christ habillé en Kabyle, a pour moindre conséquence de désorienter le spectateur.

M. Lazerges, artiste élevé, esprit sérieux et convaincu, expose une *Mort de la Vierge*, d'un sentiment recueilli, d'une peinture solide, qui rappelle les meilleures traditions de l'école française. Devant ce tableau je me souviens de Subleyras; le souvenir ne doit pas désobliger le peintre.

*Jésus source de vie*, par M. Michel, mérite par ses qualités et ses défauts, un examen particulier. L'idée est élevée, bien conçue, bien rendue, la facture médiocre compromet le tableau.

A l'ombre d'un grand sycomore, sur les degrés d'une fontaine, le Seigneur est assis. L'eau coule fraîche et limpide. Jésus la reçoit dans un vase, et le vase sert à remplir l'écuelle qui désaltère les voyageurs. Un vieillard son bâton à la main, le havre-sac sur l'épaule, à genoux devant le Seigneur, boit à long traits l'eau qui donne la vie. A ses côtés, une jeune mère tend la main et réclame quelques gorgées pour elle et pour sa fille. Derrière, une vieille femme attend également. Tous sont fatigués et pressés de se refaire. D'autres voyageurs paraissent dans le fond. Ils se lâtent: le ciel est chaud, implacable: le soleil brûle la terre; la route est rude, escarpée, semée de pierres et d'obstacles. Elle meurtrit les pieds des voyageurs, tandis que le soleil embrase leur cerveau. Ah! le dur voyage! c'est la vie! Sur le premier plan, un homme épuisé, tombe sous son fardeau. Il est à bout; il va mourir; il tourne le dos à la fontaine, qu'il ne voit pas ou qu'il ne veut pas voir. A ses côtés, un bon compagnon, un ange secourable, essaye de le relever et lui montre la source. Plus loin, des hommes, des femmes, écrasés par la chaleur, écrasés par leur

fardeau, s'encouragent en se montrant le but. Le but, c'est toujours Jésus et la source qui coule !

Voilà les militants !

Voici les triomphants !

Derrière la fontaine, sous les ombrages les plus frais du sycamore, d'autres voyageurs sont assis et se reposent. Ceux-là ont traversé la route, ont traversé la vie. Les yeux toujours fixés sur le Seigneur, ils sont arrivés au but, et le Seigneur les récompense. Un vieillard, un jeune homme, toute une famille rassemblés sous le feuillage, abrités par l'ombre de la fontaine, jouissent dans une attitude reconnaissante et recueillie de la fraîcheur et de la paix conquises.

L'idée, on le voit, est excellente. Jésus-Christ est la source. Sans lui, loin de lui, la vie est dure, la route mauvaise, le labeur grand, le but impossible à atteindre. Il faut aller au Christ, il faut se désaltérer aux eaux qu'il tend toujours, pour pouvoir vivre, marcher, se sauver. Le point de départ est parfait. La composition est heureuse, elle met bien l'idée en relief ; la forme, je le répète, laisse fort à désirer. Or, en peinture, la forme tient une grande place. Un tableau se soutient par la forme seule, indépendante de l'idée. Combien d'œuvres immortelles, qui n'ont d'autre mérite que la force ou la beauté de leur exécution, autrement dit la vérité et le rendu des êtres et des choses mis en scène. Voyez Rembrandt, Teniers, Chardin, tous les naturalistes ! leurs idées sont communes, leurs motifs vulgaires, leurs types souvent bas ! Ils vivent néanmoins, ils rayonnent, ils dureront toujours : la magie de l'exécution donne la vie à leurs œuvres, et suffit pour leur assurer une gloire qui ne périra pas.

Le but de la peinture est de rendre la forme pour exprimer l'idée ; elle arrive à l'âme par le corps, et au moyen du corps. La forme est son langage. Si le langage est faible, défectueux, incomplet, que devient l'idée qu'il doit mettre en saillie ? que devient la liqueur contenue dans un vase qui se rompt ? En art comme en littérature, les œuvres irréprochables ou supérieures par la forme, ont seules chances de durée : les autres disparaissent ou ne restent qu'à l'état de documents. Il n'y a pas deux manières de voir sur ce sujet. Si les livres qui vivent surtout d'idées, n'existent pas sans forme, que valent les tableaux qui vivent surtout de formes, quand la forme est mauvaise ? Tenir à une hauteur égale l'idée et la forme, tel doit être le but suprême de l'artiste ; tel est le dernier mot de l'art que le génie a souvent réalisé.

---

\*.\* La politesse, chez une maîtresse de maison, consiste à alimenter la conversation et à ne s'en emparer jamais ; elle a la garde de cette espèce de feu sacré, mais il faut que tout le monde puisse s'en approcher.

---

## L'ITALIE

### ET LE PATRIMOINE ECCLESIASTIQUE.

---

La loi de spoliation du patrimoine ecclésiastique est votée, sanctionnée et promulguée.

On sait avec quel soin nous avons suivi tantôt en les indiquant dans le bulletin, tantôt en les étudiant en des articles spéciaux, les différentes phases de la question des biens du clergé italien. Aujourd'hui, "l'*autospolazione*" du patrimoine ecclésiastique, est un fait légalement accompli. Nous avons publié la loi qui en ordonne l'exécution.

Le moment nous semble donc venu de résumer en quelques observations ce que nous avons dit jusqu'à ce jour.

Il serait superflu, toutefois, de refaire ici l'historique des diverses propositions mises en avant par les ministres qui se sont,—on le sait,—si rapidement succédé au portefeuille des finances italiennes. Nous les avons enregistrées à mesure qu'elles se produisaient, disant tour à tour à M. Sella, à M. Scialoja, à M. Ferrara, ce que nous répétons aujourd'hui à M. Rattazzi: "Vous n'avez point le droit de dépouiller l'Eglise; et, lors même que vous vous arrogiez ce droit, vous prenez injustement une mesure inutile. Ce n'est pas l'aliénation du patrimoine ecclésiastique qui sauvera l'Italie de la banqueroute."

Violation de principe, impuissance de cette violation pour rétablir l'ordre dans le trésor, tel est l'épigraphe qu'on peut inscrire en tête de la loi nouvelle.

Les premiers mots de cette loi en prouvent l'injustice: "Ne sont plus reconnus, dit-elle, comme corps moraux, etc., etc." Ne sont plus reconnus; ils l'étaient donc? Pourquoi cette déchéance?

Est-ce la traduction libre du fameux: "Nous prenons," M. de Bismark.

Est-ce par une application du principe qui veut que "l'histoire du monde avance et ne puisse reculer," principe que le roi Guillaume trouvait si plaisant d'affirmer, il y a quelques jours, au bourgmestre de Francfort, que M. Rattazzi décrète que "tous les biens appartenant aux susdits corps moraux sont supprimés et dévolus au domaine de l'Etat?"

Quant aux restrictions que la loi apporte à cette déclaration, elles sont purement illusoire.

Au terme de ces restrictions, "le gouvernement doit inscrire, en faveur



des fonds du culte, une rente de 5 p. 070 égale au revenu de ces mêmes biens, certifié et soumis à la taxe de mainmorte, *sous la déduction de 5 p. 070 pour dépenses d'administration.*

Voilà pour les "immeubles;" quant aux "canons, redevances, prestations annuelles etc., provenant des patrimoines des corporations supprimées, le domaine les assignera au fonds du culte, *en en conservant l'administration* pour le compte des fonds du culte même. Et qui garantira la fidélité avec laquelle sera servie cette rente de 5 p. 070? Et comment sera conduite l'administration des fonds du culte par le gouvernement? Doit-on croire que dans les bureaux ministériels on apportera une très scrupuleuse attention à ne point léser les intérêts de ce trésor constitué au culte, ou bien ne peut-on pas présumer que—sans mauvaise volonté peut-être, mais en face de nécessités urgentes—"le fonds" alloué au culte risquera d'être détourné de sa légitime destination?

Et d'ailleurs, si l'on étendait au "royaume" tout entier cette singulière mesure prise tout récemment par une municipalité, mesure d'après laquelle les sacrements devaient être administrés "sans pompe et sans bruit," les frais du culte ne seraient ils pas singulièrement diminués et la caisse de l'Etat ne trouverait-elle pas matière à d'étranges économies?

Nous n'avons point l'intention d'examiner et de discuter un à un chacun des articles de la loi; il convient surtout de faire remarquer où tend en définitive la doctrine préconisée par les spoliateurs.

La commission chargée de l'examen du projet a motivé le droit que l'Etat prétendait avoir de s'emparer du patrimoine ecclésiastique, sur cette raison que les *êtres* ou *corps moraux* dont il était question n'avaient pas d'autre existence que celle qu'ils tenaient de l'Etat; qu'en conséquence à un moment donné, l'Etat avait droit de leur retirer cette permission de vivre.

Cette théorie n'est pas neuve; elle n'en est pas moins fausse, et c'est à elle qu'a répondu le courageux député M. d'Ondes-Reggio, quand il a dit au Parlement:

"Vous prétendez que c'est l'Etat qui crée les êtres moraux au moyen de ses lois positives, et moi, je vous demande en vertu de quel droit positif de l'Etat a été créé cet être moral que vous appelez: l'Etat? Y a-t-il donc une loi positive de l'Etat qui existe avant l'Etat? Je défie tous les jurisconsultes de sortir de ce dilemme: ou tous les êtres moraux existent de droit naturel, et alors l'Etat peut aussi exister de droit naturel et être légitime, ou nul être moral n'existe de droit naturel, et alors l'Etat n'existe pas plus de droit naturel que les autres; il est illégitime, il est la plus grande des usurpations."

Mais enfin—et aussi bien c'est ici le lieu de dire un mot de cette objection que l'on croit si grave—l'Eglise, en temps qu'être moral, a-t-elle

le droit légitime de posséder ? en d'autres termes, la *mainmorte* est-elle un droit ou un abus ?

“ Du temps de Constantin, répond M. d'Ondes-Reggio, après les donations de ce prince, les biens de l'Eglise n'étaient pas de mainmorte. Chaque être moral appartenant à l'Eglise pouvait aussi bien aliéner ses biens qu'en acquérir de nouveaux. Mais, pour empêcher les abus, on avait défendu aux êtres moraux de le faire sans le consentement de l'Evêque ; plus tard on exigea de plus le consentement des chapitres, puis celui des conciles provinciaux, enfin celui du Souverain-Pontife.

“ L'Eglise n'était pas alors de mainmorte, elle était vivante et libre. La mainmorte s'est établie sur l'étrange idée que l'Etat est le maître éminent de tous les biens situés dans les limites de son territoire. C'est là vraiment une idée païenne. Dans les temps modernes, dans les temps qui ont suivi la chute de l'empire romain, après la formation des Etats nouveaux, savez-vous où l'on a d'abord établi en principe que l'Etat est le maître éminent de tous les biens ? Ce fut à la diète de Roncaglia que Frédéric Barberousse demanda à ses complaisants légistes si, en sa qualité de maître suprême du monde, il était aussi le maître suprême de la terre, de tout le monde. Bulgaro le niant, les autres se taisant, Martin seul répondit affirmativement, et Barberousse témoigna sa satisfaction à celui-ci en lui faisant cadeau d'un cheval.

“ Depuis cette époque, l'idée fit son chemin en Europe ; les Etats finirent par se regarder comme ayant le domaine éminent sur toutes les terres, et, statuant que l'Eglise catholique ne peut plus aliéner ses biens sans leur permission, ils enlevèrent à l'Eglise la liberté de la propriété ; cette propriété devint de main-morte.

“ Il résulte de là que s'il se trouve des terres accumulées depuis longtemps et hors du commerce dans l'Eglise catholique, c'est la faute, si faute il y a, non de l'Eglise catholique, mais de l'Etat. Et maintenant l'Etat accuse l'Eglise catholique d'une faute qui n'est pas celle de l'Eglise, mais la sienne propre, et il prétend profiter de cette faute, qui est la sienne, pour s'approprier les biens de l'Eglise ! C'est une logique toute neuve, la logique de l'immoralité et de la force. L'ancienne logique du genre humain, de la justice et de la raison, porterait au contraire à conclure qu'il faut restituer à l'Eglise la libre propriété de ses biens.”

Il n'y a rien à ajouter à ces fermes paroles. Elles sont en droit la condamnation sans appel de la spoliation ordonnée par la loi de M. Rattazzi.

Mais cette loi n'est pas seulement inique, elle sera impuissante et ne retardera pas la banqueroute du royaume italien.

Quelques chiffres le démontreront suffisamment. Nous les empruntons au rapport présenté dernièrement par M. Nervo, rapporteur de la commission du budget.

Aux termes de ce rapport, le déficit pour 1867 s'élève à 210,489,448 fr.

A ces millions, il faut ajouter—les feuilles unitaires, l'*Italia* en tête, l'ont fait observer—il faut ajouter *tout l'arriéré passif de 1866 et des années précédentes*, et de plus le montant des dépenses nouvelles et supplémentaires qui seront mises à la charge du budget de 1867, sans avoir de compensation dans une augmentation correspondante des ressources ordinaires.

Or, depuis 1859, le "royaume d'Italie" a englouti—ce fait est encore avéré par les documents officiels—près de QUATRE MILLIARDS ! Voici le chiffre du déficit année par année.

1860—358 millions (chiffres ronds.)	1864—423 millions (chiffres ronds.)
1861 - 510 —	1865—298 —
1862—424 —	1866—765 —
1863—455 —	1867—300 —

Tel est l'arriéré passif qui doit s'ajouter au déficit actuel.

Il ne faut pas songer à éteindre ces quatre milliards de dette ; quand, au mois de janvier dernier, M. Scialoja faisait espérer que le budget pourrait être équilibré... en 1880, c'est-à-dire dans quatorze ans, il s'abusait encore sur les ressources du royaume de Victor-Emmanuel, et surtout il essayait d'abuser les Italiens. Passant ensuite de cette théorie à peu près imaginaire à la pratique, le ministre d'alors croyait pouvoir faire face aux dépenses du moment avec les fameux 600 millions qu'il espérait tirer de la "liquidation" du patrimoine ecclésiastique.

On sait quel a été le sort de la convention Langrand-Dumonceau, si singulièrement défigurée par le ministre ; on sait qu'elle a échoué comme ont échoué successivement, après les combinaisons dans lesquelles d'autres ministres essayaient de faire entrer d'autres financiers, MM. Frémy, Rothschild, Erlanger, notamment. On sait quelle fut la pierre d'achoppement contre laquelle se heurtèrent tous les projets. Pour qu'une affaire fût conclue, il fallait obtenir du clergé un assentiment quelconque ou tout au moins un laisser-faire. Or, le clergé refusait ce que tout propriétaire ne voudrait pas accorder, c'est-à-dire la vente forcée, l'usurpation de ses possessions légitimes.

De plus, et ici il est nécessaire d'entrer dans quelques détails ; l'opération financière sur le domaine ecclésiastique italien ne pourrait être qu'une affaire de médiocre importance.

De quoi, en effet, se compose ce domaine ?

D'abord de ce que l'on peut appeler les immeubles ecclésiastiques les cathédrales, chapelles et autres édifices consacrés au culte ;

En second lieu, des menses épiscopales et paroissiales ;

Enfin, des domaines des couvents, instituts et corporations religieuses.

Personne, certainement, ne se soucierait d'acquérir une hypothèque sur le dôme de la cathédrale de Florence ou sur le Campo-Santo de Pise.

Le gouvernement florentin, aliénant les menses épiscopales et curiales, est obligé de doter le clergé séculier, nécessaire au service du culte.

Quant à ce qui est des domaines des corporations, il faut songer que, depuis l'envahissement piémontais et ses persécutions contre les ordres ecclésiastiques, ces domaines ont cessé d'être dans un état prospère, la plupart même sont devenus et sont restés à peu près incultes.

Enfin,—et ceci fait honneur à la population,—les honnêtes gens et les indifférents eux-mêmes ont horreur d'acheter du bien d'Eglise. C'est le bien d'autrui, c'est le bien des pauvres, c'est le bien de Dieu!

Qui ne sait, d'ailleurs, que déjà le marché immobilier est encombré et écrasé par les biens des communes et des établissements déjà spoliés?

L'opération serait donc aussi difficile que détestable.

M. Rattazzi lui-même semble l'avoir compris.

Il a vu que ni la retenue de 30 p. 100 imposée par la loi sur le revenu ecclésiastique, ni la vente successive des biens de mainmorte, ne pourraient couvrir le déficit actuel du trésor; en conséquence, il a imaginé l'article 17 de la nouvelle loi, article qui autorise le gouvernement "à émettre aux époques et de la façon qu'il jugera les plus opportunes, *autant de titres à 5 p. 100 d'intérêt qu'il est nécessaire pour faire entrer dans les caisses de l'Etat la somme effective de 400 millions.*" Ces titres, ajoute le même article, seront acceptés à leur valeur nominale, en compte du prix d'achat des biens à vendre par l'effet de la présente loi; les titres seront annulés au fur et à mesure que les biens seront vendus.

Assurément, ces dispositions, quand on les étudie, offrent une combinaison fort ingénieuse.

C'est—et l'*Avenir national* l'expliquait fort bien—c'est, au fond, un emprunt déguisé: emprunt habile, puisqu'il n'accroît ni la dette flottante, ni la dette consolidée, mais constitue une dette sans échéance fixe, et dont le remboursement est assuré. Evidemment, grâce à la faculté qu'ils auront d'être réalisés à tout moment, et pour leur pleine valeur nominale, par l'acquisition des biens sécularisés, les nouveaux titres pourront trouver un certain écoulement.

M. Rattazzi, a du reste, su si bien orner de fleurs la bourse qu'il doit présenter aux Italiens, au nom de leur gouvernement en détresse, qu'il a fait adopter le premier paragraphe de ce fameux article 17 par 255 voix contre 41, et le second par 265 sur un total de 280 votants.

Mais cela ne suffisait pas au président du conseil. Il s'est fait donner l'intérim du ministère des finances, afin de pouvoir surveiller de plus près la marche en son opération, et nous rapportions ces jours derniers la "réclame"—c'est le vrai mot—qu'il a commencé à faire, s'adressant

spécialement aux petits preneurs, comme étant les plus sûrs pour couvrir son emprunt.

Toutefois, il ne faut pas se le dissimuler, c'est par pis-aller que M. Rattazzi implore les Italiens. Il eût mille fois préféré émettre à l'étranger, à quelque nation que ce fût, à quelque taux que ce fût, un bon et bel emprunt bien avoué.

Mais, et nous en donnions la raison dans l'un de nos derniers bulletins, le ministre a trouvé close la caisse de tous les financiers de l'Europe, à commencer par ceux de notre pays.

C'est alors que force lui a été de se retourner vers l'Italie et de faire contre fortune bon cœur.

Nous avons sous les yeux la circulaire que le président du conseil vient d'adresser aux "directeurs domaniaux" et "intendants des finances" et dans laquelle sont réglées les dispositions à prendre "pour la vente des biens dévolus au domaine" par la loi nouvelle.

Ce document entre dans une foule de détails fort minutieux destinés à faciliter autant que possible l'opération. Il est inutile de les énumérer; mais ils prouvent une fois de plus que M. Rattazzi entend travailler *con amore* à la réalisation de son projet.

Tout est donc préparé et prévu.

Résumons-nous et concluons.

Nous croyons avoir démontré que la loi nouvelle est injuste; de plus, qu'elle est inutile. De ce double fait, il est aisé de conclure qu'elle doit prendre place à côté de la loi Pica, dans le dossier si volumineux déjà des actes iniques accomplis depuis bientôt huit ans par le gouvernement piémontais.

Reste à voir comment l'Italie va correspondre aux projets spoliateurs du ministère.

Or, nous posons les questions suivantes :

Croit-on qu'en face des menées du parti d'action, lequel se soucie bien peu des biens des moines, mais veut leur tête, à la veille peut-être de bouleversements terribles, les Italiens aient assez d'enthousiasme d'abord pour M. Rattazzi et de tranquillité ensuite pour s'occuper de questions financières?

Croit-on, de plus, qu'il ne puisse arriver qu'avant même l'émission des titres nouveaux, émission qui aura lieu, dit-on, dans deux mois, le trésor italien se trouve tellement à sec qu'on soit obligé de recourir à une autre émission, celle du papier-monnaie qui mettrait l'embargo sur l'opération ministérielle?

Croit-on enfin, et ceci répond à l'objection qui se formulerait ainsi : M. Rattazzi réussira peut-être, — croit-on qu'en admettant, par impossible, que l'opération se fasse, les 400 millions qu'en retirerait le ministre des-

finances seraient d'un secours bien efficace ? ou bien plutôt ne seraient-ils pas vite engloutis comme tant d'autres, après avoir retardé de quelques mois au plus cette terrible échéance qui se nomme le jour de la banqueroute ?

Le bon sens suffit pour répondre à ces questions.

Telle est donc, en sa plus exacte vérité, la situation actuelle ; on voit clairement où elle doit aboutir.

Nous avons été entraînés à entretenir le lecteur, plus longtemps que nous le voulions faire, de l'Italie, de ses fautes et de ses désastres ; nous avons réuni en un faisceau bien des considérations dont la moindre eût sans doute suffi à prouver notre thèse. Mais nous ne devons pas laisser passer sans protestation un acte dont l'iniquité est aussi notoire que celui auquel le roi Victor-Emmanuel vient de donner sa sanction royale.

L'unité italienne ne vivra pas longtemps ; elle subira de la part de l'histoire un arrêt implacable ; car son existence éphémère aura été signalée par une suite d'usurpations odieuses, qui n'auront servi qu'à hâter sa chute.

A. DE RIANCEY.

---

## PARIS AMUSE LE MONDE.

---

Nous disions, il y a trois mois : Paris amuse le monde ; il ne le gouverne plus. Nous parlions ainsi aux approches des souverains attirés par nos élégances et nos plaisirs, et nous répondions aux publicistes qui regardaient cette caravane de rois comme la preuve certaine de notre suprême influence dans les affaires humaines. Le moment est venu de préciser la situation politique telle qu'elle subsiste après le royal apparat de ces dernières semaines et les brillantes assurances des journaux complaisants.

Derrière le cortège des visiteurs augustes se cachait un cortège d'illusions. Nous avons, dans la région des chimères, donné un rang distingué à l'empereur Alexandre, personnage très positif. Nos écrivains d'Etat l'appelaient notre allié. Il semblait que nous allions nous partager le monde avec lui, ou, du moins, que nous n'allions plus nous quitter dans le règlement des questions qui tiennent les peuples en suspens. Depuis qu'il est rentré dans ses Etats, le czar a repris son allure accoutumée, et s'il a gardé bon souvenir de la courtoisie française, rien parmi nous n'a modifié sa politique. Le sentiment général

de son pays, peu favorable à la France avant le voyage, l'est devenu beaucoup moins depuis le retour.

Le langage du ministère public, dans un procès célèbre, a étonné le czar ; la doctrine qui condamne l'assassinat et approuve l'insurrection n'a pas réussi à Saint-Pétersbourg ; les *circonstances atténuantes* ont déplu à l'empire russe. Cet empire regarde aujourd'hui la question de Pologne comme une question d'intégrité territoriale ; c'est une affaire de patriotisme, sans divergence d'opinions. Il arrive ainsi des temps où le sentiment le plus sacré veille au maintien d'une œuvre injuste : la longue impuissance de notre politique depuis trente sept ans peut s'en accuser. Les froissements de la Russie se font jour dans une presse qui ne parle que selon les convenances du pouvoir ; les journaux de Saint-Pétersbourg ont tenu à nous faire remarquer que le voyage du czar avait été de sa part un acte de condescendance pour venir en aide à nos embarras. C'était bien un peu impertinent, mais on ne se contient pas toujours. Ces dispositions nouvelles accroissent, si c'est possible, l'ardeur de la politique russe en Orient ; elle offre aujourd'hui un spectacle d'activité opiniâtre qui dépasse ce que nous avons vu avant l'expédition de Crimée ; elle règne à Athènes, elle inspire les populations chrétiennes de la Turquie, et mine par tous les points la puissance du padischah. Pendant ce temps, la politique russe guette nos démarches et nos efforts en Europe, prête à pencher vers ceux que nous serions disposés à attaquer.

Ceci nous mène droit à la Prusse. Son roi a passé parmi nous dans ce demi-jour qui sied au mystère de la diplomatie : on sentait quelqu'un qui ne disait rien et à qui on disait peu. Pendant que le roi de Prusse se montrait si discret à Paris, on parlait beaucoup à Berlin, et, depuis qu'il est rentré chez lui, Dieu sait à quelle intempérance de langage s'abandonnent les journaux de son royaume. M. de Bismark allant toujours son train dans sa besogne d'unité, nous risquions des conversations et des dépêches ; nous étions trop pacifiques pour laisser des notes ; nous nous réservions de revenir sur nos pas lorsqu'on semblait se fâcher à Berlin. L'insolence des journaux prussiens nous trouvait accommodants ; nous avons répondu aux menaces par des hymnes en l'honneur de la fraternité des peuples et de la paix universelle. Des gens s'obstinaient à croire qu'il s'était passé en Allemagne des événements qui pouvaient nous préoccuper ; le *Moniteur* leur répondait qu'il n'y avait pour nous en Allemagne ni occasion de conflit, ni difficulté, ni questions à résoudre. Ce qui équivalait à dire que la Prusse pouvait se gorger de duchés et de royaumes sans que de tels changements dussent éveiller notre sollicitude. Lorsque parfois on lit le *Moniteur*, on croirait que le public en France ne sait rien ou ne

doit rien savoir. Des changements, favorisés par notre imprévoyance, pèsent sur l'heure présente, inquiètent et paralysent; ils ont créé une situation incompatible avec le repos et l'intérêt de notre nation, et l'on a pris à tâche de nier la cause même des anxiétés universelles. On s'imagine que les négations constituent l'art principal de gouverner et que les parades suffisent à la vie des peuples; la vraie grandeur se passe de mise en scène, et le vraie génie de la politique n'a rien de commun avec le génie des ballets.

On nous disait qu'il faudrait désespérer de la civilisation si la réunion des souverains n'assurait pas la paix du monde. On prenait la curiosité des rois pour une solution des questions européennes, et parce que le sultan était en voyage dans le pays des chrétiens, on croyait que tout s'aplanissait en Orient. On a illuminé à Constantinople au retour du padischah; nous doutons qu'on ait illuminé ailleurs que dans la capitale même de l'empire. La fiction diplomatique qui nous avait annexés au Croissant durant quelques semaines, a pu être acceptée par le corps des ulémas; d'étonnantes niaiseries ont eu cours à Stamboul en l'absence du sultan; on n'est pas si crédule au sein de l'empire; le fanatisme est armé de vigilance. Les Turcs garderont longtemps rancune à Abd-ul Aziz pour son voyage au milieu des "chiens et des pourceaux de l'Occident". Ce voyage l'a affaibli devant le Coran et n'a pas fortifié son pouvoir dans les conseils de l'Europe. Le sultan a promené son ennui à Paris, à Londres, à Vienne; il a amusé sans s'amuser lui-même, et l'entreprise qui consiste à faire durer l'empire ottoman n'a rien perdu de ses véritables complications.

L'erreur de la diplomatie est de croire que Constantinople c'est la Turquie elle-même; l'Europe règne à Stamboul, mais pas au-delà des murs de la capitale. Nous y présidons à l'amélioration de l'armée turque comme l'Angleterre à l'amélioration de la marine ottomane; nous y fondons des écoles, nous obtenons des firmans pour des constructions d'églises, les processions de la Fête-Dieu y sont plus libres qu'à Paris, et quelques parties du hattî-humayoun y sont exécutées; tous ces succès, nous le répétons, ne s'étendent pas au-delà du Bosphore et de la Propontide, Constantinople est sous une pression européenne qui fait tout accepter; rien de pareil ne se rencontre au cœur de l'Orient musulman. La barbarie turque reste la même; elle s'abreuve de sang chrétien à Djeddah, dans le Liban, à Damas. Tandis que le sultan repassait les mers pour regagner Stamboul, il a pu recueillir les bruits sinistres venus de l'île de Crète, et rencontrer les navires chargés de chrétiens fuyant le fer assassin de ses soldats. Les massacres des pauvres Candiotes vont contrarier les rêves crédules des réformateurs.

Le sultan a de bonnes intentions, mais il n'est pas obéi à trente



lieues de sa capitale. Ceux qui soutiennent bénévolement que rien n'est meilleur pour les chrétiens que le gouvernement turc, devraient commencer par obtenir protection pour la vie de nos frères. Tel personnage qui nous refusera rien à Constantinople sera cruel dans les provinces de la Turquie d'Europe, dans l'Archipel et dans l'Asie-Mineure; tel ministre turc qui vient à Paris afficher des airs de civilisation, a été perfide et inhumain comme Fuad-Pacha à Damas, en 1860. Ne croyez donc pas que tout soit désormais doux et facile en Orient parce que le padischah est venu boire du vin de Champagne à Paris et écouter, sans les entendre, les discours prononcés à l'Exposition universelle.

Depuis que nous savourons la liberté des alliances, nous n'avons qu'un allié officiel; le roi Victor-Emmanuel. C'est précisément celui-là qui a manqué au rendez-vous: "Si j'allais à Paris, disait le roi "d'Italie", je serais obligé de prendre les troisièmes classes." Plaisant hommage rendu à la prospérité du Trésor italien! Le malheur pour le royaume d'Italie, réduit à vivre des dépouilles de l'Eglise, ne serait pas d'aller dans les troisièmes classes, mais de s'abîmer en chemin. Le nouveau royaume n'a pas jeté plus d'éclat aux fêtes de l'Exposition qu'il n'en jette chez lui. Il se dédommage de ses misères en parlant de nous comme on parlerait de l'ancien petit Piémont, en donnant raison à la Prusse contre nous, en nous reprochant de nous mêler des affaires de Rome. Il a le rare bonheur de ne pas pouvoir lasser notre patience. Nous parlons chapeau bas au royaume d'Italie, qui garde la casquette sur la tête. Si nous tirions l'épée ce printemps, quel ferme allié nous aurions dans le gouvernement italien! Celui à qui nous n'avons rien refusé serait probablement moins sûr que celui contre qui nous avons tout fait. Mais le gouvernement de Vienne voudra-t-il s'aventurer dans cette alliance? Grande question qui va se poser à Saltzbourg. Le chapitre des promesses serait éblouissant, mais le chapitre des mécomptes pourrait devenir l'épithète de l'empire d'Autriche. Maximilien aussi était notre allié, plus que cela encore, notre protégé! . . .

Doutes pénibles, inquiétudes profondes, situations précaires, voilà ce qui nous apparaît dans le silence qui succède au bruit des fêtes solennelles. L'Angleterre, qui a récemment battu des mains devant une démonstration belge, nous regarde; sa reine rendra-t-elle la gracieuse visite qu'elle vient de recevoir? . . . Isabelle d'Espagne nous a manqué; ce n'est pas sa faute; elle eût craint de ne pouvoir rentrer dans ses Etats. L'Europe et le monde sont pleins de questions terribles à résoudre, et pourtant l'on dirait que la politique est au bout de son rouleau.